

**LE
« CLAUSEWITZ ROUGE »
FRIEDRICH ENGELS**

*par
Michael Boden*

Chapitre Un : Introduction

Les Révolutions de 1848 ont introduit un nouveau paradigme de conflit à travers l'Europe. Des masses de personnes se sont soulevées contre les monarchies autoritaires à travers le continent. À l'été 1849, la plupart de ces soulèvements avaient été réprimés. Les soulèvements ont cependant démontré une nouvelle conscience politique parmi les participants. Ils ont également entraîné l'utilisation de nouvelles méthodes de violence organisée. Les combats de 1848 et 1849 ont d'abord proclamé un nouveau style de guerre impliquant simultanément des armées royales, des armées « nationales » démocratiques, des unités de milice et des groupes de citoyens ordinaires. Dans ce nouveau style de guerre, la bataille napoléonienne standard était moins dominante que les conflits non structurés : opérations de guérilla, combats urbains désorganisés, ou encore mobilisation et utilisation de forces citoyennes non entraînées. C'est au milieu de ces bouleversements que le jeune écrivain socialiste Friedrich Engels a commencé à commenter les développements et les actions militaires de l'Europe. Ses écrits sur des sujets militaires s'étendront sur près de cinquante ans avant sa mort, en 1895, et s'avéreront être une base de développement importante pour les mouvements marxistes et socialistes pendant plus de cent ans, même au XXI^e siècle. C'est cependant au cours des deux premières décennies de ses écrits, des révolutions du milieu du siècle jusqu'à la guerre franco-prussienne de 1870, que ses commentaires les plus importants ont été publiés, diffusés et intériorisés par les partisans de la révolution prolétarienne. De 1848 à 1871, Friedrich Engels exerça les fonctions d'écrivain, d'analyste et de critique concernant les affaires militaires, ce qui lui valut certainement le surnom de « Clausewitz rouge ».

Il n'est pas difficile de trouver des œuvres qui se concentrent sur Engels. Il a été le sujet de nombreux auteurs qui démontrent son importance dans les questions centrales des idéologies et des mouvements sociaux et économiques du XIX^e siècle. Dans ces ouvrages, sa carrière de critique et de correspondant militaire est généralement mentionnée. La plupart des auteurs, cependant, se limitent sévèrement lorsqu'ils abordent les réalisations d'Engels, Lind ne parvient généralement pas à présenter une vision équilibrée des écrits militaires d'Engels. Les études de l'œuvre d'Engels abordent presque toujours sa contribution au niveau stratégique, évaluent parfois ses observations au niveau opérationnel, mais très rarement mentionnent l'élément tactique. De plus, l'objectif de la plupart de ces études reste enfermé dans un cadre du XIX^e siècle. Peu d'études abordent l'impact ultérieur d'Engels et de ses théories sur les révolutionnaires et les mouvements marxistes du XX^e siècle. Moins nombreux encore sont ceux qui apprécient la manière dont il a utilisé des exemples historiques du XVIII^e siècle, principalement des exemples des guerres de la Révolution française et des campagnes de Napoléon, pour fonder ses commentaires.

Ce projet se concentre sur les aspects tactiques, opérationnels et techniques de la pensée militaire d'Engels et sur le développement de sa pensée depuis ses premiers écrits jusqu'à la guerre franco-prussienne de 1870-1871. Les historiens et les commentateurs ignorent régulièrement ces aspects de la théorie militaire dans l'examen de l'œuvre d'Engels. Ce n'est qu'en analysant l'étendue de ses commentaires et de ses idées sur la doctrine à tous les niveaux de l'organisation et de l'exécution que l'on peut obtenir une image complète de sa théorie de la guerre. Au-delà de cela, après avoir réalisé une telle compréhension, l'impact véritable et durable des écrits d'Engels devient apparent. Ce projet ne se concentre pas sur les aspects stratégiques de la théorie socialiste de la guerre d'Engels. Cela a été évalué en profondeur par un certain nombre d'auteurs, les plus habiles étant Martin Berger, Wolfram Wette et W. B. Gallic¹. Au lieu de cela, ce projet démontrera

1 Voir Martin Berger, *Engels, Armies, and Revolution : The Revolutionary Tactics of Classical Marxism* (Hamden, CT : Archon Press, 1977) ; Wolfram Wette, *Kriegstheorien Deutscher Sozialisten : Marx, Engels, Lassalle*,

qu'Engels possédait un niveau remarquable de connaissances militaires et un certain degré de perspicacité aux niveaux opérationnel et tactique et qu'il devrait être considéré non seulement comme un penseur social et économique important, mais aussi comme l'un des contributeurs les plus importants dans le domaine de l'histoire et de la théorie militaires des XIXe et XXe siècles. Les contributions critiques existent dans la manière dont Engels, en tant que membre clé de la direction socialiste au XIXe siècle, a intégré le concept d'insurrection armée dans la dynamique d'une révolution prolétarienne. En s'appuyant sur les expériences de la Révolution française et des guerres de Napoléon, puis sur l'impact de l'industrialisation de masse, Engels a été la première personne à incorporer spécifiquement une dynamique de force dans la trajectoire d'une révolution socialiste. Malgré le fait qu'il était un civil sans formation militaire formelle au-delà du service en tant qu'artilleur prussien en 1842, ses contributions au domaine de la théorie militaire révolutionnaire lui valent d'être distingué comme l'un des écrivains socialistes les plus importants du XIXe siècle.

Sur les questions militaires, Marx préférait développer ses expositions dans le domaine de l'économie politique et de la lutte des classes sociales. David McLellan, dans sa biographie de Marx, mentionne rarement son opinion sur les sujets militaires, à moins qu'ils ne se rapportent soit à « l'armement du peuple », soit au déclenchement d'une vaste guerre européenne. La connaissance de Marx en matière d'affaires militaires et de développements techniques était bien en-dessous d'un cran de son ami Engels. Comme l'écrit Berger, « Dans les études militaires, c'était Marx qui s'en remettait à son collègue ; dans la question vitale de la tactique, Engels était un créatif, et non pas simplement un vulgarisateur des idées de Marx ». Dans les rares occasions où Marx a écrit sur des campagnes et des opérations militaires spécifiques, il a rarement été capable de saisir des concepts et des actions tactiques, opérationnels ou stratégiques spécifiques. Il a concentré ses efforts sur la stratégie de la révolution et sur son lien avec l'ascension inévitable du prolétariat.

Engels, en revanche, a fait preuve de beaucoup plus de compétence en tant que correspondant militaire. Bien qu'il n'ait jamais dévié des positions idéologiques, politiques et économiques de Marx, il a fait preuve d'un degré remarquable de connaissance et de compréhension des questions militaires. Il a démontré plus de capacité à comprendre et à interpréter les actions militaires des révolutions du milieu du siècle que Marx, qui mettait l'accent sur l'idéologie générale au détriment d'une doctrine spécifique et s'en remettait volontiers à son ami et l'empruntait lorsqu'il discutait de questions militaires. Les évaluations et analyses des batailles et des campagnes d'Engels ont utilisé sa compréhension de nombreuses facettes différentes des conflits armés, telles que le terrain et les capacités de la force. Ses méthodes d'évaluation impliquaient des normes d'examen qui sont souvent utilisées dans les analyses de bataille modernes.

C'est dans la compréhension de la doctrine tactique que Marx et Engels étaient à leur plus grande distance l'un de l'autre. Marx n'a pas passé beaucoup de temps à discuter des aspects précis du comportement sur le champ de bataille. Quand il l'a fait, il a régressé dans un argument polémique non basé sur des considérations militaires rationnelles. Par exemple, lorsqu'il discute du comportement prussien à la bataille de Wreschen, une victoire contre les Polonais, il condamne les Prussiens pour leur lâcheté dans leurs actions : « Ils se sont enfuis à une distance où ils pouvaient tirer des mitrilles, des grenades contenant 150 balles, et des éclats d'obus contre des piques et des faux qui, comme on le sait, ne peuvent pas être efficaces à distance. » L'acte d'utiliser les armes à leur plein avantage n'était pas nouveau dans le domaine de la guerre, mais Marx l'a qualifié de « trahison prussienne » contre les Polonais sans défense. Bien qu'il ne tolère guère l'oppression prussienne, Engels n'adopta jamais une position aussi absurde que de critiquer un commandant pour avoir employé ses forces de la manière la plus efficace.

Engels a comblé une lacune dans le développement des études militaires qui reliaient l'idée de révolution et de guerre à différents niveaux dans le paysage militaire et intellectuel des

Bernstein, Kautsky, Luxembourg : *Ein Beitrag Zur Friedensforschung* (Stuttgart : Verlag W, Kohlhammer, 1971) ; et W. B. Gallie, *Philosophes de la paix et de la guerre : Kant, Clausewitz, Marx, Engels et Tolstoï* (Cambridge : Cambridge University Press, 1978).

mouvements marxistes embryonnaires du XIXe siècle. Il a présenté de nouveaux concepts de guerre, des opérations légères et de la guerre de partisans aux combats de guérilla et aux opérations militaires sur le terrain urbain, qui n'ont pas été explorés en détail par d'autres théoriciens militaires contemporains. Finalement, Engels a combiné les deux premiers points dans l'idée d'une révolution socialiste, insérant ainsi une dynamique de force dans le mouvement socialiste.

La vie de Friedrich Engels et le XIXe siècle européen

Friedrich Engels est né en 1820 dans la ville allemande de Barmen, en Rhénanie. Sa famille était de classe moyenne et financièrement aisée ; son père avait gagné sa vie honorablement en faisant le commerce du coton. Il s'attendait à un style de vie similaire de la part de son fils et a été horrifié dans les années 1840 lorsque le jeune Friedrich, après une période de service en tant que bombardier dans le service militaire prussien, a commencé à s'associer avec des amis radicaux qui suivaient les restrictions du philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel. Parmi ces «jeunes hégéliens», qu'Engels rencontra alors qu'il était en poste à Berlin en 1841 et 1842, se trouvaient D. F. Strauss, Ludwig Feuerbach, Bruno Bauer et, plus tard, Karl Marx. C'est au cours de ces années qu'Engels a commencé à étudier le monde et l'histoire du progrès humain du point de vue de la productivité économique et à percevoir certaines injustices dans le monde industriel moderne².

Désireux d'orienter son fils vers des tendances plus « bourgeoises », le père d'Engels l'envoya à Manchester, en Angleterre, pour superviser les activités commerciales de la famille en Angleterre en 1842. Engels ne voyait pas cet exil comme une punition ; au contraire, il voulait s'y rendre pour constater personnellement le sort de l'ouvrier dans une ville industrielle. Le dénuement et les conditions déplorables qu'il vit au cours des deux années suivantes l'incitèrent à écrire l'ouvrage pour lequel il acquit le plus de notoriété, *La Condition de la classe ouvrière en Angleterre*. Dans cette étude, Engels a examiné la situation critique du prolétariat moderne dans la nouvelle société industrielle en expansion rapide. Il a suggéré que la situation difficile de la classe ouvrière nécessitait un nouvel ordre mondial qui serait créé par une révolution sociale, impliquant la possession collective des biens et des moyens de production. Engels a commencé à formuler de nombreux concepts dans le cadre de cet examen qui, dans les années suivantes, ont figuré en bonne place dans son étude des sujets militaires, tels que la fonction des usines servant d'agent pour inculquer la discipline de classe, un ingrédient nécessaire de tout mouvement insurrectionnel.

Engels a servi en tant que militant révolutionnaire pendant les cinq années suivantes de sa vie. Dans deux cas précis, son impact a été remarquable et d'une importance durable. Tout d'abord, pendant les événements de 1848 et 1849, il écrivit en tant que correspondant pour des journaux radicaux, notamment la *Neue Rheinische Zeitung* de Cologne. À ce titre, Engels s'intéressa très activement aux événements survenus en Hongrie au cours des derniers mois de 1848 et des premiers mois de 1849 et reçut de nombreux éloges de nombreuses sources pour sa couverture perspicace des événements. Deuxièmement, il a participé activement à une révolution armée. Cette entreprise eut lieu à l'été 1849, quand Engels participa à l'insurrection avortée du Palatinat. Bien qu'il n'ait pas réussi, Engels a acquis la réputation d'être un chef militaire courageux et compétent (comparé à ses pairs non formés), mais pas brillant.

Après l'échec des révolutions du milieu du siècle à travers l'Europe, Engels a commencé à mener une sorte de style de vie « double », servant de propriétaire et de directeur d'usine de classe moyenne le jour et de militant révolutionnaire la nuit.

Pendant les vingt années qui suivirent, jusqu'en 1869, Engels continua à écrire pour des causes révolutionnaires et bien que n'étant pas physiquement actifs à travers l'Europe, continua à rechercher avec impatience les conditions qui déclencheraient la révolution prolétarienne – inévitable – à venir. En même temps, il continua de superviser les propriétés de sa famille en Angleterre, malgré la mort de son père en 1860 et ses fréquents griefs juridiques avec son associé.

2 Robert B. Pippin, « Hegel », dans *The Cambridge Dictionary of Philosophy*, éd. Robert Audi (Cambridge : Cambridge University Press, 1995)

Malgré ces distractions. Engels se révéla être un homme d'affaires astucieux et avisé et se retira des affaires en 1869 avec des avoirs financiers substantiels. Le fait que sa retraite ait coïncidé avec le début de la guerre franco-prussienne, les derniers paramètres de cette étude, fournit un élément intrigant à la période de la carrière d'écrivain d'Engels.

Engels est resté actif dans les cercles socialistes et marxistes après sa retraite, bien que ses énergies se soient de plus en plus concentrées sur le soutien à son bon ami Karl Marx, à la fois financièrement et émotionnellement. C'est Engels qui a encouragé Marx à continuer ses écrits, et c'est Engels qui a terminé l'édition et assuré la publication du dernier volume du Capital après la mort de Marx. En plus des avantages d'investissements judicieux, Engels conserva une excellente santé, à une brève exception près à la fin des années 1850, jusqu'aux dernières années de sa vie. Il ne s'est jamais marié, bien qu'il ait eu de nombreuses compagnes tout au long de sa vie. Engels décéda en 1895 dans sa résidence de Londres, laissant un héritage substantiel, entre autres, aux filles survivantes de Karl Marx.

Engels a eu la chance de vivre en Europe au milieu du XIXe siècle. Au cours des années d'écriture examinées dans cette étude, Engels a été témoin de nombreux conflits à travers l'Europe et le monde. Il a passé ses premières années à vivre dans un monde qui se souvenait tout juste des guerres de Napoléon, où de nombreuses innovations initiées par l'empereur français et ses adversaires étaient introduites à travers l'Europe, telles que le concept de nation en armes et l'avènement de l'enseignement militaire professionnel. Engels a commencé sa carrière d'écrivain professionnel en observant fréquemment les révolutions du milieu du siècle, qui ont fait rage dans de nombreux endroits différents, de la France à l'Europe du Sud-Est. Dans les années 1850, il continue à commenter les révolutions, ainsi que les conflits contemporains dans la péninsule de Crimée (1853-1856), en Inde (1857-1858), en Italie (1859) et dans tout le monde colonial. La quantité de matériel disponible à examiner n'a pas diminué dans les années 1860, avec l'apparition de la guerre civile américaine et des guerres d'unification allemande.

Les révolutions du milieu du siècle ont été déclenchées par les événements survenus en France en 1848, lorsque des troubles sociaux ont provoqué l'abdication du dernier monarque français, Louis-Philippe, et la création d'une république. La nouvelle république fut brisée par la répression réactionnaire en juin (les « journées de juin ») et à la fin de l'année, la France était sous le règne de Louis Napoléon, le neveu du grand empereur. Pour le reste de l'Europe, cependant, les actions en France ont appelé les mouvements socialistes à l'action sur tout le continent. Au cours des quatre premiers mois de 1848, des combats de barricades ont eu lieu à Berlin, Cracovie, Budapest, Vienne, Milan, Naples et Venise, ainsi qu'à Paris. Même si beaucoup de ces soulèvements ont remporté un succès initial, à la fin de l'année suivante, les forces réactionnaires avaient réprimé toutes les insurrections de quelque importance. Pendant une brève période, cependant, des factions socialistes embryonnaires ont vu le potentiel d'une révolution qui balayerait l'ordre ancien.

Engels s'accrocha à la promesse de la révolution à venir aussi fermement que la plupart de ses contemporains et concentra ses efforts d'analyse sur les événements de l'Empire des Habsbourg. Au sein de la sphère impériale, deux régions particulières revêtaient une grande importance pour l'insurrection : le nord de l'Italie et la Hongrie. Dans le nord de l'Italie, les armées nationalistes italiennes sous la direction de Charles-Albert de Sardaigne se sont unies pour repousser les forces autrichiennes à travers les Alpes. En un an et demi de campagne, cependant, les forces autrichiennes du maréchal Josef Radetzky ont battu les armées de Charles-Albert. Après la bataille de Custozza en juillet 1848 et la bataille de Novare en mars 1849, l'Autriche reprit le contrôle de ses possessions italiennes. Alors qu'Engels commentait ces actions et faisait fréquemment l'éloge du vieux Radetzky tout au long des décennies suivantes, son principal effort au cours de cette période concernait les événements en Hongrie.

Les événements en Hongrie ont connu des hauts et des bas entre la déclaration initiale d'indépendance de la Hongrie en avril 1848 et la défaite finale des insurgés magyars en août 1849. Initialement, les forces croates envahirent la Hongrie en soutien aux Habsbourg, bientôt suivies d'une avancée hongroise vers Vienne. Au début de 1849, cependant, les troupes des Habsbourg

commandées par le comte-maréchal Alfred zu Windischgrätz battent les Hongrois d'Arthur von Görgey et s'emparent de Budapest. L'élan changea à nouveau dans les mois suivants, et une nouvelle offensive de Görgey chassa les forces autrichiennes du territoire hongrois en mai 1849 et menaça Vienne. Jusqu'à ce moment-là, Engels a fidèlement enregistré les événements en Hongrie et a défendu avec véhémence la cause magyare. Après le succès de Görgey au printemps, Engels posa sa plume et commença à participer aux insurrections allemandes de l'été à Bade et dans le Palatinat, qui furent rapidement vaincues par les forces prussiennes en quelques mois. Ainsi, il n'a jamais commenté directement les dernières défaites hongroises, qui ont eu lieu à la suite de l'intervention russe en Hongrie (qu'Engels avait prévue) en juin.

Dans les années 1850, l'événement militaire sur lequel Engels a le plus souvent écrit est la guerre de Crimée de 1853-1856. En 1853, le tsar russe Nicolas Ier a tenté d'arracher le contrôle des détroits turcs à l'Empire ottoman. Après des opérations préliminaires dans les Balkans, où la Russie prend le dessus, la Grande-Bretagne et la France entrent dans la mêlée en mars 1854, afin d'empêcher le contrôle russe des détroits et donc le contrôle de la Méditerranée orientale. La clé pour empêcher ces actions russes, aux yeux des alliés, était la destruction de la puissance russe en mer Noire, ce qui signifiait la destruction du port de Sébastopol. Faisant campagne vers le port depuis la péninsule, les alliés commencèrent finalement le siège en octobre 1854. Onze mois plus tard, la guerre s'est terminée à toutes fins pratiques avec la chute de Sébastopol. L'aspect le plus significatif de cette guerre, comme Engels l'a noté à plusieurs reprises dans ses écrits, a été la performance catastrophique du leadership militaire des deux côtés.

Engels commença également à consacrer beaucoup d'attention aux conflits coloniaux qui se produisirent dans les années 1850, dont l'expérience britannique en Inde pendant la Grande Mutinerie de 1857-1858 fut la plus significative. La mutinerie, qui a duré de mai 1857 jusqu'au mois de juin suivant, a vu des actes barbares commis par les deux camps à un degré peu commun à la mentalité européenne contemporaine, comme le massacre de Cawnpore, où les troupes indiennes ont massacré des prisonniers, et la reprise de Lucknow par les Britanniques, où les troupes impériales se sont engagées dans des actes de violence aléatoires contre les non-combattants dans l'assujettissement de la ville. Les forces impériales britanniques ont également rencontré de la résistance en Asie, notamment en Chine pendant la deuxième guerre de l'opium, tandis que les forces françaises se sont heurtées à des insurrections indigènes en Chine et en Indochine.

La dernière guerre conventionnelle des années 1850 commentée par Engels fut la guerre franco-autrichienne de 1859 en Italie du Nord. Ce court conflit, qui ne dura que des mois de mars à juillet, fut le théâtre de violents combats entre les Autrichiens et les Français et les Piémontais qui se battaient pour l'indépendance de l'Italie. Après les batailles de juin de Magenta et Solferino, deux victoires tactiques françaises et piémontaises modérées, les combattants conclurent la conférence de Villafranca qui mit fin à la guerre à peu près sur le statu quo ante ; personne n'était vraiment satisfait de la paix. En conséquence, de futurs mouvements révolutionnaires ont fréquemment fleuri en Italie, notamment ceux dirigés au cours des années suivantes par Giuseppe Garibaldi.

Engels a relativement peu écrit sur la guerre de Sécession, qui a été la prochaine grande conflagration impliquant les armées modernes. Au cours de la première moitié des années 1860, la plupart de ses activités journalistiques ont porté sur la réforme des armées européennes et l'augmentation de la technologie qui a rendu cette transformation obligatoire. Au fur et à mesure que la décennie avançait, le développement le plus significatif en Europe était, de loin, la volonté allemande d'unification. Après la défaite rapide du Danemark en 1864, la Prusse, sous la direction du chancelier Otto von Bismarck, a vaincu l'Autriche en quelques semaines à l'été 1866, culminant avec la bataille décisive de Königgrätz. Cinq ans plus tard, la Prusse achève le processus d'unification à la suite d'une victoire écrasante dans la guerre franco-prussienne. Bien qu'Engels ait écrit avec parcimonie sur les deux premières guerres, il a consacré beaucoup de temps à l'étude des opérations en France. Au moment où ce conflit a éclaté, cependant, Engels avait apporté des contributions significatives à la manière dont les socialistes du XIXe siècle ont développé des concepts militaires. Alors que l'Europe entrait dans une période de paix continentale de près d'un

demi-siècle et qu'Engels entrait dans la sérénité relative de la retraite, il était le plus grand penseur militaire socialiste de l'époque.

La vision d'Engels : les représentations modernes

Les commentaires sur les études militaires d'Engels se divisent en deux grands groupes. Dans le premier groupe, les récits se contentent de détailler le déroulement de ses écrits militaires et font référence à son surnom de « général » sans distinguer pourquoi il a reçu ce titre. Ces récits tiennent pour acquis qu'il était un expert en matière militaire, puis passent à d'autres sujets qui, pour les auteurs, sont plus pertinents et plus importants que les écrits d'Engels sur la guerre du XIXe siècle. Un handicap supplémentaire de cette approche est que les écrivains d'Engels associent généralement Engels à Marx, et qu'aucune distinction n'est faite entre le processus de pensée et les capacités analytiques des deux. Oscar J. Hammen aborde les révolutions de 1848 dans son livre, mais ne discute pas en détail de l'analyse militaire qu'Engels a fournie sur les révolutions, en particulier sur le soulèvement hongrois à la fin de 1848 et au début de 1849. Hammen reste concentré sur les possibilités de révolution politique et économique dans les États allemands fournies par ces événements. Il met de côté les questions militaires, et le récit d'Engels sur les événements en Hongrie est brièvement décrit comme « un récit souvent répété, impressionnant par sa seule longueur ». Ce rejet désinvolte ne tient pas compte des observations complexes et perspicaces faites par Engels sur la situation tactique en Hongrie. Hammen va même plus loin en mettant en doute la capacité d'Engels à formuler une doctrine stratégique lorsqu'il dépeint Engels comme sans confiance lorsqu'il porte des jugements sur des situations révolutionnaires en l'absence de Marx.

Gustav Mayer, dans sa biographie antérieure d'Engels, n'apprécie pas non plus pleinement l'importance des écrits militaires d'Engels. Mayer ne remet jamais en question la connaissance d'Engels en matière de science militaire, mais ne la considère pas comme autre chose qu'un passe-temps, quelque chose qu'Engels aimait commenter lorsqu'il n'était pas pressé par le poids plus important des projets révolutionnaires. L'auteur mentionne brièvement les événements militaires de l'époque d'Engels. Il admet même, en quelques courts segments non analytiques, la capacité d'Engels à apporter des contributions utiles au domaine de la théorie militaire. Par exemple, Mayer a écrit : « Avec l'aide d'un manuel militaire et du matériel que Marx a rassemblé pour lui au British Museum, Engels a commencé à écrire de nombreux articles sur les batailles, les armées, les généraux, les fortifications, l'organisation de l'armée, etc. » Dans ce récit, la valeur significative des écrits militaires d'Engels s'est arrêtée après la guerre austro-prussienne, lorsque Engels a commencé à « s'en tenir à la théorie pure ».

Deux dernières œuvres qui entrent dans cette première catégorie sont *La vie et la pensée de Friedrich Engels : une réinterprétation* de J. D. Hunley et *Karl Marx et Friedrich Engels* de David Riazanov. Aucun de ces livres n'intègre complètement la question de la pensée militaire d'Engels dans leurs arguments. Hunley vise à dissiper l'idée que Marx et Engels avaient des visions philosophiques fondamentalement différentes sur la politique, l'économie et la société. Dans le cadre de son argumentation, les considérations militaires figurent très brièvement. Riazanov maintient une attitude très pro-Marx tout au long de son livre. Engels a donc joué un rôle limité, malgré le titre du livre. Par exemple, lorsqu'il commente les révolutions de 1848, l'auteur se concentre sur les efforts de la *Neue Rheinische Zeitung* dans le domaine politique et conclut que les leçons tirées de toute situation militaire liée à ces soulèvements concernaient la nécessité de résoudre l'inégalité économique qui existait.

La plupart des études sur Engels entrent dans la deuxième catégorie. Ici, la validité militaire de l'œuvre d'Engels n'est pas remise en question, mais sa contribution n'est évaluée que d'un point de vue stratégique. La plupart des auteurs le pensent, comme le dit Berger. « Une étude critique d'un point de vue militaire technique peut en effet être intéressante, mais la signification révolutionnaire de la pensée militaire d'Engels est beaucoup plus importante. » Ces travaux rendent d'excellents comptes rendus de la théorie de la guerre d'Engels dans sa formation, son

développement et son influence future, mais ne tiennent pas compte de l'impact de sa compréhension des éléments tactiques dans le schéma de la science militaire. Bien que l'on ne puisse douter de l'importance du niveau stratégique et révolutionnaire des commentaires d'Engels, ces éléments ne doivent pas être isolés.

Klaus Schreiner dans *Die Badisch-Pfälzische Revolutionsarmee 1849* se concentre sur l'importance des révolutions allemandes dans la formation de la pensée stratégique révolutionnaire d'Engels, même au-dessus de Marx. Il affirme qu'ils ont tous deux tiré de nombreuses conclusions importantes de leur participation aux événements militaires de 1848 et 1849, mais qu'ils étaient plus précieux lorsqu'ils étaient placés dans le contexte d'une révolution européenne. L'auteur, écrivant pour le ministère de la Défense de l'Allemagne de l'Est, insère régulièrement la doctrine communiste dans son livre, soulignant que les valeurs de Marx et d'Engels ont ensuite été pleinement développées par les dirigeants soviétiques ultérieurs, tels que Lénine. Les documents de Schreiner font référence au service d'Engels en tant qu'adjudant d'August Willich et à son service dans la campagne de juin 1849 des Freikorps de Willischen. L'auteur applaudit le service d'Engels alors qu'il combattait dans les meilleures forces révolutionnaires. Malheureusement, Schreiner ne développe pas cet argument pour démontrer les leçons militaires tactiques qu'Engels a tirées de cette expérience. Cela semble être une omission courante parmi les interprétations marxistes du XXe siècle des écrits militaires d'Engels.

La plupart des auteurs ont tendance à brosser un portrait d'Engels en tant que penseur stratégique, sans tenir compte des autres contributions dans le domaine. L'énorme biographie en deux volumes d'Engels par W. O. Henderson aborde l'aspect militaire en un seul chapitre de quarante pages dans cet ouvrage de plus de 800 pages. Dans ce portrait laborieux et tout à fait incolore d'Engels, Henderson offre diverses raisons à l'intérêt d'Engels pour les affaires militaires, telles que son désir de combattre les opposants de la Ligue communiste qui avaient une expérience militaire et sa recherche de l'instigation de la révolution qui amènerait le prolétariat à la parité sociale et économique. Bien qu'il s'agisse là de raisons impérieuses pour l'intérêt d'Engels, Henderson déçoit le lecteur en ne poursuivant pas de pistes prometteuses concernant les aspects techniques de la guerre. Par exemple, Henderson commente la suggestion d'Engels de créer des bataillons organisés standard dans les unités de milice de l'État, soutenus par des soldats de l'armée régulière. Il s'agit d'un concept très tourné vers l'avenir, avec des implications sur la formation des armées futures et les mobilisations des sociétés, mais Henderson n'explore pas ses possibilités. Henderson, avec W. H. Chaloner, tente d'aborder la question de la pensée militaire d'Engels en éditant un recueil d'écrits militaires d'Engels, *Engels as Military Critic*. L'introduction et le commentaire, cependant, sont vagues et manquent d'analyse. L'ouvrage a également été publié un certain nombre d'années avant la biographie de Henderson, ce qui indique un possible changement de perspective concernant l'importance que Henderson accordait aux écrits militaires d'Engels.

Gallie aborde la question de la théorie marxiste de la guerre dans son livre *Philosophes de la paix et de la guerre : Kant, Clausewitz, Marx, Engels et Tolstoï*. Ce recueil d'essais traite Marx et Engels ensemble, comme des entités similaires, et n'accorde pas à Engels le respect individuel qu'il mérite. Gallie fait un bon travail en résumant le modèle de la pensée socialiste sur la guerre et la paix et en démontrant le passage de la guerre en tant que précurseur souhaité de la révolution européenne à la guerre en tant qu'anathème destructeur dans la pensée de (en particulier) Engels. L'étude de Gallie, cependant, se concentre sur la philosophie de la guerre et de la paix ; les considérations tactiques n'ont aucune importance.

On peut dire la même chose de la collection de documents de sources primaires de Bernard Semmel, *Marxism and the Science of War*. Comme Gallie, son travail se concentre sur la philosophie et l'idéologie du marxisme et de la guerre. Mais il tente de le restreindre davantage en évaluant comment l'idéologie marxiste a été façonnée par la science de la guerre et a contribué à la façonner. La plus grande valeur de l'œuvre de Semmel réside dans l'excellente organisation de son livre et dans la manière dont il relie les théories séquentielles de la guerre des premiers marxistes aux stratégies de la fin de l'Union soviétique et les influences que les premiers ont eues sur les seconds. C'est également au crédit de Semmel qu'il s'est concentré sur Engels en tant que principal

et prééminent théoricien militaire marxiste. En ce qui concerne la conduite de la guerre et les aspects tactiques et techniques, cependant, Semmel n'offre rien que Gallie n'offre pas, ou qu'il ne tente pas de faire.

Les deux ouvrages qui ont la plus grande importance pour la question de la signification militaire d'Engels sont *Engels, Armées et Révolution : la tactique révolutionnaire du marxisme classique* de Martin Berger et *Kriegstheorien Deutscher Sozialisten : Marx, Engels, Lassalle, Bernstein, Kautsky, Luxembourg : Ein Beitrag Zur Friedemforschung* de Wolfram Wette. Ces deux ouvrages exposent le mieux le caractère et le développement de la théorie de la guerre d'Engels. Berger démontre que la principale contribution d'Engels à la pensée révolutionnaire marxiste est l'intégration de l'armée dans celle-ci. Pour Berger, ce n'était pas quelque chose à la périphérie de la doctrine marxiste, mais « central » dans le développement de l'idéologie. {34} Berger poursuit son évaluation à travers différentes phases de la vie d'Engels, à partir de ses convictions initiales (qu'il partageait avec Marx) que la guerre contribuerait à l'escalade de la révolution et que la révolution permettrait au prolétariat de triompher dans sa recherche de la parité économique. {35} L'échec des révolutions de 1848-1849 amena Engels et Mara à repenser leur système. La solution à cet échec postulait que les révolutions avaient échoué parce qu'elles n'étaient pas à une échelle suffisante. Seule une grande guerre entraînerait les cataclysmes sociaux qui seraient nécessaires pour produire la révolution. Une guerre limitée, dans cet environnement, serait pratiquement inutile ; la guerre de Crimée est le meilleur exemple de l'application pratique de cette pensée. Un corollaire de cette croyance était que si seulement une grande guerre pouvait provoquer une révolution, et puisqu'il n'y avait pas de guerres catastrophiques dans la seconde moitié du XIXe siècle, alors une voie pacifique devait être empruntée pour atteindre les objectifs de la révolution. Comme l'a déclaré Hunley, « Engels a dit que les urnes étaient plus lentes et plus fastidieuses que l'appel à la révolution, mais dix fois plus sûres ». La guerre franco-prussienne a affamé l'incitation qui a amené la pensée marxiste de la croyance en la nécessité de la guerre pour la révolution à la nécessité d'éviter la guerre, également pour la révolution. Avec une victoire allemande dans la guerre et le succès d'un pays soutenu par ses ouvriers, tout nouveau conflit entre États deviendrait, selon Engels, un obstacle à la cause de la révolution et devait être évité. Au cours des deux dernières décennies de sa vie, Friedrich Engels a développé sa théorie stratégique de la guerre dans une perspective de plus en plus pacifiste. Berger conclut son commentaire par une discussion de la théorie de l'armée en voie de disparition d'Engels, selon laquelle grâce à la socialisation de l'armée par la conscription universelle et les armées de masse, l'armée d'une nation finirait par fondre.

Toute l'analyse de Berger est d'une grande valeur lorsqu'il s'agit de comprendre la place de l'armée et de la force militaire dans la conduite d'une révolution socialiste. Mais Berger concentre ses questions sur le niveau stratégique de la pensée et de la formulation de la doctrine. La planification et la vision stratégiques ne peuvent se faire dans un vide intellectuel sans le bénéfice des observations militaires. Par exemple, qu'est-ce qu'Engels a vu dans les guerres du milieu du XIXe siècle, y compris les guerres de Crimée et franco-prussiennes, qui l'ont amené à changer complètement sa position sur le rôle de la guerre dans le développement de la doctrine marxiste ?

L'ouvrage de Wette, *Kriegstheorien Deutscher Sozialiste*, développe davantage les idées de la philosophie de la guerre d'Engels avec un objectif similaire. Wette, cependant, aborde les questions un peu différemment. Le sous-titre de son œuvre est *Une contribution à l'étude de la paix*. Wette étudie non seulement les causes de la guerre d'un point de vue marxiste, mais aussi les conditions dans lesquelles une guerre juste peut être menée. Wette ne se concentre pas simplement sur la doctrine socialiste de la guerre, mais aussi sur les causes d'une telle guerre et les raisons pour lesquelles les socialistes peuvent entrer en guerre. Ce n'est qu'en comprenant les raisons de la guerre, affirme-t-il, que l'on peut parvenir à la paix. Par exemple, Wette définit la guerre dans un domaine politique, comme un conflit entre des groupes d'hommes pour des objectifs associés à des programmes politiques. Wette traite également les figures de Marx et d'Engels comme des partenaires égaux dans la poursuite d'une théorie de la guerre. Bien que ce ne soit pas un problème si l'on évalue les théories socialistes, lorsque l'on veut évaluer les contributions au domaine militaire, plutôt que le sujet général du développement idéologique, il faut examiner de plus près les

réalisations individuelles. Avec de telles considérations, Wette se concentre sur la théorie socialiste de l'économie comme facteur principal dans l'application de la force et sur la déclaration de Marx selon laquelle « la guerre est le moteur de l'histoire » menant inévitablement à la révolution. C'est l'accent mis sur ces angles larges et polémiques qui place Wette dans la même catégorie que Berger : il offre une excellente évaluation de la conception stratégique de la *Kriegstheorie socialiste*, mais néanmoins quelque peu imparfaite en raison de son manque d'attention aux niveaux inférieurs de la doctrine militaire.

Un ouvrage qui fait allusion à l'importance de la pensée tactique d'Engels, et en fait le seul ouvrage qui attribue à Engels le mérite d'avoir pensé à la tactique, est « *Engels et Marx sur la révolution, la guerre et l'armée dans la société* », un essai écrit par Sigmund Neumann puis mis à jour par Mark von Hagen pour l'ouvrage de Peter Paret, *Makers of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*. Ce qui est intéressant lors du premier examen de cet essai, c'est l'ordre dans lequel les sujets sont énumérés dans le titre. Au-delà de cela, Neumann et von Hagen donnent un bon résumé de la théorie marxiste de la guerre et reconnaissent même que les deux hommes ont pris en compte les problèmes tactiques dans leurs écrits militaires. Au moins dans les premières décennies de ses écrits militaires, Neumann et von Hagen postulent que « Engels a prévu d'importantes tendances futures, non seulement en temps de paix, mais aussi en temps de guerre, et a ainsi contribué, ne serait-ce qu'indirectement, aux concepts et aux techniques de stratégie militaire dans les décennies à venir. » Après quelques pages, cependant, la majeure partie de l'essai revient à la conception de la théorie militaire de Marx et d'Engels en ce qui concerne le système philosophique du socialisme, « basé sur l'interprétation matérialiste de l'histoire, et son accent sur les conditions économiques dominantes comme clé d'une compréhension de la dynamique sociopolitique ».

Chapitre Deux : Le Développement de la pensée militaire d'Engels

L'impact de la Révolution française

« La guerre moderne est le produit nécessaire de la Révolution française. Sa condition préalable est l'émancipation sociale et politique de la bourgeoisie et des petits paysans. »—
Friedrich Engels, *Conditions et perspectives d'une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852*.

Aucun autre événement dans l'histoire n'a façonné l'esprit de Friedrich Engels avec autant de force que la Révolution française. Au cours de ces années de bouleversements, les changements sociaux qui se sont produits ont eu plus d'impact sur les événements ultérieurs du XIXe siècle que tout autre incident. Ces changements, bien que paraphés dans le domaine social, n'y sont pas restés et ont eu un impact considérable sur la manière dont les guerres étaient menées. En combinant la nature sociale de la révolution avec l'importance des armées de masse et le concept d'une nation en armes, on peut facilement discerner pourquoi Engels a trouvé une telle motivation à travers les événements de la dernière décennie du XVIIIe siècle pour la pensée socialiste. Engels voyait l'importance militaire d'un tel esprit révolutionnaire dans deux développements particuliers : la taille et la composition des armées de masse et les innovations tactiques qui étaient un sous-produit nécessaire de ce développement. Au cours du XIXe siècle, ces éléments qui ont résulté de la Révolution française sont devenus d'une importance cruciale pour les armées et les relations de ces armées avec les États et les sociétés de toute l'Europe. Dans le demi-siècle qui suivit la Révolution française, les mouvements insurrectionnels, tels que ceux de Gracchus Babeuf et de Louis Auguste Blanqui, considéraient les événements de la révolution comme les fondements de leurs mouvements.

Engels voyait dans les armées de masse des révolutions du milieu du siècle une autre incarnation des événements survenus soixante ans plus tôt. Certes, les armées qui ont combattu en Hongrie étaient composées de beaucoup moins de troupes cumulatives que celles qui ont combattu dans les guerres du tournant du siècle. La similitude, cependant, résidait dans la nature des armées. Le système de la France révolutionnaire a rendu possibles d'autres modifications et réformes dans toutes les armées européennes. Ces modifications ont permis aux nations de maintenir des armées beaucoup plus grandes qu'à n'importe quelle époque antérieure. Engels a utilisé l'Allemagne après les réformes des généraux prussiens Gerhard Johann David von Scharnhorst et August Wilhelm von Gneisenau pour incarner cette tendance vers des armées plus grandes. Plus important que le nombre de soldats que ce système révolutionnaire a produits, c'est le type de soldat qu'il a créé, le soldat citoyen. Engels a reconnu à juste titre l'importance d'une mobilisation nationale holistique en temps de crise et comment cela n'a été possible qu'après les activités de la Révolution française. Tout comme l'arrivée du système français de 1789 dans les États allemands a brisé les vestiges du féodalisme allemand, les possibilités de poursuite de cette tendance en Russie pourraient s'avérer cruciales pour le succès prolétarien futur. Lorsque les combats ont éclaté en Hongrie, Lajos Kossuth, le dirigeant hongrois, a imité les actions des révolutionnaires français Georges Danton et Lazare Carnot dans le développement de la Hongrie pour la guerre contre l'Empire des Habsbourg. Comme l'a dit Engels, « les traits principaux de la glorieuse année 1793 se retrouvent dans la Hongrie que Kossuth a armée, organisée et inspirée avec enthousiasme ». Inversement, tout en reconnaissant l'importance d'une telle mobilisation nationale pour une nation insurgée, Engels reconnaissait également la peur avec laquelle les gouvernements bourgeois établis de l'époque

considéraient l'armement d'une population entière. Ceci, selon lui, était aussi le résultat direct des actions de la Révolution française.

Le nouveau système a placé les nations d'Europe devant un dilemme difficile. Les guerres de la Révolution française avaient radicalement et durablement changé la manière dont les guerres étaient conduites ; une nation devait s'adapter au nouveau paradigme pour survivre. Mais la manière de changer était si contraire à la nature du régime monarchique que de telles actions posaient le risque très réel de conflits internes potentiellement désastreux. Engels considérait un tel paradoxe comme une opportunité pour l'« émancipation » de toutes les classes de la société et un signe avant-coureur de la conclusion heureuse de la révolution prolétarienne. Cependant, les tendances et les innovations introduites par les guerres révolutionnaires françaises n'ont pas pu être inversées ou reprises, et un glissement s'est produit entre le système d'autrefois et le système moderne. Toute révolution prolétarienne future, ou toute tentative de subvertir une telle révolution d'ailleurs, serait menée comme une guerre « moderne », avec le nouveau système pleinement en place. Dans sa contribution « Armée » pour *The New American Cyclopaedia*, Engels a défini le nouveau système : « Les principales caractéristiques de ce nouveau système sont : la restauration de l'ancien principe selon lequel tout citoyen est susceptible, en cas de besoin, d'être appelé pour la défense du pays, et la formation conséquente de l'armée, par des levées obligatoires, plus ou moins étendue, de l'ensemble des habitants ».

Avec l'avènement de ces armées de masse, des innovations tactiques sont également apparues. Bien que Semmel ait peut-être exagéré l'importance de tels progrès lorsqu'il a écrit qu'Engels « n'a pas seulement mis l'accent sur eux, mais tout le poids de son argumentation [de la vision marxiste du militarisme] », il ne fait aucun doute qu'Engels a certainement tiré des conclusions de ces améliorations qui ont porté Napoléon au cours du XIX^e siècle. Ce n'est cependant qu'une décennie après les révolutions ratées du milieu du siècle qu'Engels reconnut l'importance des innovations tactiques d'avant 1789 que la Révolution française incorporait dans le spectre de la guerre de masse. Mais il a reconnu, dans des écrits ultérieurs, certaines innovations tactiques qui allaient de pair avec le plan plus large de réalignement militaire. Tout d'abord, il a noté l'utilisation accrue de colonnes et de tirailleurs par les nouvelles armées, car la mobilité est devenue l'élément clé des armées. À cet égard, la « tactique de ligne » utilisée par les généraux victorieux (Engels mentionnait John Churchill, le duc de Marlborough, le prince Eugène de Savoie et Frédéric II « le Grand » de Prusse) du siècle précédent est soudainement devenue obsolète. Deuxièmement, le concept de combinaison des armes sur le champ de bataille, tenté pour la première fois par le roi Gustave Adolphe de Suède pendant la guerre de Trente Ans, s'est affiné à mesure que les mélanges contemporains d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie se sont étendus en échelon à travers les armées jusqu'aux corps et aux divisions. Et troisièmement, les innovations technologiques ont changé les armes que ces nouvelles armées utilisaient pour mener la guerre moderne. Alors que la pique médiévale était depuis longtemps dépassée par la Révolution française, les améliorations plus récentes du poids et de la dérive de la mousqueterie ainsi que l'amélioration de l'artillerie par le Français Jean Baptiste Vaquette de Gribeauval ont considérablement modernisé la façon dont les soldats combattaient.

Dans ses réflexions sur les événements du milieu du siècle, Engels consacra la quasi-totalité de son pamphlet d'avril 1851 « *Conditions et perspectives d'une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852* » aux innovations tactiques rendues possibles par la Révolution française. Une grande partie de ce pamphlet concernait un récit et une évaluation sommaire des campagnes militaires du général français Charles François du Périer Dumouriez et des batailles de Valmy et de Neerwinden qui en résultent. Engels a fourni quelques observations astucieuses, mais a utilisé cet intermède davantage comme un forum pour préfacier sa discussion ultérieure sur les éléments qui ont rendu ces campagnes pertinentes pour les insurrections européennes récemment achevées. Une fois qu'Engels a ancré les campagnes dans une forme narrative, il a commencé son élucidation des opérations, en commençant par une discussion sur la masse des soldats qui ont combattu, bien plus que ce qui avait été le cas auparavant dans toutes les campagnes précédentes de France. Cette nouvelle armée de 1792, composée de 500 000 à 750 000 recrues, fut organisée et entraînée

rapidement par le corps des officiers révolutionnaires, qui les rendirent aptes à combattre les grandes armées de la coalition.

La définition d'Engels de l'aptitude, cependant, n'impliquait pas la capacité de vaincre les seules armées de la coalition. Il y a une autre dichotomie que ces nouvelles armées révolutionnaires ont envisagée avant d'entrer en campagne, et les armées françaises opérant de 1792 à 1795 ont le mieux démontré un tel écart. Des armées modernes d'une telle ampleur ne pouvaient pas être organisées et disciplinées du jour au lendemain, et bien qu'Engels ait crédité les dirigeants français d'avoir rassemblé et organisé une force substantielle, le niveau de connaissances militaires et de discipline qui pouvait être inculqué était bien en deçà de ce qui était requis pour garantir la victoire. Par conséquent, de nouvelles tactiques ont dû être développées pour tirer parti d'un grand nombre de soldats aux normes disciplinaires douteuses. Dans ce cas, les Français ont adopté les concepts de tactique de masse pour utiliser l'avantage numérique qu'ils possédaient. De telles tactiques, cependant, ne pourraient être intégrées que si les dirigeants, civils et militaires, déployaient correctement les forces à leur disposition. Engels a reproché aux dirigeants français, en particulier à Carnot, de ne pas avoir réussi à le faire efficacement. La seule raison, selon Engels, pour laquelle la Convention révolutionnaire a survécu est grâce aux erreurs encore plus débilantes des commandants de la coalition pendant les campagnes de la guerre.

Le système français offrait également un autre avantage supplémentaire que les armées de la coalition ne possédaient pas, ce qu'Engels appelait le « caractère de masse ». C'est cette conception d'un esprit de masse au sein des forces armées d'une armée révolutionnaire qui a servi d'élément critique pour le modèle de conflit armé d'Engels plus tard dans le siècle, un modèle qui était tout aussi important pour le succès final que l'avènement tactique de la mobilité et de la manœuvre. Les problèmes qui ont affecté les mouvements révolutionnaires plus tard dans le siècle résultaient en partie du fait qu'un tel caractère des masses n'était possible que dans les nations ayant un « stade supérieur de civilisation ». Pour imprégner les masses nécessaires de « caractère » dans cette guerre moderne, il fallait un degré d'éducation qui permettait de comprendre de nombreux niveaux différents de la guerre. Dans le cas du style révolutionnaire d'Engels, les soldats devaient posséder l'éducation nécessaire pour comprendre non seulement les raisons génériques du conflit, mais aussi les raisons de la discipline stricte et de l'obéissance aux ordres et, plus important encore, posséder le « *coup d'œil* pour la guerre à petite échelle ».

La vision d'Engels sur cette transition révolutionnaire dans les opérations militaires était non seulement particulièrement perspicace, mais aussi d'une importance cruciale pour son développement futur en tant que commentateur militaire. Mais il n'a cependant pas été directement transféré sur les champs de bataille de la guerre insurrectionnelle et des combats limités qui ont eu lieu au XIXe siècle. Il y avait encore des écarts considérables entre l'organisation et l'administration de la nation et de l'armée, l'incorporation d'une nation en armes et d'une volonté nationale dans une équation militaire, et l'application de toutes ces facettes au raffinement et à l'achèvement de la Révolution française. Une autre complication est apparue dans la première moitié du XIXe siècle, lorsque l'Europe s'est soudainement et maladroitement industrialisée, compliquant davantage le paysage social et fournissant à Engels un dernier élément de son fondement théorique. Ces lacunes ont commencé à être comblées pour Engels dans les dernières années du XVIIIe siècle par le général français, bientôt empereur, Napoléon Bonaparte. Lors de la campagne de Napoléon en Italie du Nord en 1796, le jeune Corse fait les premiers pas dans cette direction. Sa campagne dans le Piémont et « l'anéantissement réel dans le détail d'une force supérieure ont montré aux gens le but vers lequel ils se dirigeaient sans en avoir eu auparavant une idée claire ». Napoléon a incorporé cette fusion du social, du politique et de l'armée tout au long de ses actions des deux décennies suivantes.

Intermède napoléonien

« En ce qui concerne l'art moderne de la guerre, il a été entièrement développé par Napoléon. .. il ne reste plus qu'à imiter Napoléon dans la mesure où les conditions le permettent. »—Friedrich Engels, *Conditions et perspectives d'une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852*.

L'empereur des Français a fasciné Engels tout au long de sa vie. Dans certains de ses premiers commentaires sur des sujets historiques, avant qu'Engels ne s'éprenne du concept de révolution sociale, il réfléchit à Napoléon et à ses batailles dans ses lettres et ses écrits. Au fur et à mesure qu'Engels grandissait, il apprenait à apprécier certaines qualités dans la manière dont Napoléon menait la guerre. Alors qu'Engels a toujours eu une satisfaction confortable lorsqu'il analysait les batailles napoléoniennes, il a finalement transformé son intérêt pour le Corse en un examen élargi de la France et de l'Europe post-révolutionnaires. C'est Napoléon, selon Engels, qui a fermement saisi les concepts qui sont apparus pour la première fois pendant la Révolution française et a cimenté les concepts qui, à partir des dernières années du XVIIIe siècle, définiraient la guerre moderne.

Tactiquement, Napoléon a fondé son système de guerre moderne sur deux principes issus des guerres de la Révolution française : la tactique de masse et la mobilité. Alors qu'Engels discutait des nombreux attributs positifs de Napoléon et de sa méthodologie de guerre, son évaluation couvrait rarement les premières guerres de la carrière de Napoléon. Bien qu'Engels ait écrit quelques petits commentaires sur des actions spécifiques de cette période, la plupart de ses écrits se sont concentrés sur les activités des années qui ont suivi 1812 et la désastreuse campagne russe. Pendant les quinze années qui précédèrent 1812, il se concentra principalement sur des actions limitées et des types de guerre spécifiques. La plupart de ces exemples reflètent les leçons tirées des révolutions du milieu du siècle et d'autres opérations coloniales de la vie d'Engels. Par exemple, Engels a consacré du temps à la guerre alpine en montagne, à l'utilisation initiale par Napoléon de la tactique de la combinaison d'armes de masse en Italie et à l'insurrection de la guérilla espagnole dans la péninsule ibérique, qui se rapportaient toutes d'une manière ou d'une autre aux guerres de la fin du XIXe siècle.

Bien qu'Engels ne se soit jamais manifesté et n'ait pas spécifiquement expliqué la raison de cette concentration déséquilibrée, il apparaît à travers ses écrits qu'il considérait ces premières années comme moins utiles pour développer une théorie du conflit de masse socialiste. Entre les campagnes d'Italie de Napoléon et l'invasion russe, aucune autre armée européenne n'a pleinement imité le système de combat de Napoléon. Par conséquent, l'Europe n'a pas connu une guerre de style révolutionnaire au cours de cette période. Ce n'est qu'après que la grande majorité des armées européennes ont achevé la transition vers un style d'organisation et de combat napoléonien que la modernisation des forces combattantes de l'Europe s'est concrétisée ; Cette transformation était en grande partie achevée en 1812. À ce moment-là, et seulement à ce moment-là, les conditions étaient suffisamment mûres pour qu'Engels puisse consacrer du temps à l'étude de l'impact direct du conflit européen moderne sur le cours de la révolution socialiste.

Dans ces campagnes, les principes de la guerre napoléonienne étaient encore évidents et pratiqués par tous les camps. Engels l'a démontré à travers ses discussions sur la défense de Napoléon devant Paris en 1814 et sur les campagnes d'été de 1813 avant les batailles de Lützen et de Bautzen. Mais en plus de l'aspect conventionnel de ces campagnes, il y avait des éléments supplémentaires, non conventionnels, qui ont joué un rôle dans le résultat final. Après 1812, les guerres n'existaient plus seulement entre les armées, mais incluaient maintenant toutes les couches de la société au sein des nations d'Europe. Auparavant, seuls les Français avaient mobilisé l'ensemble de la population pour mener la guerre, et ce n'est qu'avec l'avènement du caractère de masse du combat à travers toutes les forces combattantes qu'une nation pouvait maintenant remporter une victoire totale. Une indication de l'expansion de cette dimension dans la guerre s'est produite lors de la campagne de Napoléon en Russie en 1812, où les armées du tsar ont forcé Napoléon à mener une guerre d'occupation, nécessitant la réduction de villages individuels et de

parcelles de terrain, « en bref, toute la périphérie », afin d'atteindre ses objectifs. Bien sûr, il n'a jamais été en mesure d'atteindre un objectif aussi énorme que l'assujettissement de la Russie.

Tels étaient les principes directeurs selon lesquels Engels menait ses analyses des conflits européens plus tard dans le siècle. Ces derniers développements du caractère national de masse de la guerre, tel qu'il a été perfectionné par Napoléon, s'inscrivaient directement dans son concept de mobilisation de classe pour un conflit révolutionnaire. Pour la plupart, il était dégoûté par la conduite des généraux européens dans les quelques cas de guerre régulière qui se produisaient. Le nadir du commandement européen dans ces circonstances a été la guerre de Crimée. Il a commencé ses commentaires sur la guerre en se réjouissant d'un conflit qui finirait par entraîner toutes les armées d'Europe et qui serait mené sur la base des principes napoléoniens et aurait une profonde capacité d'action pour une guerre de classe européenne. Le danger d'une telle guerre s'était considérablement accru grâce aux actions de l'homonyme de Napoléon, l'empereur français Louis Napoléon III, dont la compréhension des affaires militaires était négligeable selon Engels. Engels a progressivement perdu ses illusions face à ce point de vue, car la conduite de la guerre ne correspondait pas aux normes du conflit d'un demi-siècle auparavant. Même les Français, pour lesquels Engels avait plus de respect que les autres participants au conflit, ont fait un pas en arrière et ont mené la guerre en opposition directe avec la manière dont Napoléon a mené ses campagnes. Dans son intégralité, Engels croyait que « toute cette guerre a été, en apparence, une guerre de fortifications et de sièges, et a aux yeux d'observateurs superficiels complètement anéanti les progrès réalisés par la manœuvre rapide de Napoléon, ramenant ainsi l'art de la guerre à l'époque de la guerre de Sept Ans ».

En évaluant les progrès de la guerre moderne à partir de l'époque de Napoléon, Engels croyait fermement que la nature du conflit n'avait pas changé et que les principes qui avaient porté leurs fruits dans les guerres de la Révolution française et avaient été finalisés par Napoléon restaient parfaitement valides. Ce jugement a fourni aux praticiens de la guerre révolutionnaire un cadre solide non seulement pour la guerre révolutionnaire, mais aussi pour la guerre irrégulière qui accompagnait nécessairement les mouvements révolutionnaires de classe. Seules deux choses avaient changé entre la bataille de Waterloo en 1815 et les événements de la vie d'Engels qui ont eu un impact sur les opérations militaires : l'importance des fortifications et l'avènement de la vapeur. Engels a fait la première de ces observations sur la base de son évaluation de la guerre de Crimée, en particulier du siège de Sébastopol. L'utilisation des forteresses n'était pas nouvelle, mais la composition et l'utilisation de ces systèmes avaient radicalement changé. Engels vit que les lois de la guerre moderne rendaient le système de fortification vaubanien dépassé et de peu de valeur dans une guerre de masse. Les événements survenus plus tard dans le siècle prouveraient son point de vue. La deuxième observation d'Engels, notant l'importance de la vapeur, s'inscrivait dans le cadre de l'avènement de la guerre industrielle au cours du XIXe siècle. Bien qu'Engels n'ait saisi toute la signification de ce type de conflit d'usine que vers la fin de sa vie, sa reconnaissance des innovations technologiques dans la conduite des opérations militaires était une pensée avant-gardiste pour son époque.

Comme dernier élément, avec la défaite finale de Napoléon, une nouvelle ère s'est ouverte dans la trajectoire de l'histoire européenne. Avec l'avènement de la paix, la croissance industrielle a commencé en Europe, entraînant avec elle des problèmes sociaux et économiques particuliers au développement. Cette expansion industrielle, sur la base du nouvel ordre en Europe, a été l'élément clé de la définition de la guerre des classes au sein de la société européenne, et la racine des conflits sociaux pour les décennies à venir. De cette manière, aussi, les événements de la Révolution française et des guerres de Napoléon possédaient les éléments essentiels pour structurer les relations entre la guerre et la révolution, et entre les armées et les révolutions, deux interactions qui ont continué à occuper une position centrale tout au long de la vie d'Engels. Ces relations ont fait en sorte qu'avec cette redéfinition de la guerre, la société elle-même est devenue plus étroitement liée aux conflits militaires et à la violence que la guerre entraînait.

Vers la barbarie et la guerre sociale

« *La société actuelle, qui engendre l'hostilité entre l'homme individuel et tous les autres, produit ainsi une guerre sociale de tous contre tous qui, inévitablement, dans des cas particuliers, notamment parmi les personnes incultes, a pris une forme brutale et barbaquement violente : celle du crime.* » — Friedrich Engels, *Discours à Elberfeld*, février 1845

L'une des contributions moins importantes mais perspicaces d'Engels concernait la nature et l'intensité de la guerre révolutionnaire. Presque dès ses premiers écrits en tant que journaliste en herbe, Engels a soigneusement et à plusieurs reprises distingué entre le caractère d'une guerre révolutionnaire du peuple (selon des lignes marxistes) et le caractère d'une guerre conventionnelle menée dans les paramètres d'un paradigme napoléonien. La guerre pendant les révolutions du milieu du siècle a pris une tournure plus barbare que celle qui avait été présente dans la guerre européenne datant de plusieurs siècles dans le passé. La guerre du milieu du siècle, en particulier dans le cas des soulèvements et des mouvements nationalistes, contenait beaucoup plus d'atrocités et d'actes de barbarie que l'Europe n'en avait connu au cours de nombreuses vies. Ceci, bien sûr, selon Engels, devait être considéré comme faisant partie intégrante d'un mouvement révolutionnaire. Le style de guerre bourgeois auquel l'Europe était habituée était, selon lui, un type de guerre plus aimable et plus doux qui voyait rarement des actes de cruauté dirigés contre la population en général, ou menés par la population, sur une base régulière. Comme la guerre impliquait désormais non seulement les forces armées fixes d'un État, mais aussi l'ensemble de la population, toute sorte de conflit révolutionnaire devait désormais se concentrer, au moins à un certain niveau, sur le moral d'un ennemi. La guerre est devenue une « force sociale ayant une dynamique inhérente qui lui est propre ». Comme l'a écrit Gallie, une telle sociologie marxiste, bien que grossière, était « la première sociologie de la guerre jamais conçue ». Avec cette conduite de la guerre de classe, et le sort de l'ensemble du mode de vie de toutes les classes en jeu, la guerre a dégénéré en barbarie. Deux événements étroitement liés ont clairement défini cette transition dans la nature de la guerre au début du XIXe siècle : les guerres de la Révolution française et la montée du système de guerre napoléonien.

Engels s'est concentré sur deux domaines spécifiques lorsqu'il a discuté des attributs et des exemples d'inhumanité dans la guerre contemporaine. Le premier de ces cas s'est produit pendant les révolutions du milieu du siècle, où Engels a vu une quantité considérable de cruauté commise dans la sphère d'influence de presque tous les combattants. Le seul antagoniste qui semblait plus humain que ses adversaires était les forces de la Hongrie, et à cet égard, on décèle une bonne dose de partialité dans les écrits d'Engels. Le deuxième exemple a fait sortir Engels du cadre continental lorsqu'il a discuté de la guerre coloniale européenne en Asie et en Afrique. Il est particulièrement intéressant de noter comment Engels a fait un effort clair pour séparer la guerre continentale « civilisée » de la violence brutale du monde non éclairé. Engels n'exonéra cependant pas les forces européennes d'un comportement similaire. Il condamna fréquemment les armées occidentales, en particulier celles de l'Angleterre, pour leurs actions injustifiées contre les populations locales. Le point clé est qu'Engels a tracé des barrières moralisatrices entre la guerre à l'intérieur et à l'extérieur de l'Europe.

Engels a vu les premiers exemples d'une telle brutalité dans la guerre pendant les journées de juin 1848 à Paris. Les actions de la Garde nationale et des forces du général Louis Eugène Cavaignac envoyées pour réprimer l'insurrection n'étaient pas dictées par une loi logique de la guerre, mais plutôt par un degré de haine de classe qui infectait les forces au pouvoir influencées par la bourgeoisie. En réponse à cela, les ouvriers de Paris n'avaient d'autre recours que d'opposer à cette haine une haine similaire, et d'entreprendre des actes de terrorisme pour combattre ces actions. Engels voyait que le degré d'une telle haine n'avait d'égal dans aucun autre pays européen de l'époque – Engels désignait curieusement l'Allemagne comme étant incapable de telles actions – et cela n'avait pas non plus été le cas en Europe depuis deux cents ans, depuis la fin de la guerre de Trente Ans en 1648. Même après les événements de Paris, Engels y a vu, et dans les événements qui ont suivi à travers l'Europe, le déclenchement d'un type de conflit beaucoup plus inhumain que ce

qui avait été le cas en Europe pendant de nombreux siècles. Cette révolution consistait, dès le début de septembre 1848, dans « les massacres et les barbaries de Posen, l'incendie meurtrier de Radetzky, les cruautés féroces commises à Paris par les vainqueurs de Juin, et les boucheries à Cracovie et à Prague, le règne de la soldatesque brutale partout – en bref, tous les outrages qui constituent l'actualité de cette révolution aujourd'hui ».

Cette brutalité s'est facilement transposée sur d'autres théâtres à travers l'Europe au cours des révolutions. Nulle part les actions n'ont pris une forme plus caustique que dans les terres des Habsbourg, et en particulier en Hongrie. La raison principale en était qu'en Hongrie, il n'y avait pas une seule guerre de rébellion, mais de nombreux mouvements insurrectionnels différents, tous ayant des objectifs et des désirs similaires et alimentés par les mêmes sentiments de haine nationaliste à différents niveaux. Pendant deux ans, Engels a fait découvrir à ses lecteurs les différentes formes de brutalité pratiquées par tous les côtés du théâtre hongrois. Entre janvier 1849 et la fin de l'été 1850, il fait référence à neuf atrocités précises commises par des membres de diverses unités armées, régulières et irrégulières. Le général serbe Kusman Todorovitch, qui servait avec les Habsbourg, exécuta plus de 400 civils en février 1849. Le général autrichien d'origine croate, Josef Jellačić, a brûlé vifs des femmes et des enfants dans leurs propres villages trois semaines plus tard. Les Russes et les Hongrois du général Józef Bem ont échangé des exécutions de prisonniers lors d'opérations en Transylvanie en avril. À la fin des révolutions, lorsqu'il écrivit son célèbre pamphlet « La guerre des paysans en Allemagne », la prédilection d'Engels pour la discussion des actions barbares en période de conflit peut être vue dans la façon dont il citait des activités similaires qui se sont produites il y a trois cents ans.

Le conflit de Crimée a fourni à Engels un intermède militaire relativement « civilisé », bien que mené inhabilement et donc ennuyeux, dont Engels s'est considérablement occupé. Peu de temps après sa conclusion, cependant, il commença à écrire une série d'articles sur les luttes européennes pour soumettre les nations « non civilisées » en marge du monde connu. Au cours de ces conflits, dix ans après les révolutions du milieu du siècle et quelques années après la guerre de Crimée, Engels a démontré la manière dont le caractère de la guerre est revenu aux formes nationalistes et brutales qu'il avait prises dix ans auparavant. Dans ces circonstances, en Inde, en Chine, en Perse et en Algérie, les forces européennes ont été contraintes de se retrouver dans une situation militaire qui ne ressemblait à aucune de celles auxquelles elles s'étaient préparées auparavant. Dans de telles situations, ils faisaient face à des ennemis qui, selon les récits d'Engels, adhéraient à des coutumes étranges et horribles, comme la noyade de leur propre famille avant la bataille. Défiées par ces mœurs nouvelles et moralement étrangères, les armées européennes ne pouvaient que riposter de la même manière. Engels y revint fréquemment, commentant les actions anglaises en Asie : « Puisque les Anglais les traitent comme des barbares, ils ne peuvent pas leur refuser tout le bénéfice de leur barbarie ».

Dans ces passages, Engels était pris entre des attitudes contradictoires de lutte des classes basée sur des bases économiques et son attitude personnelle, hautaine, eurocentrique et condescendante envers les non-Européens. Par conséquent, il a fait l'éloge de la « foule asiatique » pour avoir utilisé la méthode de guerre qu'ils connaissaient et qui s'est avérée efficace contre un ennemi plus ciblé, tout en minimisant simultanément la mentalité inculte et simple d'esprit qui a conduit à de telles tactiques. De même, en Inde, bien qu'Engels reconnaisse l'habileté des Britanniques à combattre les cipayes insurgés, il réprimande les mutins pour leur incompétence dans les compétences militaires de base, une lacune qu'il relie à leur statut d'inculte. Mais il y avait là la dimension supplémentaire, certainement du point de vue indien, que les Britanniques menaient une guerre sociale visant à la destruction totale des mœurs culturelles indiennes (hindoues ou musulmanes), ce qui n'a fait qu'ajouter à la férocité des combats. Même si certains rapports en provenance de l'Inde étaient exagérés, il ne fait aucun doute que la brutalité a continué à excès. Dans un récit, les Indiens ont été abattus et pendus, brûlés vifs et fusillés par les Britanniques. À leur tour, les rebelles massacrèrent les femmes et les enfants britanniques. Comme si cela ne suffisait pas, les histoires ont été embellies par les deux camps pour faire appel à leurs propres formes nationales d'indignation morale : du côté britannique, par des rapports selon lesquels leurs

femmes étaient « déshonorées » avant d'être assassinées ; du côté des rebelles par des rapports selon lesquels les musulmans ont été souillés en les couvrant de peaux de porc avant l'exécution.

Là encore, cependant, Engels a noté qu'au lieu de faire des efforts visant à réduire les excès barbares qui se produisaient dans un tel environnement, il a noté la tendance britannique à imiter leurs ennemis dans la conduite d'une guerre brutale. La nature révolutionnaire et la nature de guérilla de ce conflit ont conduit à plus de massacres de civils « que dans toutes les guerres des Anglais en Europe et en Amérique réunies ». L'étendue de la guerre s'est rapidement étendue au début du XIXe siècle. Clausewitz en a tiré une conclusion, qui va de pair avec les observations d'Engels sur le sujet, que ces nouveaux soulèvements populaires devraient être « considérés comme une excroissance de la manière dont les barrières conventionnelles ont été balayées de notre vivant par la violence élémentaire de la guerre ».

Chapitre Trois : La Théorie de la guerre d'Engels

Jusqu'en 1870, la majorité de l'œuvre d'Engels consistait en des articles de journaux et de revues, avec quelques brochures petites, mais assez importantes, entrecoupées. La plupart de ses œuvres traitaient dans une certaine mesure des questions militaires de son époque. Bien qu'il n'ait pas été un penseur complètement novateur au cours de ces années, Engels a commencé à formuler bon nombre des idées et des conceptions qui ont encadré son processus de pensée lorsqu'il a commencé à réfléchir aux questions militaires et à la façon dont elles seraient liées aux mouvements révolutionnaires à l'avenir. Bien que bon nombre des éléments suivants ne soient pas directement liés aux mouvements d'insurgés et aux combats de guérilla, ils étaient tous régulièrement entrecoupés d'idées qui encadreraient la structure d'Engels d'une telle guerre. Dans tous les domaines discutés ci-dessous, Engels a tiré des leçons importantes et formulé des pensées critiques qui ont joué un rôle important dans la détermination de sa conception des opérations de guérilla.

Vitesse

« En temps de guerre, et particulièrement dans la guerre révolutionnaire, la rapidité d'action jusqu'à ce qu'un avantage décisif soit obtenu est la première règle. »—Friedrich Engels, La prise de Vienne. La trahison de Vienne

De toutes les idées et de tous les principes qu'Engels expose dans ses observations, un élément clé se fraye un chemin dans tous ses commentaires. Le concept de vitesse et de rapidité, quelle que soit la mission entreprise par les armées, est d'une importance capitale. Alors qu'Engels mettait continuellement l'accent sur l'audace et l'agressivité face à un ennemi actif, l'idée de vitesse unifiait ces différents traits et les intégrait dans un ensemble tactique et opérationnel cohérent. Cette conception de la nécessité de la rapidité dans la conduite des opérations réapparaît dans les écrits d'Engels, et est notamment provoquée par les exploits de Napoléon et les guerres qu'il a menées. L'une des cibles préférées d'Engels dans le domaine de la lenteur des mouvements était les Autrichiens, et il considérait les batailles napoléoniennes d'Eckmühl et d'Abensberg comme des exemples où l'adage autrichien « toujours lentement en avant » était plus critique pour décider du sort de l'opération que toute autre considération. De nouveau, en mai 1859, pendant la campagne de Solferino, Engels commente avec ironie : « La campagne continue de maintenir sa prééminence dans les annales de la guerre moderne pour sa lenteur. Nous semblons presque être transplantés dans ces temps antédiluviens de guerre pompeuse et inactif, auxquels Napoléon a mis un terme si soudain et si décisif ».

Dans ses écrits sur la révolte hongroise du milieu du siècle, la plupart des remarques d'Engels traitaient de la nécessité de la vitesse et de la rapidité tactiques. Alors que les Hongrois restaient sévèrement en infériorité numérique et en armement pendant toute la campagne, Engels considérait l'énergie et « l'organisation rapide » de la direction hongroise, en particulier celle de Kossuth, comme vitales pour obtenir un succès dans le mouvement. De même, dans la campagne du Palatinat, Engels était singulièrement dégoûté par les dirigeants prussiens pour le manque d'esprit d'entreprise dont ils faisaient preuve dans la répression des insurgés. Engels était perplexe et étonné de la lenteur dont faisaient preuve les Prussiens face à une force armée beaucoup plus petite et moins entraînée que leur armée professionnelle, alors qu'ils tentaient de réprimer la révolte.

Le front russo-turc dans la guerre de Crimée a fourni d'excellents exemples de hauts et de bas, selon Engels. Dès le début, Engels ne voyait pas d'autre moyen pour les Turcs de réussir dans leur campagne contre les Russes, si ce n'est un mouvement audacieux, agressif et rapide. À

plusieurs reprises, il a insisté sur ce point en commentant soit la disposition des forces russes face aux armées turques, tant le long du Danube que dans le Caucase, soit celle des forces turques elles-mêmes. Le meilleur exemple du succès turc dans cette affaire est l'activité du général turc Ismaïl Pacha, commandant de la forteresse de Kalafat, qui a réussi à concentrer rapidement une force substantielle pour tenir l'avant-poste important sur le plan opérationnel. Parallèlement aux succès, cependant, Engels reconnaissait les échecs des deux côtés à saisir tout avantage par la rapidité du mouvement. L'action laborieuse des commandants russes, en particulier le maréchal Prince Mikhaïl S. Vorontsov et le général Alexander M. Gorchakov, a conduit à des désastres russes potentiels, mais a été contrée à chaque fois par des performances turques tout aussi catastrophiques.

Au fur et à mesure que la guerre de Crimée s'éternisait, Engels devenait de plus en plus frustré par les échecs apparemment sans fin des armées adverses pour obtenir un avantage. Après la chute de Sébastopol, en septembre 1855, il écrivit pour le *New York Daily Tribune* que « toute cette guerre a été, en apparence, une guerre de fortifications et de sièges, et a aux yeux d'observateurs superficiels complètement anéanti les progrès réalisés par la manœuvre rapide de Napoléon, ramenant ainsi l'art de la guerre à l'époque de la guerre de Sept Ans. » La guerre avait été, à ses yeux, un pauvre mélange d'unités et de chefs « trop prudents » et d'autres trop téméraires et hâtifs dans leurs décisions, comme en témoigne la célèbre charge de Raglan. Parmi les nombreuses opérations de siège en lesquelles avait consisté la guerre, la seule occasion de rapidité et de rapidité se produisait lorsqu'il y avait des brèches dans les murs ou les fortifications.

Au cours des guerres coloniales qui ont suivi la guerre de Crimée, Engels a trouvé quelques exemples de dirigeants désireux et capables d'exécuter une opération rapidement et avec succès. Le plus significatif d'entre eux s'est produit sur le théâtre qu'Engels a trouvé le plus impressionnant, les opérations britanniques contre les Indiens. En janvier 1858, lors de la relève de Lucknow, Engels trouva dans le commandant britannique, le général Colin Campbell, un excellent chef et tacticien, principalement parce qu'il conservait la capacité d'avancer rapidement en cas de besoin. Engels contrastait cela avec la rapidité et l'énergie des mutins indiens, qui gagnaient également le respect d'Engels. En ce qui concerne leurs opérations contre Campbell à l'été de 1858, Engels nota que les insurgés tournaient en rond autour des Britanniques. Il note : « Ils étaient partout, sauf là où il [Campbell] les cherchait, et quand il s'attendait à les trouver devant, ils avaient depuis longtemps repris ses arrières. » Les Britanniques, par conséquent, pour protéger leur zone arrière et maintenir leurs propres lignes de communication, étaient obligés de poursuivre ces forces irrégulières. Quels que soient les problèmes qui affligeaient les forces insurgées, ces opérations illustraient le mieux la manière dont une armée révolutionnaire et insurgée pouvait être la plus efficace contre une force régulière de professionnels formés. Cependant, les autres défauts que possédaient les Indiens annulaient les réalisations positives qu'ils avaient obtenues.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la campagne de 1859 a représenté un autre épisode frustrant dans la lenteur de la conduite de la guerre. Alors que les Français et les Autrichiens ont été critiqués par Engels pour la lenteur de leurs opérations, les Français ont au moins eu quelques petits succès qui ont eu un petit impact sur la campagne. À la veille de la bataille de Solferino en juillet 1859, le Ve corps français fut en mesure d'engager une petite partie de ses forces dans la bataille après deux marches forcées, un exploit qui n'échappa pas à Engels. Les Autrichiens, cependant, n'avaient pas cette chance ou cette activité. Le général Franz Gyulai, qu'Engels considérait avant la campagne comme l'un des meilleurs généraux contemporains sur le terrain, a laissé passer de nombreuses occasions en raison d'un but nonchalant et de la lenteur de ses mouvements. C'était comme si, selon Engels, la campagne était une course pour voir quelle armée pourrait concentrer ses armées et frapper la première. Ce n'est pas tant que le plus rapide a gagné (les Français), mais que le plus lent a perdu (les Autrichiens).

À la fin de cette période, Engels a localisé deux cas d'opérations militaires où la vitesse était présente et qui a manifestement conduit à des opérations réussies. Tout d'abord, c'est en Sicile, au milieu des révolutions italiennes, qu'Engels trouva finalement en Italie un général qui démontra son succès tactique par des mouvements rapides, Giuseppe Garibaldi. Pour mener des activités révolutionnaires, « une offensive audacieuse était le seul système de tactique autorisé ». Lors de ses

campagnes du début des années 1860, Garibaldi démontra à Engels qu'il avait la capacité non seulement de commander de petites unités de partisans, mais aussi de commander des forces conventionnelles plus importantes. Le principal critère de ce jugement était l'habileté de Garibaldi à « marcher brusquement sur le flanc et à réapparaître devant Palerme, du côté où on l'attendait le moins, et son attaque énergique » qui le caractérisait comme un tacticien de premier ordre.

Le deuxième exemple s'est produit une demi-douzaine d'années plus tard, lors de la campagne prussienne de 1866 contre l'Autriche. Malgré toutes les lacunes qu'Engels a vues dans les déploiements et les dispositions initiales prussiennes, il a reconnu que les Prussiens avaient surmonté ce qu'il considérait comme des lacunes critiques dans leurs plans. Bien que son retour en arrière soit resté conditionnel, il a admis dans quelques articles après la cessation des hostilités que la supériorité (perçue) des Autrichiens s'est effondrée non seulement à cause de l'existence et de l'utilisation des fusils à aiguilles Dreyse, mais aussi à cause de la « terrible énergie tactique », de la « course inattendue » et de la « ponctualité » avec lesquelles les Prussiens ont mené la campagne.

Technologie

« *La révolution devra lutter avec les moyens modernes et l'art moderne de la guerre contre les moyens modernes et l'art moderne de la guerre.* » — Friedrich Engels, *Conditions et perspectives d'une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852*

À la suite de l'avortée révolution dans le Palatinat rhénan en 1849, Engels écrivit une série d'articles pour la *Neue Rheinische Zeitung, Politisch-ökonomische Revue* intitulée « La campagne pour la Constitution impériale allemande » à la fin de 1849 et au début de 1850. En avril de l'année suivante, il rédige également un manuscrit sans titre sur les *Conditions et perspectives d'une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852*. Dans ces articles, il a consacré beaucoup de temps à la discussion de l'importance du progrès technologique et de son rôle dans l'avenir, non seulement pour la guerre, mais aussi pour le mouvement révolutionnaire. L'une des raisons constamment soulignées par Engels pour expliquer la perte des insurgés lors de la campagne de 1849 était le degré auquel l'armée révolutionnaire restait en infériorité numérique et en armement par rapport aux forces gouvernementales prussiennes. À l'avenir, les mouvements révolutionnaires se retrouveraient presque universellement dans des situations similaires et devraient s'appuyer sur d'autres moyens pour réduire la corrélation des forces contre eux et influencer le conflit en leur faveur. Il serait donc impératif pour les forces révolutionnaires de faire l'usage le plus bénéfique possible des nouvelles technologies pour compenser les autres inconvénients qui les défient. Puisant dans les sources historiques, Engels a souligné ce rôle que l'utilisation novatrice de nouveaux instruments techniques a servi dans les guerres passées. Spécifiquement, Engels cite à la fois le maréchal français Henri de La Tour d'Auvergne de Turenne et le monarque prussien Frédéric le Grand pour avoir révolutionné l'infanterie par « la suppression de la pique et de la mèche par la baïonnette et le silex ». Engels attribue particulièrement à Frédéric son « exploit historique dans la science de la guerre » lorsqu'« en général, dans les limites de la guerre de l'époque, il transforma et développa l'ancienne tactique en conformité avec les nouveaux instruments [de guerre] ». C'est ce même type d'innovation et de pensée qu'Engels considérait comme impératif pour que les mouvements révolutionnaires naissants réussissent et se concentrent lorsqu'il a écrit sur l'impact de la technologie sur la guerre.

Dans le domaine de la technologie, Engels a été capable de détecter de nombreuses tendances différentes avant qu'elles n'affectent réellement le champ de bataille, bien que son intérêt principal réside dans le domaine des impacts immédiats sur la puissance de feu. Très probablement en raison de son expérience antérieure en tant qu'artilleur au service de la Prusse, il s'attarde beaucoup sur les améliorations apportées à cette arme de service entre l'époque de Napoléon et la Commune de Paris. Dans le domaine de l'infanterie, ses principales remarques portaient sur l'impact des fusils à chargement par la culasse et les avantages que les soldats portant ces armes apportaient au combat. D'autres formes d'avancées technologiques, plus stratégiques, apparaissent également dans les écrits d'Engels, au premier rang desquelles l'impact de la vapeur et des chemins

de fer, en particulier dans la manière dont chacun d'entre eux influe sur les aspects logistiques d'une campagne.

Les rôles et les fonctions de l'artillerie et les améliorations qui ont eu lieu au cours des derniers siècles ont été fondamentaux dans l'esprit d'Engels concernant l'impact croissant de la technologie sur le champ de bataille. Ses premiers commentaires ont eu lieu, comme dans la plupart des domaines, alors qu'il écrivait pour la *Neue Rheinische Zeitung* sur les conflits du milieu du siècle en Hongrie. Les observations qu'il fit à ce moment-là, à la fin des années 1840 et au début des années 1850, ne reflètent pas tout à fait l'attention considérable qu'il porta aux détails plus tard dans sa vie. Pour la plupart, ses réflexions portaient sur les éléments simplistes du fait que les Hongrois étaient dépassés technologiquement par les forces autrichiennes opposées. Au début de 1849, avant la grande offensive hongroise, il insista fréquemment sur ce point, déplorant l'absence d'une base industrielle hongroise développée capable de produire les quantités nécessaires de pièces de terrain avec la qualité requise.

Bien que ses premiers écrits sur l'état de l'artillerie, en particulier dans la campagne hongroise, restent assez simplistes et manquent du niveau d'analyse qui apparaît dans les années suivantes, Engels a parfois fait preuve d'une grande attention aux détails qui ont conféré à ses écrits un certain degré d'individualité et de légitimité à l'avenir. La plupart de ces observations plus avancées étaient liées à d'autres éléments d'un cadre de champ de bataille. Beaucoup de ces commentaires portaient sur les problèmes autrichiens de transport de leurs grosses pièces d'artillerie dans les conditions météorologiques spécifiques du centre de la Hongrie. Au cours des manœuvres de février 1849, lorsque les Hongrois commencent à repousser les Autrichiens vers l'ouest, Engels consacre beaucoup de temps à une discussion sur les problèmes que le prince Windischgrätz, commandant des forces autrichiennes, trouve en transportant ses lourdes batteries de douze livres. Non seulement Engels a noté les problèmes liés à un tel transport, mais il a également reconnu une raison principale à ce problème, à savoir la conception et les dimensions des jantes de l'artillerie autrichienne. Engels considérait ce dilemme comme un point important dans l'égalisation de la puissance de combat dans la campagne.

Les Hongrois ont utilisé de tels avantages dans leurs opérations réussies contre les Autrichiens pour un certain nombre de raisons. D'une certaine manière, l'impact des problèmes technologiques de l'Autriche a alimenté le succès hongrois. C'est dans cette observation que réside l'un des éléments clés des tentes militaires d'Engels : l'utilisation de manœuvres rapides pour infliger un maximum de dommages à une force supérieure. Les Magyars utilisèrent « l'exécution la plus audacieuse et la plus rapide » de leurs missions afin de compenser leur infériorité technologique et numérique vis-à-vis des Autrichiens. Cette tendance s'est poursuivie lors de l'expérience de combat suivante d'Engels, la rébellion dans le Palatinat. Cette expérience, la première et la seule où Engels a combattu personnellement, a renforcé beaucoup d'idées rudimentaires dans l'esprit d'Engels concernant la conduite de la guerre. L'impact de l'artillerie dans cette action est resté négligeable, du moins du point de vue des insurgés. Engels lui-même a limité ses commentaires à la simple remarque que la collection « bigarrée » d'armes que possédaient les insurgés contenait « pour toute leur artillerie deux ou trois petits mortiers ». Il était possible de capturer et d'utiliser des munitions obsolètes, mais utilisables, de la Fruchthalle de Kaiserslautern, et Engels critiquait la manière dont ses compatriotes gaspillaient une telle occasion. Dans des écrits ultérieurs pour le *New York Daily Tribune* en mars 1852, Engels a tenté d'utiliser un tel argument comme excuse pour la piètre performance des insurgés, demandant à quoi servaient « quelques pièces d'artillerie anciennes, usées, mal montées et mal servies que les insurgés avaient à opposer à cette artillerie nombreuse et parfaitement équipée ». À ces exceptions près, les commentaires d'Engels sur les avantages de l'artillerie n'allaient pas au-delà de l'observation que les insurgés en avaient peu, tandis que les Prussiens en avaient beaucoup. Bien qu'il soit certainement loin de ce qu'il accomplira plus tard, Engels a exposé dans ces commentaires simplistes les racines de sa future base analytique.

Les observations les plus astucieuses d'Engels ont commencé alors qu'il écrivait sur la guerre de Crimée pour le *New York Daily Tribune*. L'accent de ces articles est allé au-delà des simples arguments du plus contre moins et des vagues prononciations concernant la qualité et a commencé à se concentrer sur l'impact tactique des bonnes pratiques et procédures d'artillerie dans les combats. Engels a constaté que les Britanniques avaient l'artillerie la plus réussie dans le conflit, les citant comme les plus efficaces pour détruire les fortifications et autres ouvrages défensifs. Les Britanniques ont été en mesure, écrit Engels, de produire le bon équilibre entre le poids des obus et la charge pour créer le maximum de résultats possibles lorsqu'ils sont tirés sur la cible. Les Français, a noté Engels, n'ont pas eu autant de succès dans la réduction des fortifications en raison de leur manque de mortiers lourds et d'obusiers, même si certaines de leurs techniques, telles que leur méthode de tir horizontal pour défendre les embrasures et les sabords de tir, étaient dignes de crédit. En fait, Engels percevait les Français comme des leaders internationaux dans le développement des pratiques et des améliorations de l'artillerie, datant en grande partie de l'impact de Napoléon, mais se poursuivant tout au long du siècle. La seule exception à cette observation se trouve dans les commentaires d'Engels sur l'avènement du canon rayé, notant que les modèles français n'étaient pas à la hauteur des normes des autres nations, principalement à cause de problèmes de fabrication.

Jusqu'à ce stade de sa carrière, Engels s'est principalement limité à des observations illustrant la progression du développement jusqu'à ce jour, ainsi qu'à des résumés et des analyses de l'état actuel des choses. Après le conflit de Crimée, il est allé plus loin et a commencé à faire des commentaires sur les éléments de la guerre qui affecteraient l'avenir du combat. Bien que ses écrits restèrent quelque peu limités à la fin des années 1850 et au début des années 1860, Engels a commencé à voir les tendances et les progrès technologiques qui auraient un impact sur les opérations futures et, avec un degré remarquable de perspicacité, a commencé à élaborer sur ce que ces contributions seraient ou pourraient être. De nombreux commentaires tout au long de sa vie jusqu'au milieu des années 1860, Engels a commenté l'impact des canons rayés et des armes à chargement par la culasse. En 1859, avec la publication de sa brochure « Le Pô et le Rhin », il remarqua des améliorations et des développements spécifiques, tels que le canon rayé à chargement par la culasse Armstrong. Cette arme était importante non seulement en raison de son impact technologique, mais aussi en raison de la façon dont elle a révolutionné les tactiques d'artillerie en rendant l'artillerie légère plus maniable et plus réactive sur le champ de bataille moderne.

En 1860, Engels écrivit une série d'articles pour le *New York Daily Tribune* qui traitaient de l'impact des canons rayés sur la guerre. Une grande partie de son exposé portait non seulement sur l'impact de l'artillerie pure sur le champ de bataille, mais aussi sur la manière dont l'artillerie affecterait et serait affectée par les nouveaux développements de l'armement de l'infanterie. Le plus grand avantage des nouveaux types de systèmes d'artillerie, selon l'analyse d'Engels, était la façon dont les obus tirés par un canon rayé avaient un impact plus important par rapport au poids de l'obus, basé sur la force de projection du canon. De cette façon, les mêmes effets pourraient être produits par l'utilisation de canons de campagne plus légers, ce qui conduirait à une arme de service plus mobile et plus flexible. Il y avait quelques insuffisances dans les pièces rayées qu'Engels a exposées. La plupart de ces critiques, telles que les problèmes liés à l'utilisation de fusées à retardement et d'éclats d'obus avec un canon rayé, ont été résolues par d'autres progrès technologiques et par la pratique dans les guerres des années 1860. Engels a également noté le problème de l'éducation et de la formation des équipages d'artillerie pour le service avec le nouveau canon rayé. Bien qu'ils fussent certainement plus précis, le degré d'entraînement nécessaire pour viser et régler le feu était au-delà de celui des conditions actuelles des armées en Europe. En dernière analyse, cependant, Engels conclut que « les avantages donnés par les canons rayés ... sont si grands qu'il est impératif pour toute armée qui ne sera peut-être jamais appelée à combattre avec des ennemis civilisés, de se débarrasser de tous les canons à alésage lisse, tant dans les armes légères que dans l'artillerie ».

Engels a poursuivi cette tendance analytique lorsqu'il a contribué à soixante et onze articles pour *The New American Cyclopaedia*. La grande majorité de ces entrées concernaient des articles

militaires, et dans ce groupe de population, vingt-neuf concernaient les termes et l'utilisation de l'artillerie dans une certaine mesure. Historiquement, Engels considérait l'impact de Gribeauval et de ses améliorations sur la branche comme essentiel et l'une des innovations les plus importantes qui ont eu lieu dans l'armée française pré-révolutionnaire. Une deuxième tendance qui est apparue dans ces entrées d'Engels est l'importance des nouvelles avancées de l'artillerie pour les marines du monde. La principale raison en était l'avènement des navires plaqués d'acier. De nouveaux canons rayés, puissants, jouaient désormais un rôle d'une importance vitale pour la pénétration de ces nouvelles armadas.

Ce point a conduit à ce qui pourrait être l'une des observations les plus astucieuses d'Engels dans les années 1860 : l'importance des navires à tourelles pour les opérations navales. À la fin du printemps 1862, Engels commente la bataille entre le *Merrimac* et le *Monitor* pendant la guerre de Sécession. Tout en reconnaissant l'importance du navire de guerre en fer, Engels a regardé cette bataille d'un point de vue opposé, évaluant la meilleure façon de lutter contre l'un de ces navires. À cet égard, il considérait que la caractéristique la plus cruciale des futurs combats navals était d'armer les navires de guerre avec les canons les plus lourds possibles. En conséquence, des canons d'une taille et d'un poids tels que ceux qui étaient en train de l'être ne pouvaient pas être montés sur les flancs des navires, mais devaient être montés au milieu des navires pour maintenir un bon équilibre et une bonne navigabilité. Cependant, le vaisseau doit toujours être capable de maintenir un schéma défensif complet à 360 degrés autour du navire, et avec le nombre limité de canons lourds que les nouveaux cuirassés conservaient la capacité de monter, la méthode la plus efficace d'utilisation de ces canons serait sur les tourelles. Selon le raisonnement d'Engels, « les navires à tourelle constitueront désormais la force décisive de toute marine ». Lorsqu'ils sont équipés des canons les plus lourds possibles à l'époque (dix à quinze pouces), les navires à tourelle sont « incomparablement les navires les plus forts, tant pour la défense proprement dite que pour les opérations offensives sur les côtes voisines ».

Il y a quelques problèmes avec le nouveau déploiement des tourelles qu'Engels a reconnus. Engels a noté le problème des actions navales à longue distance et a reconnu la nécessité de navires de guerre traditionnels en fer, tant qu'ils remplissaient deux conditions. Premièrement, la queue logistique pour de telles opérations en haute mer doit être suffisante pour maintenir la force. Et deuxièmement, les forces montées traditionnelles de bordée ne doivent pas être envoyées dans une arène où elles se heurteraient à n'importe quel vaisseau à tourelle. Alors que l'Angleterre représentait, dans l'esprit d'Engels, la menace la plus importante pour les États allemands au début des années 1860, et qu'elle était à l'époque bien en avance sur la Prusse dans la production de navires de guerre cuirassés, Engels a également appelé à une réponse rapide et forte dans la construction de défenses côtières pour contrer toute menace britannique. La Prusse « doit agir, et tout de suite. Tout retard peut nous coûter une campagne ». Des canons de la force, du calibre et en nombre nécessaires pour rendre les côtes allemandes invincibles seraient disponibles dans les usines de Krupp si une action rapide était prise.

Infanterie

Les principaux commentaires d'Engels sur les progrès technologiques de l'armement de l'infanterie portaient sur l'impact des armes à chargement par la culasse. Ses premiers commentaires sur l'importance de ce nouveau système d'armes se trouvent dans ses écrits concernant l'insurrection du Palatinat, alors qu'il compare les forces opposées. Non seulement les insurgés étaient en infériorité numérique et en armement, mais les Prussiens disposaient d'un bataillon entier de forces avec les « canons à aiguilles » engagés dans l'opération. Non seulement les insurgés étaient surpassés technologiquement par les fusils à aiguilles des Prussiens, mais ils n'étaient armés que de mousquets contre les fusils prussiens. Encore une fois, à ce stade, on peut noter la méconnaissance d'Engels avec les termes techniques et les spécificités des systèmes, car il se contentait de faire référence aux « fusils à balles allongées » des soldats prussiens. Il était cependant suffisamment conscient pour noter l'effet, en termes de portée de balles et de puissance

de feu totale, de cet ennemi technologiquement avancé. Peut-être cette expérience a-t-elle quelque peu façonné ses opinions à l'égard de ses écrits ultérieurs. Quatre ans plus tard, il écrivit de manière désobligeante sur le développement des armes légères anglaises, n'ayant rien de « comparable » au fusil à aiguille prussien ou même au fusil français, le Chassepot.

De nouveau, à partir de la guerre de Crimée, Engels a commencé à développer un esprit plus analytique concernant l'utilisation des termes et des tendances technologiques. Il appelait désormais les nouveaux « fusils à balles allongées » plus correctement fusils Minié, et Engels nota leur impact sur les champs de bataille autour de la mer Noire, en particulier dans les domaines de l'adresse au tir et des escarmouches. Même l'armée turque semblait avoir des capacités avancées grâce à l'incorporation de ces armes. Ces observations ont commencé à être étayées par des faits, comme lorsqu'Engels étudia la bataille d'Inkerman en novembre 1854 et marque les différences entre la puissance du mousquet de l'armée russe et les balles Minié des Français et des Anglais. Bien que les détails de la comparaison restent quelque peu vagues (et Engels n'était probablement pas au-dessus des exagérations telles que la citation d'une seule balle Minié pénétrant et « tuant souvent quatre ou cinq [hommes] »), la base de la comparaison n'était pas enracinée dans une quantité mesurable – le degré de pénétration ou la force de l'arme. Les Russes, dans ces circonstances, n'avaient « aucune chance avec les troupes occidentales dans un combat égal, ni même avec des chances comme elles en avaient à Inkerman ». Engels a de nouveau insisté sur ce point lorsqu'il a contribué à l'article « Alma » de *The New American Cyclopaedia*, commentant l'impact des fusils Minié, détruisant des dossiers russes entiers pendant la guerre de Crimée.

Beaucoup de ces tendances et commentaires ont été rapidement confirmés par les événements, car Engels a noté la transition des autres armées d'Europe des mousquets aux canons rayés. Les Anglais arment toute leur armée avec les fusils Minié (Pritchett) et les Prussiens augmentèrent le nombre de forces à l'aide du fusil à aiguille, tout en transformant les mousquets en bons fusils capables de tirer la balle Minié, développant même des plans pour transformer leurs réserves en unités équipées. De même, cinq ans plus tard, Engels critiqua les Prussiens pour ne pas avoir donné suite à ce plan, les censurant pour avoir maintenu une « variété presque incalculable de calibres pour les armes légères ». Le plan initial prussien, « qui offrait une si belle occasion d'égaliser les calibres dans toute l'Allemagne, a non seulement été honteusement négligé, mais a aggravé les choses ». En comparant les deux, Engels postulait la possibilité que la Prusse soit partiellement équipée (un bataillon de chaque régiment) avec la portée élargie des canons à aiguille pour combattre les Britanniques, armés à tous les niveaux de fusils Enfield, tirant à de plus grandes distances que tous les autres mousquets actuellement utilisés. Engels a laissé entendre, bien qu'il ne se soit pas manifesté et ne l'ait pas dit carrément, qu'il favorisait les Britanniques dans un tel échange, au moins pendant les premiers mois des combats.

Dans ses articles pour *The New American Cyclopaedia*, Engels a poursuivi ce commentaire sur l'impact des fusils et la transition vers l'abandon des mousquets dans beaucoup de ses articles. Par exemple, dans « Infanterie », il a écrit que cette nouvelle technologie changeait complètement la guerre sur la base d'une « raison mathématique très simple ». Dans un commentaire qui sera validé à de nombreuses reprises pendant la guerre de Sécession, Engels cite ce nouveau changement comme donnant à la défense « un immense avantage, de 1000 à 300 yards, sur la force d'attaque ». Parallèlement à cette capacité défensive supplémentaire donnée aux armées par l'utilisation accrue et l'incorporation de fusils, Engels a attribué aux Français, en particulier aux chasseurs français, le mérite d'avoir créé une méthode d'instruction et une approche scientifique de l'utilisation et de la disposition de ces forces.

Le point culminant des écrits d'Engels avant les années 1870 sur l'impact de la nouvelle technologie des armes légères a été ses commentaires sur la guerre austro-prussienne de 1866. Ses commentaires étaient particulièrement perspicaces compte tenu de la grande divergence de sa prédiction avec l'issue réelle des événements. Avant le début du conflit, à la fin de juin 1866, Engels écrivit que « malgré le pistolet à aiguille, les chances sont contre le Prussien ». Même au cours de la campagne, Engels était sceptique quant aux chances de succès final des Prussiens, principalement en raison de la supériorité autrichienne perçue dans les domaines du leadership, de l'organisation,

de la tactique et du moral. Même après la bataille de Jičín, une victoire prussienne, Engels est resté sceptique, bien qu'il ait cité le pistolet à aiguille comme l'un des aspects clés contribuant à la perte autrichienne dans la bataille. Il attribua une telle partie du succès prussien au cours de la campagne au canon Dreyse qu'il minimisa même d'autres éléments de la campagne en cours à son crédit, écrivant que, « en même temps, nous devons attribuer la plus grande partie de tout succès qu'ils [les Prussiens] ont eu à leurs chargeurs par la culasse ; et s'ils n'arrivent jamais aux difficultés où leurs généraux les ont si imprudemment placés, ils devront en remercier le fusil à aiguilles ». Ce qu'il y a de plus remarquable dans la campagne de 1866 - et les souvenirs d'Engels à ce sujet - c'est le fait que lorsque les événements ont prouvé que les ruminations d'Engels étaient incorrectes, il admet assez gracieusement son erreur de jugement. Cependant, lorsqu'il a commenté les raisons des succès prussiens, il n'a pas accordé au pistolet à aiguille le même degré de responsabilité que ses commentaires antérieurs semblent l'indiquer.

Très tôt, Engels a reconnu l'impact que les nouveaux développements technologiques ayant un impact sur les transports auraient sur les opérations futures. Dans l'un de ses premiers écrits sur les opérations militaires, en janvier 1848, alors qu'il était encore relativement peu qualifié et analphabète dans l'approche scientifique et studieuse de l'analyse militaire, il aborda l'importance de la construction des premiers chemins de fer par l'Angleterre en 1831. Peu de temps après, en juin de la même année, alors qu'il commente les soulèvements westphaliens, il calcule la force prussienne dans la région en se basant sur la capacité de renforcer la force existante avec deux régiments (le 13e et le 15e) en quelques heures en fonction de la disponibilité du transport ferroviaire.

Engels est resté relativement silencieux sur les impacts potentiels d'un réseau de transport ferroviaire lors de sa discussion sur l'insurrection hongroise, peut-être en raison de son insistance sur le retard technologique des Hongrois par rapport aux Autrichiens. Il passa cependant beaucoup de temps à discuter des opérations en Italie entre les Français et les Autrichiens. D'une importance cruciale pour Engels était la capacité des armées à se déployer rapidement sur le théâtre et à renforcer les opérations basées sur les capacités de mouvement relativement nouvelles présentes dans les années 1850. Non seulement le transport ferroviaire, qui a permis une réponse et un renforcement rapides et opportuns de Paris pour les Français avec leurs excellents réseaux ferroviaires, mais aussi les nouvelles routes pavées au-dessus des Alpes qui ont permis des manœuvres étendues, au-delà de ce qui était possible pendant les guerres de Napoléon. Le transport à vapeur, qui a permis aux Français de mener de telles manœuvres, était l'un des « deux nouveaux éléments » qu'Engels a cités comme ayant « changé la guerre de manière significative » depuis l'époque de Napoléon. Étonnamment, Engels n'a pas beaucoup réfléchi à l'impact du transport sur l'avancée rapide de la Prusse en Prusse, qui a conduit à la victoire rapide en 1866.

Opérations de l'arrière

Dans ses écrits, Engels a consacré du temps à la notion de soutien militaire. Pour lui, l'idée de mener des opérations avec une ligne étendue de soutien était non seulement dangereuse, mais aussi traîtresse. Une grande partie des commentaires d'Engels examine le lien entre ces lignes de communication et le soutien correspondant des armées sur le terrain avec la poursuite d'une certaine forme de guérilla ou de guerre irrégulière. Pour la plupart, les mouvements révolutionnaires sont restés à l'extrémité initiatrice du spectre de telles opérations et étaient destinés à frapper ces lignes au moment et à l'endroit où ils étaient les plus vulnérables, avec les forces les plus appropriées. Pour les armées régulières qui devaient protéger leurs propres lignes de communication, il était d'une importance vitale qu'elles ne permettaient pas à de telles tentatives irrégulières d'affecter les éléments de manœuvre sur le terrain.

Il y a un problème de définition qui obscurcit l'examen de ces concepts dans tous les écrits d'Engels. Il utilise les termes « lignes de communication » et « bases d'opérations » de manière presque interchangeable, et cela dépend du contexte dans lequel l'un ou l'autre est utilisé pour déterminer dans quelle mesure le rôle de la logistique est ou n'est pas en jeu. Pour la plupart,

cependant, les éléments importants de la communication et de la logistique apparaissent uniformément dans ses notes, quels que soient les termes utilisés. Dans ses premiers écrits, couvrant en particulier les soulèvements parisiens de juin 1848, Engels reste principalement préoccupé par la coordination des insurgés et critique les ouvriers parisiens pour ne pas avoir pris en compte tous les quartiers de Paris lors de la mise en place de leurs opérations. Les bases que les rebelles maintenaient étaient cependant bien protégées et assez solides, un fait qu'Engels a noté.

Les premiers exemples de commentaire d'Engels sur les opérations de l'arrière se sont produits dans ses articles pour la *Neue Rheinische Zeitung* sur le soulèvement hongrois de 1848 et 1849. Tout au long de ses écrits au cours de cette période, il a consacré une attention considérable à l'importance des soulèvements paysans et des efforts de guérilla à l'arrière des positions autrichiennes. D'autres aspects de la campagne qui sont directement liés à cet examen concernent les conditions routières et météorologiques existantes en Hongrie. Les dirigeants hongrois, en particulier les généraux Bem et Görgey, méritent un grand crédit, selon Engels, pour leur utilisation des ressources disponibles et des circonstances pour rendre la vie aussi misérable que possible aux Autrichiens attaquants. Comme les Hongrois sous Bem défendaient la lande de Debrecen, les Magyars faisaient deux choses simultanément. D'abord, ils concentrèrent leurs armées sans craindre de devenir vulnérables sur leurs propres arrières. En termes modernes, Bem avait des lignes intérieures défendables. Deuxièmement, en forçant la campagne à être menée sur le terrain de leur propre choix, les Hongrois dictaient où et à quelle fréquence le réapprovisionnement autrichien aurait lieu et pourrait avoir lieu. Bien que les Autrichiens aient avancé assez profondément sur le territoire hongrois, ils restaient exposés à deux menaces très importantes au cours de la campagne.

Tout d'abord, la position tactique exigeait un réapprovisionnement sur certains des terrains les plus dangereux de Hongrie, en particulier dans des conditions pluvieuses, à des forces largement dispersées, comme ce fut le cas pendant une grande partie de la campagne. En mars 1849, devant certaines des grandes victoires hongroises, Engels note les problèmes que ces facteurs posent au commandement autrichien. Même le réapprovisionnement des forces de Vienne à Pest, où Windischgrätz basait ses opérations, s'avéra exceptionnellement difficile pour les Autrichiens. Bien qu'une ligne de chemin de fer passe par une partie du trajet, comme l'a noté Engels, « lorsqu'il s'agit de transporter 30 000 hommes avec leur artillerie, leur cavalerie, leur train de bagages, etc., les chemins de fer n'accélèrent pas beaucoup les choses ». Bien que l'appréciation complète de ce commentaire n'ait jamais été réellement remise en question, Engels a au moins reconnu les difficultés de ravitailler une armée sur un terrain pauvre sur une si grande distance. Deuxièmement, les commandants autrichiens sur le terrain ont dû engager une grande partie de leurs forces pour maintenir la sécurité dans la zone arrière autrichienne contre non seulement les insurgés paysans, mais aussi contre les forces de campagne hongroises. Ces distances ne sont pas négligeables, et Engels remarque à plusieurs reprises l'importance des forces nécessaires dans la zone arrière pour éviter des perturbations logistiques majeures. Non seulement ces forces étaient très réelles et menaçantes pour les Autrichiens, mais les pays d'Europe en ont remarqué l'impact, et Engels a cité des journaux britanniques qui parlaient de l'efficacité de ces actions hongroises et de l'inquiétude qu'elles suscitaient chez les Autrichiens.

Les mouvements insurrectionnels, en revanche, nécessitaient beaucoup moins de détails dans leur gestion des opérations. Bien qu'ils aient certainement besoin d'une base d'opérations et qu'ils aient besoin de fonder leurs opérations à partir d'un centre commun de communications et de logistique, ils devaient également être prêts à prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir leurs forces. Alors qu'il combattait dans le Palatinat au printemps et à l'été 1849, Engels déplorait les problèmes logistiques des forces révolutionnaires. Dans de nombreux cas, la seule façon de maintenir l'armée révolutionnaire était de faire passer en contrebande des fournitures à travers la frontière entre le Bade, le Palatinat et d'autres États allemands, dont la Suisse. Il fallait toujours être prêt à faire face à l'inattendu. Comme l'a écrit Engels, « les magasins sont suffisants s'ils ne suffisent qu'à faire face aux imprévus ; Ils sont continuellement épuisés et reconstitués ».

Ces préoccupations ne s'appliquaient pas uniquement aux armées insurgées. Préfigurant certaines des actions de la guerre de Sécession, Engels souligna l'importance de ravitailler une

armée à partir de la campagne. Commentant l'armée russe au début de la guerre de Crimée en janvier 1855, Engels nota : « Une armée qui peut détacher de forts détachements de cavalerie pour chasser les vivres, et les nombreuses charrettes et chariots du pays, peut facilement se procurer tout ce qui est nécessaire sous forme de nourriture ; et il est peu probable que Moscou brûle une deuxième fois ». Engels avertit également que, malgré toute la collecte de nourriture et son importance, une armée avait besoin de balles et d'armes pour se battre, et qu'un bon équilibre devait être trouvé pour précipiter le succès.

Engels s'est montré moins à l'aise lorsqu'il a examiné les problèmes logistiques des alliés contre les Russes dans la guerre de Crimée. Alors que les distances extrêmes entre l'Angleterre et la France et la péninsule de Crimée ont certainement servi d'élément critique dans cette campagne, Engels a refusé de s'attarder sur cet aspect des combats. Au lieu de cela, il s'est concentré sur le combat russe et les opérations logistiques contre les Turcs et d'autres groupes à la frontière russe. Conformément à la tendance qu'avait Engels à dénigrer les Russes à chaque occasion, la plupart des situations sur lesquelles il s'est concentré concernaient les problèmes que les Russes avaient à réprimer toute résistance turque, régulière ou irrégulière. Le défi le plus important à cet égard concernait les Balkans, où il existait très peu de routes praticables par lesquelles une armée russe pouvait manœuvrer pour engager le combat avec les Turcs. Alors qu'Engels voyait la possibilité d'une armée basée sur un mélange très spécifique d'artillerie légère, de cavalerie légère et d'infanterie pour mener des opérations, il ne voyait aucune possibilité qu'une telle force conserve la capacité de recevoir un soutien ou de maintenir des communications avec ses arrières le long d'une route hostile. En 1858, les Russes furent confrontés à des problèmes similaires lorsqu'ils menèrent la campagne contre les tribus d'Asie centrale. Dans cette campagne, les Russes ont accordé une attention particulière aux problèmes potentiels de maintien de la sécurité le long de leurs lignes de communication et de soutien. Parmi les quelques 10 000 combattants, le commandant de l'expédition, le général Vassili A. Perovsky, incluait un certain nombre de cavaliers cosaques, bachkirs et kirghizes irréguliers pour soutenir l'infanterie. De plus, selon Engels, 15 000 chameaux étaient présents pour maintenir l'approvisionnement de l'armée.

Dans la campagne contre les Britanniques et les Français, Engels a noté que le meilleur espoir de succès de la Russie résidait dans le fait que les Britanniques et les Français étaient dispersés et loin de tout point central ou base d'opérations. Si les alliés avaient pu maintenir une base d'opérations importante plus près de Sébastopol, la situation se serait immédiatement détériorée pour les Russes. Après une distance de 120 milles, cependant, Engels se demandait quelle serait l'efficacité des Alliés dans les opérations contre les Russes. Malheureusement, Engels n'a pas développé davantage cette analyse dans ses écrits sur la guerre de Crimée. Lorsque les Russes furent finalement bloqués à Sébastopol, Engels cita de manière simpliste la raison du succès des Alliés comme étant le faible moral des Russes et le manque de ravitaillement dans la ville assiégée. Bien que ces éléments aient certainement joué un rôle, Engels les a regroupés en grandes lignes comme une solution globale. Dix ans plus tard, en 1866, Engels aborde succinctement le système d'approvisionnement prussien en le citant comme « nettement meilleur » que celui des Autrichiens, tout en refusant de s'étendre sur les détails de son fonctionnement. C'est intéressant parce que, sept ans plus tôt, dans sa brochure « Le Pô et le Rhin », Engels avait remarqué l'importance des chemins de fer circulant en si grand nombre entre la Seine et le Rhin, faisant allusion à la prévoyance significative des Prussiens dans ce domaine.

Armes combinées

« Je m'occupe du système moderne de la guerre tel qu'il a été pleinement développé par Napoléon. Ses deux pivots sont : le caractère de masse des moyens d'attaque chez les hommes, les chevaux et les fusils, et la mobilité de ces moyens d'attaque. » — Friedrich Engels, Conditions et perspectives d'une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852

L'une des façons les plus significatives dont Friedrich Engels a maintenu son importance en tant que théoricien militaire du premier degré a été sa capacité à souligner non seulement la

nécessité, mais aussi les rôles appropriés pour les opérations interarmes tout au long du XIX^e siècle. À la fin des années 1860, il commença par de simples descriptions de la manière dont les trois branches de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie étaient organisées ensemble, il développa sa pensée suffisamment loin pour qu'il analyse régulièrement le mélange de combat de toutes les grandes armées européennes et soumette des théories sur la meilleure façon d'intégrer l'utilisation de toutes les armes pour fournir un effet maximal sur le champ de bataille.

Le tout premier commentaire enregistré par Engels sur les opérations interarmes a eu lieu en juin 1844, lorsqu'il a écrit sur l'émeute des tisserands en Silésie, notant que les forces gouvernementales utilisaient un mélange d'infanterie, de fusils, de cavalerie et d'artillerie pour réprimer les émeutiers. Il convient de noter en particulier la distinction d'Engels entre l'infanterie régulière et les forces spéciales utilisant des fusils. La première tentative d'Engels de reconnaître et de commenter l'utilisation des armes combinées à plus grande échelle survient lors des soulèvements de 1848. La plupart de ses remarques et observations restent plutôt banales, concernant principalement le nombre et les types d'unités et d'armes impliquées. Il consacra un certain nombre d'articles à discuter du nombre et des désignations des unités allemandes envoyées pour réprimer les révoltes en Westphalie.

Cependant, au cours de ses remarques sur les combats à Paris pendant les Journées de Juin, Engels a démontré certains aspects très révélateurs de son esprit analytique qui ont joué un rôle important dans les années à venir, et l'ont marqué comme un observateur militaire astucieux à part entière. En décrivant les combats de barricades, en particulier la manière dont l'artillerie a été utilisée pour réduire les points forts des insurgés, il a indiqué qu'il appréciait ses capacités, sinon respectait les forces qui l'utilisaient. En réponse à la pratique insurgée de transformer les bâtiments et les maisons en « véritables forteresses », le chef des forces gouvernementales françaises, Cavaignac, a utilisé beaucoup d'artillerie. Engels est allé plus loin et a distingué les types de canons et de munitions utilisés : mitraille, boulets de canon, obus et fusées Congreve en particulier.

De plus, Engels ne s'est pas limité aux actions gouvernementales, mais a également discuté de la manière dont les insurgés ont tenté de développer le combat. Dans un article écrit immédiatement après les journées de juin 1848. Engels entra dans les détails sur le développement insurgé de différentes colonnes, se déplaçant de manière concentrique à travers des quartiers dominés par les travailleurs, à partir de bases d'opérations bien développées. Entre les colonnes, d'autres éléments effectuaient des missions de reconnaissance et maintenaient les communications entre les forces. Engels reprit les activités relativement mineures de ce groupe d'insurgés moins entraînés. Malheureusement, Engels n'a pas développé ces concepts dans toute leur mesure possible. Bien qu'il ait reconnu les différents aspects de l'utilisation des différentes fonctions de la force à des fins différentes, il n'a jamais approfondi les détails sur la façon dont elles seraient réellement employées dans le cadre d'un grand groupe. Mis à part des commentaires singuliers ultérieurs sur les combats de 1848, la plupart du temps, lorsqu'Engels a fait quelques commentaires finaux sur l'échec de l'insurrection et le succès final des forces de Cavaignac, il est revenu au raisonnement simpliste des nombres et des moyens brutaux utilisés pour être responsables, sans aucune analyse détaillée.

Deux éléments, cependant, découlent de cette première analyse. Tout d'abord, Engels a démontré une appréciation de la brutalité et des subtilités des combats urbains alors que peu de gens l'avaient reconnu auparavant, non seulement par sa discussion sur l'occupation des murs de la ville, mais aussi par la transformation d'établissements civils, tels que des maisons et des commerces, en fortifications militaires. Ce thème est revenu dans ses examens à divers moments dans la suite. Deuxièmement, Engels avait l'œil vif pour détecter les infimes incidents qui indiquaient des événements plus importants. En 1848, la plupart de ces observations résultaient principalement de son expérience antérieure spécifique en tant qu'artilleur au service de la Prusse, lorsqu'il a remarqué l'importance pour les artilleurs de recevoir des fusils à baïonnette dans son article sur le soulèvement westphalien. Le fait que les artilleurs prussiens n'aient reçu aucune formation avec de telles armes était un indicateur du degré de force et du type de combat qui devaient être utilisés pour réprimer l'insurrection.

La capacité d'analyse d'Engels s'est accrue lorsqu'il a écrit ses articles pour la *Neue Rheinische Zeitung* sur l'insurrection hongroise de 1848-1850. C'est dans ces articles que l'on entrevoit pour la première fois un examen plus avancé de la pensée et de la pratique militaires. Dans les combats pour la lande de Debrecen, Engels a établi des comparaisons avec le combat de cavalerie entre la cavalerie légère hongroise et les cuirassiers autrichiens et les combats entre la cavalerie française et les cavaliers légers arabes en Algérie. Le commandant autrichien, le prince Windischgrätz, commenta personnellement les problèmes que les Autrichiens avaient avec la cavalerie légère hongroise. Dans ses derniers commentaires sur le soulèvement hongrois, Engels n'a pas seulement consacré du temps à la composition générale de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, mais a également utilisé des informations provenant de dépêches officielles autrichiennes et d'autres journaux pro-autrichiens pour examiner les rapports de forces spécifiques et le mélange afin de déterminer exactement quelles activités et quels événements se sont déroulés.

Au printemps de 1849, Engels avait acquis la réputation d'être, sinon un commandant militaire, du moins quelqu'un qui, au sein de l'école de pensée socialiste, comprenait les questions militaires. Par conséquent, lorsque la ville d'Elberfeld en Westphalie a commencé son insurrection contre le gouvernement prussien, les dirigeants de la ville ont appelé Engels pour agir en tant que conseiller dans leurs préparatifs. Bien que ses activités n'aient duré que quelques jours avant que des éléments à l'intérieur de la ville n'exigent son expulsion, le degré d'autorité qu'il a reçu souligne sa réputation. Non seulement la ville lui a donné l'autorité d'inspecter les barricades, mais aussi l'autorité de terminer la préparation des fortifications à l'intérieur de la ville et d'installer de l'artillerie. Pour ce faire, Engels a utilisé dans une large mesure des « sapeurs ».

Lors des activités dans le Palatinat en 1849, Engels a déploré à plusieurs reprises les problèmes du manque de puissance de feu des insurgés, principalement en artillerie et en cavalerie. Il n'était pas frustré, mais quelque peu honoré par le fait qu'un groupe aussi important et disparate de l'armée prussienne ait été envoyé pour réduire leur expédition. Dans sa brochure « La campagne pour la Constitution impériale allemande », il écrit : « Je me souviens encore avec plaisir de l'étonnement qu'elle a suscité lorsque j'ai découvert ... la nouvelle de la concentration de 27 bataillons prussiens, 9 batteries et 9 régiments de cavalerie, ainsi que leur emplacement exact entre Sarrebruck et Kreuznach. Une partie de sa dernière pensée, qui a conduit à certaines de ses premières formulations de théorie personnelle, provenait de cette campagne, en particulier du fait que les Prussiens avaient eu tant de mal à en finir avec l'insurrection. Engels resta quelque peu critique à l'égard des forces prussiennes pour leur conduite non professionnelle de l'opération, écrivant qu'« un régiment de cavalerie avec de l'artillerie à cheval aurait suffi pour souffler toute la joyeuse compagnie aux quatre vents et disperser totalement l'armée de libération du Palatinat rhénan ». C'est à partir d'expériences comme celle-ci qu'Engels a commencé à formuler ses idées sur la pratique militaire, comme celle qui est citée au début de cette section. Bien que peu de ces missels soient entièrement originaux à ce stade, il a au moins commencé à démontrer son affinité pour une telle pensée.

Dans ses commentaires sur le conflit de Crimée, Engels est revenu dans une certaine mesure, se concentrant principalement sur des nombres et des types spécifiques d'unités impliquées dans les combats. Les seules pensées vraiment tournées vers l'avenir qu'il avait à cette époque concernaient la réduction des fortifications, principalement issues du siège de Sébastopol. À cet égard, Engels insistait sur la nécessité d'avancer autant que possible toutes les pièces d'artillerie nécessaires dans la position nécessaire pour démolir l'ouvrage et démoraliser les défenseurs, ce qui n'était guère une pensée inspirée ou particulièrement originale.

Dans les années 1860, Engels a commencé à utiliser une structure plus innovante et à discuter de ses idées concernant la guerre interarmes. C'est à cette époque qu'il commença à formuler l'application de telles forces dans la conduite de la guerre révolutionnaire. De la fin de la guerre de Crimée jusqu'à la guerre franco-prussienne, les discussions se sont concentrées sur les conflits coloniaux menés par les principales armées européennes. Les Britanniques ont reçu une adulation particulière de la part d'Engels pour leur gestion des opérations en Inde. Engels cita le général Campbell pour son habile utilisation de l'artillerie et de l'infanterie lors de la libération de

Lucknow en janvier 1858. Engels a même fait allusion aux premiers efforts de ce que les praticiens modernes appelleraient des opérations « conjointes ». Lors de la guerre espagnole contre les Maures en 1859 et 1860, les forces espagnoles ont mené des opérations contre les côtes algériennes. Pour accomplir les tâches ici, le combat fut « mené principalement par l'infanterie en ordre d'escarmouche, et une ou deux batteries d'artillerie de montagne, soutenues ici et là par l'effet – plus moral que physique – du feu de quelques canonnières et vapeurs ».

Engels a développé l'impact historique des opérations interarmes dans certains de ses articles pour *The New American Cyclopaedia*. L'armée romaine, a-t-il affirmé, a été la première à développer un tel concept avec un certain succès. Dans son article « Armée », il écrit : « L'armée romaine nous présente le système le plus parfait de tactique d'infanterie inventé à l'époque où l'usage de la poudre à canon était inconnu. Il maintient la prédominance de l'infanterie lourde et des corps compacts, mais ajoute à la mobilité des corps plus petits séparés, la possibilité de combattre sur un terrain accidenté, la disposition de plusieurs lignes les unes derrière les autres, en partie comme soutiens et secours, en partie comme réserve puissante, et enfin un système d'entraînement du soldat unique qui était encore plus utile que celui de Sparte. Le concept de formation était un concept qui, dans les années 1850, existait à ses débuts pour Engels, mais qui a joué un rôle important dans l'avenir. Engels a écrit sur l'importance de l'entraînement moderne des armes combinées dans ses critiques des méthodes d'entraînement anglaises pour *The Volunteer Journal* en 1860, citant l'importance de construire des lieux d'entraînement offrant aux membres de toutes les branches la possibilité de s'entraîner ensemble.

À quelques reprises, il est certain qu'Engels est devenu quelque peu pompeux dans ses prononciations et est arrivé à des conclusions assez farfelues. Par exemple, commentant les opérations russes en Turquie pendant la guerre de Crimée, il a écrit que « le passage d'un grand fleuve, même en présence d'une armée ennemie, est un exploit militaire si souvent accompli pendant les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, que chaque lieutenant peut aujourd'hui dire comment il doit être fait. Quelques mouvements feints, un train de pontons bien équipé, quelques batteries pour couvrir les ponts, de bonnes mesures pour assurer la retraite, et une avant-garde courageuse, sont à peu près toutes les conditions requises ». Bien que cela puisse sembler simple, Engels lui-même a reconnu à maintes reprises les difficultés de faire fonctionner tous ces éléments ensemble. Il s'est visiblement abstenu de commenter le temps qui s'est écoulé depuis qu'une force importante a exécuté une telle opération. En effet, jusqu'en 1870, Engels n'a pas fait une seule fois de commentaire sur une opération réelle du type de celle qu'il décrit ici. La seule approximation proche de cela concerne la traversée turque du Danube en 1853, et Engels attribue cela principalement au fait que les Russes leur ont permis de le faire, sans opposition, pour leur donner une meilleure chance de les attaquer lorsque les dispositions turques étaient moins ciblées.

Chapitre Quatre : Le Chef et la Science de la Guerre

Science militaire

« La nouvelle science de la guerre doit être tout autant un produit nécessaire des nouveaux rapports sociaux que la science de la guerre créée par la révolution et Napoléon a été le résultat nécessaire des nouveaux rapports engendrés par la révolution. » —Friedrich Engels, Conditions et perspectives d'une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852

Il faut se rappeler que tout au long de sa vie, Engels, ainsi que Marx, ont cru que le mouvement prolétarien était une puissance belligérante et devait être préparé, mentalement et physiquement, au conflit. Bien qu'il n'ait pas été un expert militaire qualifié, Engels a accordé une attention particulière à l'état contemporain de la profession des armes en termes de techniques et de procédures. Son service militaire lui a inculqué le désir de contribuer davantage au développement de la pensée militaire marxiste pour se préparer à la révolution prolétarienne à venir. La science militaire était un élément critique, pour Engels, de la progression de toute mission révolutionnaire, et il ne considérait pas ses efforts dans le développement d'une théorie militaire marxiste comme vains : « Le but le plus important de toutes les études d'Engels en science militaire était de fournir une base pour la stratégie et la tactique révolutionnaires. » Bien qu'il reconnaisse certainement le rôle du commandant et de l'abstrait dans la poursuite et la pratique de l'art militaire, Engels a également vu de nombreuses caractéristiques directement liées à l'approche scientifique de la guerre. Les succès et les échecs sur le champ de bataille, ainsi que les fautes et les lacunes dans les procédures d'entraînement avant le conflit, pouvaient être attribués directement à l'adhésion d'une armée à une approche scientifique du combat. Nulle part dans ses écrits, Engels n'a consacré un corpus cohérent d'œuvres à ce sujet. Cependant, il a fréquemment inclus de telles discussions dans ses écrits sur la guerre de l'époque, avec une attention particulière au rôle et à l'application de la science militaire aux révolutions du milieu du siècle et aux guerres coloniales. Dans ces derniers conflits, Engels a vu que les lois de la science militaire dans le contexte d'une guerre révolutionnaire sociale ne restaient pas constantes, mais existaient plutôt dans un état de flux continu. C'est dans ces situations que les armées régulières de l'Europe ont découvert de nombreux problèmes dans la poursuite et la conduite de la guerre.

Engels est resté assez cohérent tout au long de sa vie dans la définition des paramètres dans lesquels il commentait la science militaire. L'un des principaux éléments qu'il a pris en compte à l'approche de la bataille était le précédent historique ; et dans l'étude professionnelle de l'histoire militaire, Engels percevait de nombreuses lacunes. La reconnaissance de ces lacunes fut l'une des principales motivations qui le poussèrent à écrire ses commentaires « Les armées de l'Europe » à l'été 1855. Dans cet essai, il affirmait que « l'histoire militaire, en tant que science dans laquelle une appréciation correcte des faits est la seule considération primordiale, n'est que de date très récente et se vante d'une littérature encore très limitée », Confirmant cette observation, Engels commentait fréquemment les événements de son temps en racontant les événements du passé. Dans le cadre de son commentaire, l'une des époques clés dans le développement de la science militaire s'est produite au siècle précédant la Révolution française, lorsque de grands capitaines tels que Turenne et Frédéric le Grand ont révolutionné la conduite de la guerre en fusionnant de nouvelles armes et de nouvelles tactiques à travers l'Europe.

En plus de reconnaître l'utilité de l'histoire militaire pour la science militaire contemporaine, Engels s'est également montré perspicace dans un autre domaine de la guerre scientifique qui allait occuper une place importante au XXe siècle. Dès ses écrits sur les révolutions du milieu du siècle,

Engels est parvenu à certaines conclusions en utilisant une formule numérique incorporant la population nationale, la viabilité économique et la production pour déterminer la taille et les capacités non seulement des armées adverses, mais aussi des tables de mobilisation. Engels restait sceptique quant à la taille des armées de masse qui seraient en mesure d'entrer en campagne. La création d'une armée incorporant plus de 12 % de la population d'une nation impliquait une augmentation du programme économique et de la base technologique/industrielle d'un pays à un point tel que la production mécanique dépasserait le travail humain d'un facteur énorme. En 1851, cette capacité n'existait pas. D'une manière économiquement malthusienne, cela juxtaposait la croissance d'un État aux statistiques économiques, industrielles, agricoles et démographiques. De telles discussions n'étaient certainement pas courantes au milieu du XIXe siècle. Cinquante ans plus tard, cependant, des théoriciens comme Jean de Bloch ont développé une pensée similaire dans leurs analyses des armées européennes dans les années précédant la Première Guerre mondiale. Au moment où la Première Guerre mondiale a commencé, des considérations comparables figuraient en bonne place dans la pensée de tous les combattants et ont eu un impact significatif sur la capacité nationale à faire la guerre à la fin des hostilités en 1918. En particulier dans la situation de l'Allemagne, les problèmes de main-d'œuvre, combinés à la condition industrielle, ont causé des problèmes qui n'ont pas pris fin avec Versailles, mais qui se sont poursuivis dans les décennies suivantes.

Engels voyait également l'importance de maintenir des objectifs clairs en temps de guerre. Bien que cela semble presque une seconde nature pour un professionnel militaire, pour Engels et ses commentateurs sur les mouvements de guérilla et la guerre irrégulière, de telles considérations n'étaient pas acquises. En Inde, pendant la rébellion des Cipayes, les mutins indiens ont obtenu des avantages limités sur les forces britanniques et ont mené des opérations qui avaient au moins le potentiel d'une victoire significative. Malheureusement, les insurgés « manquaient totalement de l'élément scientifique sans lequel une armée est aujourd'hui impuissante ». Dans les champs de conflit aux multiples facettes de son vivant, Engels a rarement fait de distinction entre la guerre irrégulière et la guerre régulière en ce qui concerne les approches scientifiques de la guerre. L'application et l'utilisation des principes scientifiques de la guerre n'ont pas cessé avec le déclenchement de la guerre non conventionnelle, mais ont continué à être d'une importance primordiale pour la progression des opérations.

Un dernier moyen par lequel Engels a présenté ses vues sur la guerre scientifique a été *The New American Cyclopaedia*. Au cours des plus de trois années de ses soumissions, de juillet 1857 à novembre 1860, Engels a rédigé de nombreux articles différents qui intégraient des discussions, directement ou indirectement, sur les relations entre les considérations scientifiques et la conduite de la guerre. Dans des articles intitulés « Attaque », « Armée » et « Artillerie », Engels a incorporé l'impact de la connaissance scientifique non seulement sur les opérations réelles, mais aussi sur les concepts et principes généraux qui ont guidé l'organisation et le développement doctrinal des forces armées nationales. À cet égard, l'histoire militaire a joué un rôle important dans la base d'un tel développement. De plus, Engels a pris soin de citer des exemples spécifiques pour les commandants militaires qui ont correctement ou, dans certains cas de manière inappropriée, appliqué des pratiques scientifiques dans leurs campagnes. Engels a cité des dirigeants tels que Bem en Hongrie et le maréchal prussien Gebhard Leberecht von Blücher pendant les guerres napoléoniennes comme exemples d'officiers qui ont remporté de tels succès. D'autres personnes, telles que le baron Menno van Coehorn et le vicomte William Carr Beresford, ont contribué de manière significative au développement de la profession militaire par leurs travaux théoriques. Immédiatement après ces essais, Engels a publié une série pour *The Volunteer Journal* en Angleterre, où il aborde les mêmes questions. Citant le général français Thomas Robert de la Piconnerie Bugeaud, Engels a décrit ce qu'il percevait comme des principes de guerre utiles et sages. Il a fondé sa justification de cette conclusion sur la manière dont Bugeaud fondait ses principes sur la « tactique scientifique » plutôt que sur un appel émotionnel abstrait à ses subordonnés. Comme on peut le voir, la compréhension des concepts de la science militaire dépendait en grande partie de l'éducation et des capacités des

individus. Par conséquent, Engels a passé beaucoup de temps à s'intéresser à la manière et à la méthode par lesquelles la science militaire était apprise et appliquée à la guerre.

Commandement

Engels a passé beaucoup de temps à évaluer et à aborder les différents traits de leadership et les capacités des différents dirigeants dans la poursuite d'objectifs militaires. Dans cette discussion, certains concepts apparaissent fréquemment, suggérant des éléments clés qu'Engels considérait comme décisifs et d'une importance cruciale pour un leadership réussi au combat. Bien que la plupart de ses exemples spécifiques concernent des généraux ou des hauts dirigeants, toutes ces observations pourraient s'appliquer également aux actions d'officiers plus jeunes et subalternes. En effet, bon nombre des lacunes qu'Engels voyait chez les hauts dirigeants de son époque étaient des problèmes qui avaient des fondements dans des problèmes non résolus de la jeunesse et de l'éducation de ces officiers particuliers. Personnellement, Engels a eu des résultats mitigés lorsqu'il a été propulsé à des postes de responsabilité. Bien qu'il fût certainement fier de son service dans la ville d'Elberfeld en mai 1849, il n'en demeure pas moins qu'il fut « un peu sans cérémonie expulsé » de son poste au bout de quelques jours. Il se rétablit cependant pour servir avec distinction lors du soulèvement du Palatinat plus tard cette année-là. Hammen, dans son évaluation d'Engels pendant les révolutions du milieu du siècle, dit qu'il était « un chef parmi les hommes, avec un goût pour l'action et un génie pour le discours spirituel et le ridicule ». Cette section portera sur l'analyse d'Engels des traits de leadership, bons et mauvais, en mettant l'accent sur les éléments essentiels d'un bon leadership.

Moral et motivation

Au cours des révolutions du milieu du siècle, Engels remarqua fréquemment l'importance et la nature critique du moral et de la capacité d'un chef à inspirer ses subordonnés dans la bataille. L'un des éléments clés qu'Engels considérait comme important pour un leader efficace était de transmettre à ses troupes un idéal d'élan et d'esprit, un bon leader s'assurant que les troupes sous son commandement avaient un moral supérieur et utilisait cette motivation pour remporter le succès sur le champ de bataille, même contre un ennemi technologiquement supérieur et bien approvisionné. L'un des premiers individus qu'Engels a identifiés comme possédant cette capacité unique d'inspirer les troupes et d'imprégner en elles l'enthousiasme pour une cause est le dirigeant hongrois Kossuth. À cet égard, Engels voyait Kossuth comme une réincarnation des grands révolutionnaires français Carnot et Danton dans sa capacité à créer les conditions d'une armée assiégée qui faciliterait la victoire. Tout au long de la campagne en Hongrie, Engels a cité l'amour du peuple hongrois pour Kossuth et sa volonté de se rallier à ses appels à l'action. Kossuth, cependant, n'était pas le seul dirigeant hongrois qu'Engels a loué pour son habileté à cet égard. Engels a également cité le général hongrois Mór Perczel comme un commandant capable d'accomplir des exploits de motivation, avec ses actions dans la région slovaque.

Engels contrastait cela avec l'échec complet des commandants autrichiens qui s'opposaient à eux à accomplir des actes similaires. Même des généraux autrichiens comme Radetzky, qu'Engels trouvait tout à fait digne d'éloges pour certaines de ses opérations en Italie, n'ont pas réussi, dans l'esprit d'Engels, à inspirer une sorte de regain de motivation parmi ses propres soldats, sans parler de la population locale. De même, Engels réprimanda le prince Windischgrätz pour son incapacité à réprimer la rébellion hongroise, ainsi que pour ses missives pleurnichardes concernant la force et l'habileté des Hongrois. En effet, Engels semblait presque abasourdi lorsqu'il compara les procédures de combat des Hongrois et des Autrichiens. Tout en reconnaissant la supériorité des Autrichiens en termes de nombre, d'organisation et d'armement, il était stupéfait de voir à quel point les Hongrois étaient capables de remporter du succès contre eux. Dans l'esprit d'Engels, il devait y avoir un autre facteur à l'œuvre, et l'implication claire était que c'était l'esprit de l'armée qui donnait aux forces magyares l'avantage ultime.

La Hongrie n'est pas la seule région où Engels a trouvé des exemples de leadership dynamique essentiels au succès des révolutions du milieu du siècle. Engels lui-même participa à la campagne avortée du Palatinat de 1849 contre les forces prussiennes et, en général, fut très critique de tous les aspects de la performance des insurgés. Il y avait cependant quelques points positifs dans cette débâcle révolutionnaire. L'un de ces points positifs était un commandant insurgé de Baden, le Polonais Ludwik Mieroslawski. Même si Mieroslawski fut incapable d'inverser les éléments qui avaient causé la « désorganisation, la batture, le découragement [et] le mal pourvu » de l'armée insurgée, il fut au moins, dans l'esprit d'Engels, en mesure de relancer l'armée suffisamment pour livrer quelques dernières batailles à Waghäusel et à Ubstadt et de se retirer dans un semblant d'ordre à travers un terrain montagneux et de l'autre côté de la rivière Murg vers la frontière suisse à l'été 1849. Bien qu'il n'ait pas réussi, Engels a crédité Mieroslawski d'avoir au moins inspiré les insurgés avec la capacité de prendre des mesures progressistes.

Après les révolutions du milieu du siècle, Engels n'a pas fait autant de commentaires sur l'importance d'un leader pour maintenir le moral dans ce sens générique du terme. Le seul exemple significatif d'Engels commentant un tel événement était pendant la guerre de Crimée, lorsque les troupes alliées de la péninsule mettaient du temps à vaincre les forces russes qui s'opposaient à elles. Engels, qui n'était certainement pas un critique facile des Alliés à cette époque, a trouvé un général français qu'il a cité comme excellent dans ses capacités : Jean-Jacques Pélissier. Étant donné l'état de décrépitude (selon Engels) de l'armée et des fortifications alliées pendant la campagne, les actions de Pélissier dès son arrivée au commandement furent conçues de manière appropriée « non pas avec l'intention d'entreprendre réellement de prendre la place à l'heure actuelle, mais de maintenir le moral des hommes ». Cette activité de Pélissier était particulièrement remarquable compte tenu du manque de considération de son prédécesseur, le général François Canrobert, pour le moral de ses subalternes et de son incapacité à les inspirer.

Discipline et organisation

Après les révolutions, les analyses d'Engels sur les attributs du leadership sont passées des conceptions plus simplistes de la simple « construction du moral » à l'incorporation de qualités plus spécialisées dont les dirigeants avaient besoin pour réussir. Deux des éléments les plus importants de cette conception étaient l'idée d'inculquer la discipline au sein des troupes et de les organiser de la manière la plus efficace pour le combat. Bien qu'Engels ait vu de telles considérations présentes dans les actions des généraux au début de ses écrits, il n'a jamais développé ces thèmes comme des entités distinctes à part entière, comme il l'a fait plus tard. Certes, des chefs tels que Kossuth et Bem se sont montrés très habiles à utiliser les ressources nécessaires dont ils disposaient pour combattre les Autrichiens avec succès à de nombreuses reprises. Mais les réflexions sur les actions de ces dirigeants restaient relativement rares et ne présentaient nulle part de traits analytiques profonds. En tant que témoin et évaluateur de nombreux mouvements d'insurrection tout au long de sa vie, cependant, Engels avait peu de patience pour toute sorte de désarroi dans une force révolutionnaire.

Cependant, une fois qu'Engels a commencé à écrire sur les activités de la guerre de Crimée, des conceptions telles que la discipline et l'organisation ont joué un rôle de plus en plus important dans son examen du leadership au combat. Bien que ses commentaires sur la discipline pendant la guerre de Crimée aient été peu nombreux (il voyait beaucoup d'autres problèmes avec les armées que la simple discipline), on peut commencer à avoir un aperçu des idées qui façonneraient ses écrits futurs. La plus importante de ces conceptions était l'idée que la discipline était décisive et une condition absolue pour toute opération militaire réussie. L'une des raisons de la durée de la campagne de Crimée, selon Engels, était la discipline des troupes impliquées dans les combats, indépendamment de l'habileté globale des commandants impliqués. Des troupes disciplinées pouvaient supporter beaucoup plus de difficultés que des troupes indisciplinées. Dans la guerre de Crimée, cette observation s'est reflétée dans les deux sens, s'équilibrant à peu près entre les Russes et les Alliés.

Dans les dernières années de la décennie, cependant, Engels a commenté les combats où la discipline n'était pas aussi équilibrée entre les parties combattantes, et où elle jouait un rôle décisif dans la détermination de l'issue du combat. Au cours des efforts de secours du général Campbell pour soulager la garnison assiégée de Lucknow, Engels attribua à une discipline sévère l'une des principales raisons du succès de l'opération. L'opération de Campbell démontra qu'« une attaque menée par des troupes européennes bien disciplinées, bien encadrées, assurées à la guerre et d'un courage moyen, contre une populace asiatique ne possédant ni discipline, ni officiers, ni habitudes de guerre », conduira inévitablement au succès des Européens. Une fois qu'une armée perdait cette discipline, comme c'était courant au XIXe siècle lorsque les armées européennes s'écartaient du pillage et du pillage après les batailles, il s'avérait difficile, voire impossible, de la retrouver dans de telles situations. Ces caractéristiques, ainsi que l'incapacité des troupes anglaises à s'écarter dans un état d'indiscipline tel que celui cité par Engels, conduisirent au succès de la mission de Campbell, quelle que soit la progression future de la campagne. Les insurgés, qui n'ont pas réussi à maintes reprises à conserver l'ordre nécessaire pour combattre les Anglais, ont subi l'inévitable défaite.

De même, Engels fait l'éloge de la capacité de Garibaldi, le révolutionnaire italien, à remporter le succès contre des chances apparemment énormes. Engels remarqua l'habileté de Garibaldi à maintenir l'ordre et la discipline dans les rangs dès mai 1859, lorsqu'il qualifia l'Italien de « discipline stricte [qui] avait la plupart de ses hommes sous ses mains pendant quatre mois ». Cette capacité et cette habileté étaient nécessaires pour faire face aux forces plus régulières auxquelles il serait confronté dans ses campagnes des prochaines années.

Lorsque Engels a utilisé le forum de la New American Cyclopaedia pour transmettre certaines de ses opinions dans les années 1850, en plus de mettre l'accent sur l'élément social dans les organisations militaires, il a écrit sur un certain nombre de figures militaires différentes. Parmi ceux-ci, il a concentré une grande partie de ses écrits sur chacun des aspects de la capacité de transmettre la discipline ou d'organiser efficacement une force de combat. Par exemple, Barclay de Tolly, le général russe napoléonien, était un « discipliné sévère », qui gardait ses troupes fermement sous contrôle. Le Hongrois Bem « s'est montré un maître dans l'art de créer et de discipliner soudainement une armée ». Enfin, le général Beresford méritait d'être inclus dans la Cyclopédie à la lumière de sa « réorganisation réussie » et de sa discipline des troupes portugaises dans les années 1810 et 1820. Il est certain que ces caractéristiques d'un leadership réussi sont devenues plus importantes pour Engels, car il consacrait de plus en plus de temps et d'espace limités à commenter ces attributs parmi les personnalités militaires.

Technique et compétence tactique

Bien sûr, l'un des attributs les plus importants que tout chef militaire doit posséder est la connaissance de sa profession. Engels n'a certainement pas négligé cette qualité, mais son appréciation pour celle-ci s'est certainement développée et élargie au cours de ses années d'écriture.

Engels a trouvé ses premières occasions d'écrire sur la simple compétence militaire lors de la campagne d'Italie de 1848. Au cours de cette campagne, Engels écrivit de manière cinglante sur Charles-Albert, le roi de Sardaigne, qui avait commis de nombreux échecs significatifs en tant que dirigeant. Malgré cela, Engels écrivit avant la fin de la campagne que « malgré toutes les qualités de cette « épée d'Italie », il était toujours possible qu'au moins un de ses généraux [de Charles-Albert], favorisé par des positions aussi exceptionnellement avantageuses, ait pu posséder l'habileté militaire nécessaire pour revendiquer la victoire sous les couleurs italiennes ». Malheureusement pour les Sardes, Charles-Albert lui-même a commis de nombreuses fautes impardonnables, selon Engels, qui ont conduit à l'échec final de la campagne. Parmi ces défauts, citons la grande dispersion des forces face à l'ennemi, la négligence de constituer une réserve, le manque ou l'inadéquation des articles logistiques pour son armée, tels que la nourriture et les munitions correctes pour les armes distribuées.

Du côté autrichien, Engels trouvait les actions de Radetzky tout à fait louables, indépendamment de l'aversion apparente qu'Engels conservait à ce moment de sa vie pour le

général. Engels qualifie les opérations de Radetzky en Italie de « magistrales », citant la capacité de l'Autrichien à utiliser les positions défensives au sein du quadrilatère italien de manière extrêmement efficace, et à tirer parti des multiples échecs (mentionnés dans le paragraphe ci-dessus) des dirigeants italiens.

Pendant les révolutions du milieu du siècle, les commentaires les plus accablants d'Engels sont tombés sur la tête des insurgés avec lesquels il s'est battu lors de l'insurrection du Palatinat de 1849. Même Mieroslawski, qu'Engels considérait comme un meilleur chef que la plupart, souffrit d'une défaillance dans certains cas, notamment après la bataille de Waghäusel, où ses ordres peu clairs (associés à l'incompétence de ses subordonnés) permirent aux Prussiens de traverser le Rhin et d'obtenir un avantage tactique, forçant les insurgés à se replier vers le sud, sans aucune opposition. Engels nota que Mieroslawski avait pris le commandement de M. Joseph M. Reichardt, un avocat qui possédait peu d'habileté en matière militaire professionnelle, et avait pour commandant en second l'officier polonais Franz Sznayde, qu'Engels décrivait comme possédant une « incompétence totale ». De plus, avant le mandat de Mieroslawski, les exploits du général en chef badennois Franz Sigel, formé professionnellement, ont conduit à des résultats désastreux pour l'insurrection. Sous le commandement de Sigel, « tout a été plongé dans la confusion, chaque bonne occasion a été perdue, chaque moment précieux a été gaspillé avec la planification de projets colossaux mais impraticables ». Bien qu'Engels n'aimait pas personnellement Sigel, et bien que sa critique fût assez générale et manquait de détails, Engels ne s'était pas beaucoup trompé dans son évaluation de la situation désespérée de l'armée sous ces commandants moins que stellaires. La performance de Sigel une douzaine d'années plus tard dans la guerre de Sécession n'a pas non plus prouvé qu'Engels avait tort.

Pendant la guerre de Crimée, Engels a trouvé très peu de choses à applaudir dans aucune armée, qu'elle soit britannique, française, turque ou russe. Même dans les occasions où un dirigeant a pris une décision perspicace, comme le choix et l'emplacement de ses postes par le prince Alexandre Menchikov à la Baltique d'Alma, Engels a noté l'incapacité de l'officier par intérim à utiliser pleinement toutes les ressources disponibles et les fonctions nécessaires à sa disposition. En général, les armées opérant en Crimée ont reçu très peu d'applaudissements de la part d'Engels pour leurs actions au plus haut niveau. Le commandement allié, selon les mots d'Engels, « a été pire qu'indifférent ». Les Russes n'ont guère été mieux traités, principalement parce qu'Engels croyait que « les généraux russes ne sont pas redoutables ». Dans un peu d'humour, auquel Engels se livra de temps à autre dans ses écrits, il commenta plus tard qu'« aucun général russe n'a jamais eu une pensée originale, pas même [le maréchal le prince Alexandre, 1729-1800] Souvorov, dont la seule originalité était celle de l'avance directe ».

La plupart des éloges qu'Engels a dictés dans cette situation appartenaient aux officiers de rang inférieur qui avaient accompli quelque chose de remarquable. Ceci est particulièrement significatif car cela a démontré un développement ultérieur dans le processus de pensée d'Engels où il a commencé à remarquer les décideurs de niveau inférieur et les décisions qui étaient critiques pour une opération, ainsi que l'importance des officiers subalternes. Trois exemples en particulier se démarquent. Tout d'abord, l'ingénieur anglais, le colonel Sir Harry David Jones, qui supervisait les fortifications anglaises sur les théâtres de la Baltique et de la Crimée, était apte à réaliser et à comprendre les capacités et les limites des forces anglaises dont il disposait. De même, l'un des ingénieurs en chef russes, le colonel comte Eduard I. Todleben, un « homme relativement obscur au service russe », s'est avéré habile à développer des fortifications à l'intérieur de Sébastopol. Enfin, Engels a suffisamment tenu compte des observations astucieuses d'un jeune major prussien en 1836 lorsque cet officier a écrit sur les détails de la défense de Silistrie. Le fait qu'Engels ait pris si tôt note des remarques du major Helmuth von Moltke reflète très positivement ses capacités d'observation.

Au cours des batailles qui ont eu lieu au cours des douze années qui ont suivi la campagne de Crimée, Engels a été témoin et a examiné un certain nombre de généraux différents et leurs actions. Le général anglais Campbell a reçu des notes assez élevées d'Engels pour son habileté tactique devant Lucknow, dans une position extrêmement inconfortable, comme Engels l'a admis.

Engels loua Campbell pour son jugement et son utilisation des armes combinées pour vaincre un ennemi numériquement supérieur dans un environnement hostile, et lui fit « les plus grands éloges pour son habileté tactique ». À l'inverse, peu de généraux de cette période subissent autant de critiques de la part d'Engels que le général Gyulai, le commandant autrichien en Italie en 1859 et un officier qu'Engels admirait autrefois, qui a commis un certain nombre d'erreurs tactiques qui ont conduit à sa défaite finale à plus d'une occasion. Dans son article « Un chapitre de l'histoire », publié en juin 1859, Engels cita plusieurs raisons clés de la défaite de Gyulai, telles que sa lenteur à se déplacer, sa paresse et sa grande dispersion des troupes.

Dans le sud de l'Italie, Garibaldi a montré un certain nombre de qualités qui le faisaient apparaître comme très favorable selon Engels. En particulier, il possédait la capacité de se déplacer rapidement contre une force ennemie à partir d'une position de flanc. La vitesse et les attaques de flanc étaient très importantes dans la conception militaire d'Engels. Ces mêmes qualités sont apparues sous l'entrée de Bennigsen dans le compte d'Engels pour *The New American Cyclopaedia*. L'utilisation par Bennigsen du « feu, de l'audace et de la rapidité » a été un élément clé du succès de sa campagne polonaise de 1793-1794. L'Union, le général George B. McClellan reflétait le point de vue opposé. McClellan a maintenu la distinction douteuse d'être l'un des très rares généraux de la guerre de Sécession à propos desquels Engels a fait des remarques, et ses commentaires étaient loin d'être favorables. En mai 1862, Engels rejeta McClellan avec désinvolture, le qualifiant d'« incompetent militaire », incapable de gagner des batailles de peur de les perdre.

« Les Grands Hommes de l'Exil »

En 1852, à la suite des échecs des mouvements révolutionnaires du milieu du siècle, Engels écrivit un bref manuscrit avec Karl Marx sur les traits nécessaires d'un chef partisan. Cet article est particulièrement utile dans la mesure où il a été écrit au début de la carrière d'Engels, alors que les expériences de sa seule implication directe dans les combats étaient encore fraîches dans son esprit. Le bilan d'Engels pendant les combats de cette époque était assez louable. Bien qu'il ne fasse pas preuve d'une habileté militaire remarquable, Engels fait preuve d'un degré de compétence remarquable pour son armée, ainsi que pour l'époque en général.

Dans l'article, Engels s'est concentré sur le concept relativement nouveau d'un leader partisan. Dans cette situation, le leader était confronté à un dilemme qui était relativement nouveau dans la profession militaire. Il dépendait de ses hommes pour son propre soutien, même si les hommes sous son commandement devaient lui prêter allégeance totalement et entièrement, et non à une nation ou à un État. En gardant cela à l'esprit, le leader doit s'efforcer de développer quelque chose qui lierait tout le groupe à lui. Engels était pragmatique dans son approche : « Les qualités militaires normales sont de peu d'utilité ici et l'audace doit être complétée par d'autres caractéristiques si le chef veut conserver le respect de ses subordonnés. S'il n'est pas noble, il doit au moins avoir une conscience magnanime, qui doit être complétée comme toujours par des intrigues rusées et astucieuses, et une bassesse pratique cachée. La solution à ce dilemme pourrait être trouvée dans la découverte d'une idée élevée qui unirait tous les hommes ensemble et les « élèverait bien au-dessus du niveau du courage ordinaire et irréfléchi » afin d'accomplir les actes nécessaires du conflit.

Comment cela s'articule-t-il avec la poursuite de la guerre ? Engels est resté quelque peu flou sur les détails de cet aspect du rôle du chef partisan. Car, tout en attirant l'attention sur l'importance de la discipline, de l'organisation et du respect des « règles normales de la guerre », il a fait allusion aux problèmes de succès si l'on suit ces dimensions. Par exemple, alors que le chef partisan doit adhérer au même ensemble de règles en temps de guerre qu'en temps de paix, il doit constamment préserver l'arrangement des forces en temps de guerre et se concentrer sur le recrutement de nouvelles forces, en les maintenant toutes dans un état d'alerte élevé. De plus, alors que l'échec résultait de l'ignorance des règles de la guerre, la « caserne communiste n'est plus soumise aux articles de guerre, mais seulement à l'autorité morale et aux exigences du sacrifice de

soi ». Enfin, Engels a noté la prédilection pour le chef partisan qui réussit à passer d'un parti à l'autre selon la situation.

Même avec toutes ces opinions contradictoires, cependant, la chose importante à noter est qu'Engels commence au moins à penser et à aborder plusieurs concepts nouveaux et importants qui joueront un rôle non seulement dans ses écrits futurs, mais aussi dans son évaluation et sa conceptualisation du développement des unités et des formations militaires. Il reconnaît que les dirigeants insurgés seront forcés d'opérer dans des dimensions différentes de celles des autres mouvements, en particulier les mouvements nationalistes qui étaient la principale force motrice jusqu'à ce que j'écrive ces lignes. Il reconnaît également la nature problématique des « casernes communistes » à ce stade précoce du développement, avant même que l'idée qu'une révolution purement communiste ne soit un terme en vogue. Dans l'esprit d'Engels, la roue tournait.

L'éducation du chef

En tant qu'autodidacte dans le domaine militaire, il n'est peut-être pas surprenant qu'Engels ait passé beaucoup de temps à insister sur la nécessité d'une formation substantielle et complète pour les officiers et les futurs chefs militaires. À l'instar de Clausewitz, Engels reconnaissait l'importance d'une telle éducation pour les dirigeants à tous les niveaux de la hiérarchie militaire. L'éducation des leaders est un sujet sur lequel il est fréquemment revenu dans ses écrits ultérieurs, y accordant une attention particulière dans un certain nombre d'articles. Dans les années 1850, Engels a examiné le système éducatif de la plupart des armées européennes dans sa série « Les armées de l'Europe » dans le *Putnam's Monthly*. Au début des années 1860, il consacra toute une série d'articles dans le *Volunteer Journal* aux problèmes d'éducation au sein du corps des volontaires anglais. L'ensemble du processus de préparation réussie d'une armée par l'introduction de dirigeants efficaces était un défi qui figurait en bonne place dans sa formulation de corps de combat efficaces.

Le sujet de l'éducation militaire, cependant, n'a pas été un sujet auquel Engels a consacré beaucoup d'attention jusqu'après les révolutions du milieu du siècle. Avant cette époque, ses principales considérations et commentaires sur la valeur et le but de l'éducation concernaient principalement de vagues généralités telles que celles qu'il a discutées en 1845 dans *Condition of the Working Class in England*, par exemple la nécessité d'une éducation générale aux frais de tous les enfants ou la fonction des grèves et des activités syndicales en tant qu'« école militaire » de la classe ouvrière. Ces exemples reflètent un désir sincère et une compréhension des avantages de connaissance, mais n'indiquent aucun besoin ou prédilection militaire particulier de sa part.

Cette tendance a commencé à changer après les révolutions du milieu du siècle. Ce n'est pas seulement à travers les résultats des révolutions ratées, mais aussi à travers le miroir de l'état des forces combattantes qui ont perdu, qu'Engels a acquis une certaine compréhension de l'importance d'une force régulière, bien dirigée et entraînée. En janvier 1849, il critiqua le Conseil fédéral suisse pour avoir nommé M. Rudolf Lohbauer pour enseigner la science militaire alors qu'il ne possédait aucune des compétences ou de l'expérience requises pour le faire. Un manque similaire d'expérience et de connaissances a été une cause, bien que peut-être pas la principale, des révolutions ratées. L'armée magyare, notait souvent Engels, n'était pas entraînée ou dirigée par ceux qui avaient une éducation militaire particulière. Il trouvait parfois étonnant que les Hongrois aient autant de succès qu'ils l'étaient compte tenu du manque d'éducation de leurs dirigeants. Peut-être que la plus grande lacune d'une telle expérience s'est produite lors de la révolte du Palatinat, à laquelle Engels a participé. Certes, son attachement personnel et sa participation à ces actions, ainsi que sa capacité à les commenter après coup, ont obscurci son opinion, mais encore une fois, un thème commun était la mauvaise qualité des dirigeants du mouvement. Le premier dirigeant, Joseph M. Reichardt, a été particulièrement critiqué pour son manque de « connaissances professionnelles ». À la suite de ces expériences, lorsqu'Engels écrivit son célèbre manuscrit *La guerre des paysans en Allemagne* en 1850, il fit un certain nombre de références au manque de capacité de Thomas Münzer, l'un des principaux dirigeants de l'insurrection. Le fait que Münzer ne possédait « pas la

moindre connaissance militaire » a été un élément clé dans la défaite finale de ces premières forces insurgées.

C'est à la suite de ces expériences qu'Engels a commencé à accorder plus d'attention à l'importance de l'éducation. Au cours des années 1850, il commença à développer certaines de ses conceptions non pas tant sur les histoires positives de l'éducation dans des circonstances militaires, mais plutôt sur la manière dont l'éducation, ou son manque correspondant, était d'une importance centrale dans le succès ou l'échec d'une opération militaire. Si l'on compare le succès des armées qui se sont opposées aux forces du socialisme primitif, le rôle de l'éducation avait une grande importance. L'importance de l'éducation entre les mains d'un dirigeant motivé et vigoureux s'est avérée importante pour le succès continu de ces mouvements réactionnaires, non seulement dans la fonction publique, mais aussi dans d'autres domaines tels que l'Église. Pendant la guerre de Crimée, où Engels voyait très peu de choses à admirer dans les armées régulières en opération, il a déterminé que le manque de formation appropriée des dirigeants était la principale raison de ces lacunes. Les Russes ont finalement échoué parce que les hommes en charge de leurs opérations n'avaient pas la capacité de mener une guerre de siège. Le manque de formation adéquate pour leurs officiers d'artillerie et du génie, compétences pour lesquelles une éducation supérieure était primordiale au XIXe siècle pour réussir des entreprises, a été une cause importante de cette carence. Engels a conclu qu'une partie de la raison de ce manque de dextérité et de connaissances parmi le corps des officiers européens communautaires était la façon dont toutes les armées européennes promouvaient et sélectionnaient les officiers en fonction de leurs liens sociaux et de leur richesse plutôt que de leurs capacités. Bien que ce ne soit certainement pas la raison principale des échecs en Crimée, Engels a vu une corrélation certaine entre l'éducation et la sélection des officiers et les succès ou les échecs pendant la guerre. Tellement impressionné par la direction défectueuse de ce conflit, Engels s'est inspiré de ces observations pour développer un lien entre la guerre moderne et les mouvements révolutionnaires. Comme l'écrit Berger, Engels a vu dans la guerre de Crimée une situation où « une guerre pourrait être menée de manière si incompétente qu'elle agace le peuple, l'amenant à se débarrasser d'un régime impopulaire ».

Ces observations ont joué un rôle essentiel dans les commentaires d'Engels sur les armées de l'Europe de 1855, écrits pour le Putnam's Monthly. Dans cette série d'articles, Engels a présenté ces armées au lecteur. Dans tous ses commentaires, le rôle de l'éducation des officiers occupait une place importante. Par exemple, Engels considérait les écoles militaires en France comme des « modèles du genre ». Il reconnut également le Piémont et les pays scandinaves pour la haute qualité de l'éducation des officiers et le caractère de leurs armées. En Autriche, en revanche, « l'instruction théorique des officiers est extrêmement défectueuse ». La Russie a également souffert des critiques sévères d'Engels, étant considérée comme l'une des armées les plus corrompues d'Europe en termes d'utilisation des relations pour assurer l'obtention de commissions et la sélection à des rangs supérieurs.

De toutes les armées, cependant, la Prusse est la mieux classée en termes d'éducation selon Engels. Henderson note qu'en Prusse, Engels voyait deux excellentes institutions dans l'universalité du service militaire et de l'éducation obligatoire. Ces éléments ont joué en faveur de l'Allemagne dans le développement des capacités militaires. En termes d'évaluation, Engels s'est montré particulièrement perspicace sur les tendances futures, et beaucoup de ses observations seront prouvées au cours de la décennie suivante lorsque l'Allemagne a lancé ses guerres d'unification. Par exemple, tout le système éducatif prussien ne devait pas être imité, comme les programmes scientifiques défectueux conçus pour le service d'artillerie, qu'Engels qualifiait de « démodés et en aucun cas à la hauteur des exigences de l'époque actuelle ». Étant donné les difficultés prussiennes avec cette arme du service dans sa guerre de 1866 contre l'Autriche, de telles observations sont tout à fait remarquables. Engels a également fait l'éloge des activités prussiennes visant à promouvoir l'utilisation non seulement de Clausewitz, mais aussi du général français baron Antoine Henri de Jomini, dans ses cours d'éducation.

Dans les écrits d'Engels des années 1860, deux armées figurent le plus en évidence dans la manière dont elles sont éduquées : celles de la France et de l'Angleterre. Engels a dépeint les

Français sous un jour particulièrement favorable pour un certain nombre de raisons. Tout d'abord, Engels a cité l'importance de l'expérience réelle dans différentes situations de combat comme un facteur important dans le succès de leur système d'enseignement des officiers subalternes. Même le lexique utilisé par Engels reflétait cette opinion. Par exemple, Engels a souvent cité l'Algérie comme une « école de guerre » française, où « les officiers français qui ont remporté des lauriers dans la guerre de Crimée ont reçu leur formation et leur éducation militaires ». Plus tard, en 1860, alors qu'il écrivait pour *The Volunteer Journal*, Engels a appelé l'Algérie « une école splendide pour leur infanterie légère ». Les chasseurs français ont même introduit « l'école moderne de la mousqueterie » dans la science de la guerre par leurs actions pendant les combats du vivant d'Engels. Les combats en Algérie, pour les Français, se sont avérés très instructifs et tout à fait cruciaux pour le développement des capacités de combat françaises au niveau individuel et des petites unités qui ont joué un rôle important dans les combats de guérilla et les petites guerres de l'époque.

En ce qui concerne les Anglais, Engels s'est beaucoup plus concentré sur les spécificités de la formation des officiers et sur ce que cela signifiait pour les capacités futures de la force de combat anglaise. Au cours des trois premières années des années 1860, Engels rédige une série d'articles pour *The Volunteer Journal* et l'*Allgemeine Militär-Zeitung* dans lesquels il critique la progression de la formation des officiers et des subalternes anglais. Dans ce projet, il a constamment cité de nombreux problèmes au sein du système anglais qui ont dégradé la capacité globale des armées anglaises à combattre avec succès. En donnant cette censure, Engels a défini une chose qu'il considérait comme définitivement absente de l'armée anglaise : le rôle d'une « équipe rouge », ou d'une agence de critique extérieure. La fonction d'avoir un tel observateur extérieur s'inscrivait bien dans le rôle qu'Engels s'était lui-même positionné en tant que commentateur militaire de l'époque, et qu'il considérait comme essentiel à l'évaluation solide de la capacité de combat de toute force. C'était précisément cet élément qui manquait à l'armée anglaise des années 1860, comme elle l'avait été pendant des siècles.

De plus, la manière dont les officiers anglais étaient formés semblait à Engels « amusante » et malsaine. Engels critiquait particulièrement l'incapacité des officiers volontaires anglais à mener un exercice de tir au fusil digne de ce nom, alors que ces officiers n'ont jamais été examinés de manière critique par un système quelconque pour s'assurer de leur compétence. Deux problèmes sont apparus avec cette accusation spécifique de formation insuffisante. Premièrement, les officiers n'ont jamais compris la méthode appropriée pour mener les exercices afin de mieux former leurs subordonnés. Deuxièmement, et c'est le plus important pour Engels, cette erreur s'est avérée révélatrice des problèmes qui résultaient lorsqu'une armée sélectionnait des officiers pour des postes et des promotions en se basant uniquement sur les liens sociaux et la richesse et non sur la base de critères subjectifs. Engels a commenté négativement cette tendance dans ses commentaires sur les « Armées de l'Europe », et plus tard, il a spécifiquement cité les forces anglaises pour leurs lacunes à cet égard. Bien que les Anglais n'aient jamais obtenu le degré nécessaire de promotion par l'habileté qu'Engels désirait, à l'époque du conflit austro-prussien, ils avaient au moins, à ses yeux, fait quelques petits gains. Il écrivit en 1864 que, bien que « les officiers soient recrutés dans toutes les classes instruites de la nation... Des efforts croissants sont faits pour faire entrer dans l'armée les jeunes hommes de l'école militaire de Sandhurst, en particulier en donnant des commissions d'enseigne sans achat à ceux qui arrivent en tête aux examens ».

Chapitre Cinq :

Problèmes entre guerre et révolution

Économie

Il est quelque peu surprenant que, malgré toute l'importance de l'économie dans les observations théoriques et la logique de la pensée de Karl Marx, et du communisme en général, ce sujet ait si peu figuré dans les réflexions d'Engels sur la guerre et les combats. Étonnamment, lorsqu'Engels a lu pour la première fois l'une des missives militaires les plus connues du XIX^e siècle, De la guerre du général prussien Carl von Clausewitz, la première chose qui a attiré son attention a été la façon dont Clausewitz a incorporé le commerce dans la guerre. Engels a spécifiquement attiré Marx vers cette corrélation. Certes, il y a eu de fréquents exemples de la façon dont l'économie fonctionnait dans les conflits, mais pour la plupart, ces observations se sont produites principalement dans les premières années de son écriture et ont rarement concerné des innovations aux niveaux tactiques de la guerre. Cependant, des thèmes distincts émergent tout au long de ces écrits, en particulier le rôle du conflit dans la résolution de la lutte entre riches et pauvres, et l'importance de la viabilité financière dans l'exécution de la guerre en tant que domaine de plus en plus coûteux. À ce dernier égard, Engels a fait plusieurs observations très perspicaces, et préfigure presque des écrivains ultérieurs, tels que Jean de Bloch, qui, au tournant du XX^e siècle, a souligné la difficulté de mener et de financer la guerre à grande échelle.

Dans tous les écrits d'Engels sur la guerre et la nature des conflits, la position de l'économie a été l'un des premiers qu'il a discutés dans une large mesure. Au début des années 1840, lorsqu'il s'est penché pour la première fois sur les questions de l'inégalité entre les classes, Engels écrivait couramment sur la lutte entre ceux qui avaient de la richesse et ceux qui n'en avaient pas. La plupart de ces observations, cependant, étaient des révélations simplistes de comparaison, assimilant le plus grand au meilleur, le plus grand au plus fort et le plus faible au plus petit. Bien qu'elles ne soient pas complètement erronées, de telles comparaisons ont conduit Engels à évaluer les résultats potentiels de telles luttes selon une formule très singulière : le camp qui a le plus de nombre et de ressources gagnera toujours.

Il allait cependant élargir ce point de vue au milieu de la décennie, lorsqu'il écrivit sa célèbre *Condition de la classe ouvrière en Angleterre*. Tout en conservant les mêmes types de comparaisons simplistes, Engels a développé plus fortement sa position du conflit armé comme clé pour changer la situation et permettre à la classe ouvrière (c'est-à-dire les combattants pauvres et faibles dans la lutte) de prendre le dessus. En effet, la seule façon de provoquer un changement est de passer par un conflit armé. Dans la ville industrielle de Manchester, Engels était consterné par la volonté des propriétaires d'usines et des classes possédantes de recourir à la violence contre leurs ouvriers et ceux des classes inférieures afin d'assurer leur propre viabilité financière. Cette violence a souvent impliqué les autorités militaires locales. Dans une telle situation, avec le prolétariat de Manchester vivant dans les conditions misérables qu'Engels a citées à plusieurs reprises dans son travail, la seule solution, selon Engels, était un soulèvement violent du peuple afin de changer le statu quo. Un tel soulèvement n'était pas nécessaire en soi, mais seulement à cause de la « folie » des riches, qui, en tant que classe, étaient tellement « aveuglés par le profit monétaire » qu'ils étaient prêts à prendre ces mesures extraordinaires pour maintenir leur place. Et ce conflit, lorsqu'il éclaterait (ce qu'Engels considérait comme inévitable), ne resterait pas localisé, mais deviendrait universel. Ce concept a été formalisé plus tard, lorsqu'Engels a écrit « Les principes du communisme » et a abordé la question. Le point 16 de ce manuscrit discute de la possibilité d'abolir

la propriété privée par des moyens pacifiques. Bien qu'Engels désirait certainement une telle action, il considérait qu'elle serait hautement improbable.

Ce thème de l'improbabilité est resté relativement constant tout au long de ses écrits de ces années. Engels utilisait fréquemment le jargon militaire et des mots belliqueux pour discuter des relations économiques entre les classes. Lorsqu'il écrivait sur la question constitutionnelle allemande, il comparait la lutte entre les « essais indisciplinés et mal armés de la petite bourgeoisie avec l'artillerie lourde de sa capitale, avec les colonnes fermées de ses compagnies conjointes ». Ce combat culminerait dans un « champ de bataille » final entre « deux armées hostiles ». Ces observations s'avèrent très intéressantes, surtout si l'on considère le tableau sombre qu'Engels avait à ce moment de sa vie de la capacité des travailleurs urbains à mener avec succès toute sorte d'actions violentes, à l'échelle nécessaire, contre les classes riches.

Engels a commencé à analyser l'importance des finances de guerre pour l'avenir du mouvement révolutionnaire à la fin des années 1840, lorsqu'il a écrit spécifiquement sur la situation financière autrichienne. Même si ses conclusions n'étaient pas tout à fait correctes lorsqu'il prédisait que l'Autriche ne s'engagerait pas dans une guerre de sitôt, son processus de pensée reflétait un grand degré d'habileté et de perspicacité dans la prédiction de l'importance des finances en temps de guerre. Dans son article « Trois nouvelles constitutions » écrit en février 1848 pour le *Deutsche-Brüsseler Zeitung* au bord de la révolution, la principale raison de l'hésitation de l'Autriche à risquer la guerre était le fait que ses finances sont « chaotiques ». Plus tard, dans la campagne de Hongrie, l'un des éléments clés qu'Engels a observés dans la progression de la guerre, et pour le triomphe hongrois, était lié aux questions financières. Le succès de la Hongrie, croyait Engels, pouvait être attribué à de nombreuses idées progressistes que les dirigeants du pays ont adoptées, notamment l'élimination des devoirs féodaux et des obligations financières. Dans ce cas particulier, Engels a cité l'importance de Kossuth, en sa qualité de ministre des Finances, dans l'influence de tous ces changements, un commentaire qui reflète la croyance d'Engels dans le large éventail de traits et de capacités que les leaders efficaces doivent posséder. Cependant, alors que les Autrichiens se battaient, même un général aussi hautement estimé dans l'esprit d'Engels que Radetzky a été critiqué pour son gaspillage de ressources, même dans la victoire.

Les révolutions du milieu du siècle ont également apporté un autre thème dans les écrits d'Engels. Après le succès des Hongrois, Engels a vu plus en détail l'importance d'armer les ouvriers, de les amener, en tant que classe, dans la sphère du conflit armé. Certes, ce thème avait ses racines plus tôt dans ses écrits. Par exemple, en janvier 1848, Engels a fait remarquer que l'essentiel du mouvement était que chaque homme devait avoir à la fois le droit de vote et un mousquet, mais ce thème n'est pas apparu à plusieurs reprises dans les réflexions d'Engels. Plus tard, ce thème apparaîtra plus fréquemment dans les œuvres d'Engels. Mais la plupart du temps, à la suite de ces premiers commentaires, Engels n'a pas écrit fréquemment sur l'importance des finances et de l'économie dans la conduite de la guerre jusqu'à la fin du siècle. Au lieu de cela, il a concentré ses énergies sur l'importance des progrès technologiques et de la colonisation comme clés de l'augmentation de la richesse d'une nation. Il reste à voir dans quelle mesure cette opinion serait hasardée à la suite de la Commune de Paris.

Nationalisme

« En dehors de tout cela, je ne suis pas médecin et je ne peux jamais le devenir ; Je ne suis qu'un marchand et un artilleur royal prussien ; Alors gentiment, épargnez-moi ce titre. »—
Friedrich Engels, avril 1839

Un deuxième problème auquel Engels était confronté était la question du nationalisme et de son rôle dans la lutte de la classe ouvrière pour obtenir la liberté économique. Dans de nombreux cas, cela s'est avéré être un dilemme difficile pour les travailleurs qui devaient choisir entre appartenir à une certaine nation ou à une certaine classe, en l'occurrence le prolétariat. Engels lui-même n'était pas à l'abri de ce dilemme et montrait fréquemment une affection pour les choses et les positions intrinsèquement allemandes, un trait commun aux jeunes hégéliens. En effet, l'un de

ses commentaires dans ses premiers écrits fait référence à un « esprit de liberté » personnel lorsqu'il aperçoit les armoiries prussiennes au bureau de poste local. Et malgré ses nombreuses critiques du système militaire prussien, il a conservé quelques éléments de fierté, à la fois en tant que Prussien et en tant que soldat, après son propre passage d'un an dans l'artillerie. Au fur et à mesure qu'Engels développait ses théories militaires et ses idées sur les rôles des États, des nations et des peuples dans ses écrits, le thème de la prédilection d'un individu, ainsi que d'une nation, pour certains comportements et actions figurait en bonne place.

Ses premiers commentaires, où les nationalités figurent notamment, se limitaient principalement à des définitions plutôt chevaleresques de la bravoure, de l'honneur et de la barbarie. Les articles qu'il écrivit pour le *Schweizerischer Republicaner* au début des années 1840 fournissent un excellent exemple de telles opinions. Dans ces premiers écrits, Engels percevait les Irlandais comme des « Gaëls sauvages, entêtés et fanatiques », qui portaient une haine incessante et une colère couvante contre tout ce qui était civilisé. Une partie de ce sentiment a peut-être été façonnée par le fait qu'Engels résidait en Angleterre à cette époque, à proximité de la famine et de la pauvreté de l'Irlande dans les années 1840. Dans ces conditions, les Irlandais avaient la capacité d'accomplir n'importe quoi, y compris, dans l'esprit d'Engels, le renversement de la monarchie britannique avec deux cent mille hommes. À la même époque, cependant, il démontra son talent d'écrivain encore juvénile lorsqu'il soutint à l'inverse qu'en raison des abus et de l'appauvrissement des Irlandais par Sir Robert Peel, quelques milliers de soldats britanniques seraient en mesure de garder ces « Gaëls sauvages » sous la coupe britannique.

Avant les révolutions du milieu du siècle, Engels commentait fréquemment les relations entre la Prusse, l'Autriche, les petits États germaniques et le concept futur d'une Allemagne unifiée dans son ensemble. À travers ses opinions, qu'il a maintenues de manière assez constante tout au long des décennies précédant la guerre franco-prussienne, Engels a développé des opinions très particulières sur chacune de ces entités. De loin, dans le cadre de l'évaluation d'Engels, l'Allemagne a obtenu la note la plus élevée et la plus noble en comparaison. Bien sûr, le fait qu'Engels se considérait comme « allemand », après avoir passé ses années de formation à Barmen, Brême et Berlin, en était une raison importante ; être allemand était une identité culturelle. De plus, lorsque Engels écrivait dans ses premières années, il n'existait pas d'État allemand, bien qu'il désire vivement cet événement. Dans l'esprit d'Engels, le concept de nation allemande s'inscrit dans la catégorie d'une nation opprimée par d'autres pays. Le statut fracturé de l'Allemagne dans la première moitié du XIXe siècle a soutenu cette thèse. Les principes de base du marxisme théorisaient qu'une telle ferveur nationaliste s'évaporerait lorsque les conditions économiques consolideraient les réalités de la guerre de classe, Engels a lutté pour rectifier le nationalisme avec les mouvements révolutionnaires tout au long de sa vie. Il reconnaissait, comme beaucoup de ses contemporains, que l'impact du nationalisme pouvait être utilisé par les mouvements prolétariens pour favoriser un sentiment dans une sphère d'influence qui pourrait augmenter les possibilités d'une révolution socialiste réussie.

L'unité allemande, selon Engels, comportait un certain nombre de certitudes qui servaient soit de condition préalable à sa réalisation, soit de conséquence directe de sa réalisation. D'abord et avant tout, l'établissement d'une nation allemande ne pouvait être accompli que par la « victoire de la démocratie ». Le résultat d'une telle victoire impliquait la dissolution de la monarchie répressive et réactionnaire de Prusse, un développement qu'Engels considérait comme hautement souhaitable et qui conduirait finalement à l'établissement d'un fort mouvement d'insurrection prolétarienne en Allemagne. Le concept d'« Allemagne » contenait de nobles idées de culture et de liberté, qui étaient opprimées par les grandes puissances d'Europe pour des raisons soit de politique de puissance, comme dans le cas des grands États allemands et de la Russie, soit économiques, comme dans le cas de l'Angleterre. conceptions de la culture, figurant en bonne place dans la formulation d'Engels qui affirme en Europe du Sud-Est que l'Allemagne s'était incorporée dans sa sphère d'influence par la conquête, devait rester « allemande ». Pour des raisons similaires, ainsi que pour des raisons stratégiques et économiques, la Prusse a réprimé les États allemands mineurs par un certain nombre de mesures, telles que l'application de la force militaire, l'utilisation de tactiques de

peur et la tentative d'inciter à la haine entre les Allemands et d'autres cultures, notamment les Slaves. La principale force derrière les actions de l'État prussien était la classe bourgeoise, qui désirait, à tout prix, empêcher la flamme de la liberté de s'allumer dans les États allemands et maintenir leur emprise « féodale » sur les éléments les plus pauvres de l'Allemagne.

Engels, cependant, n'est pas resté cohérent avec cette position des désirs et des capacités nationales. Les normes qu'il appliquait au peuple allemand ne s'appliquaient pas également aux Slaves qui, dans son esprit, étaient tout à fait incapables d'inspirer les événements futurs, et ne serviraient dans les conflits futurs que comme partisans et instruments de tout mouvement révolutionnaire. Il a fréquemment exprimé ce sentiment tout au long des révolutions du milieu du siècle. En janvier 1849, lorsqu'il écrivit « La lutte des Magyars », il congédia les Slovaques et les Croates, qu'Engels ridiculisait tous deux en les qualifiant de partisans des Habsbourg, en minimisant leur dernière tentative de jouer un rôle dans l'histoire près de 400 ans auparavant, lors de la guerre hussite de 1419-1436. Les paysans slovaques n'ont jamais directement initié d'insurrection, mais ont plutôt soutenu les puissances existantes, comme en témoignent les émeutes en Hongrie dans les années 1840. Dans les années 1860, Engels restait fermement convaincu que les grands États menaient la danse à tout mouvement contemporain de construction d'un État national, et qu'une nouvelle révolution ou un soulèvement militaire ne se développerait qu'à travers l'avènement d'une nouvelle crise économique. Même en tenant compte de cette éventualité, il voyait très peu de possibilités pour l'un des peuples slaves de se soulever avec succès et d'établir son propre État.

Les Russes, eux aussi, montraient peu de capacités aux yeux d'Engels qui indiquaient qu'ils pouvaient remplir des fonctions militaires à un niveau supérieur. En novembre 1854, Engels appelait le fantassin russe « le plus maladroit des hommes vivants pour les petites opérations de guerre ; Son point fort est l'action en colonne par ordre serré. En d'autres termes, le simple serf russe était trop stupide pour comprendre toute sorte de techniques de combat avancées, et devait être strictement limité à la force brute et à la masse, dont la conduite nécessitait peu d'entraînement ou d'intelligence. À la fin de la guerre de Crimée, Engels nota avec un sentiment de dégoût que la nation russe avait « au moins atteint son apogée militaire depuis longtemps, et qu'elle était même en déclin lorsque la guerre actuelle a commencé.

L'exception à son manque général de respect pour toute nation slave était la Pologne. Cela résultait en partie du fait que, de tous les peuples de l'Europe, les Polonais étaient ceux qui souffraient le plus, selon Engels, de l'oppression de trois des grandes puissances européennes : la Prusse, l'Autriche et la Russie. Il y avait un certain nombre de raisons à l'impression et aux sentiments positifs d'Engels à l'égard de la création d'une Pologne indépendante, dont la moindre n'était pas le désir, et l'apparente nécessité « allemande », d'établir une alliance avec un nouveau pays entre les frontières des États allemands et de la Russie. L'énorme capacité de combat du peuple polonais ne pouvait pas non plus être négligée ; du mouvement chartiste anglais à la Commune de Paris, les Polonais ont toujours été des membres actifs d'un mouvement révolutionnaire. Non seulement les insurgés polonais s'étaient soulevés contre la répression étrangère, mais les insurgés polonais avaient également quitté les frontières de leur pays pour se battre pour la cause des opprimés à travers l'Europe. Engels loua hautement les efforts des dirigeants polonais en Hongrie en 1849, tels que Jozef Bern. Dans l'un de ses commentaires les plus mémorables sur le conflit, « La guerre en Italie et en Hongrie », écrit en mars 1849, il décrit un incident survenu dans le Piémont lorsque « le régiment de uhlans polonais du duc de Cobourg passa du côté des Magyars au moment où [le général Henryk] Dembiński, attendant calmement l'attaque, ordonna de jouer l'air de « La Pologne n'est pas encore perdue ». Même à l'approche de la guerre franco-prussienne, Engels continua à faire l'éloge du travail des révolutionnaires polonais, à la suite de l'insurrection polonaise contre la domination russe en 1863-1864. Il écrivit en mars 1866, pour The Commonwealth, que « les Polonais étaient alors un peuple fort, et toujours courageux, et savaient non seulement se battre pour les siens, mais aussi comment se venger ; au début du XVIIe siècle, ils ont même tenu Moscou pendant quelques années. Engels a certainement fait beaucoup de

comparaisons entre le sentiment nationaliste d'une nation et sa capacité à mener des opérations militaires. Les événements de 1870 et 1871 confirmeront l'appréciation d'Engels.

Engels n'a pas fait preuve de constance dans d'autres domaines également. Au milieu des années 1850, Engels renonça sur sa position concernant l'importance d'un État « allemand ». La raison en était sa croyance, provoquée et renforcée par les événements des révolutions du milieu du siècle, que le concept de pangermanisme, ou les fondations d'une Allemagne unifiée, ne se produirait pas dans le cadre des concepts établis qu'il avait envisagés. En septembre 1851, quelques années après que l'espoir d'un mouvement révolutionnaire européen couronné de succès s'était évanoui, Engels passa beaucoup de temps à commenter et à critiquer les efforts révolutionnaires de l'époque et à examiner l'idée de « qui a trahi qui ». Il n'a pas trouvé de solution concrète à ces questions concernant l'échec de la révolution, et il était sceptique quant au fait que toute preuve irréfutable trouvée puisse donner une telle réponse. Il est cependant parvenu à la conclusion qu'une raison importante de cet échec était le refus de toute puissance politique en Prusse ou en Allemagne de soutenir la perspective d'une République libre et démocratique. Les éléments réactionnaires de ce gouvernement ont refusé de soutenir un tel mouvement, ce qui n'était guère surprenant. La déception pour Engels provenait du fait que nulle part aucun peuple libéral ou démocratique n'avait fait d'effort concerté ou constant pour contrer la monarchie prussienne. En ce sens, Engels a discerné une trahison. Parallèlement à la trahison du peuple allemand, ces éléments réactionnaires ont également trahi d'autres peuples d'Europe, notamment les Polonais et d'autres Slaves, que le gouvernement prussien a laissés de côté dans les soulèvements qui ont suivi à travers le continent.

Beaucoup d'autres commentaires qu'Engels a faits sur des nationalités spécifiques sont restés plutôt simplistes et stéréotypés. Bien qu'Engels ait, à de fréquentes reprises, directement corrélié ces attributs à des penchants et des capacités dans le domaine militaire, ils étaient quelque peu biaisés et d'une valeur douteuse lorsqu'ils étaient ajoutés à l'ensemble de ses écrits militaires. Par exemple, les Bédouins étaient une « nation de voleurs », une caractéristique qui les établissait comme plus aptes à la guerre irrégulière. De même, les Bachkirs, les Pandours et les Croates qui ont combattu dans les révolutions du milieu du siècle n'étaient rien d'autre que des « canailles », inaptes à la guerre civilisée. À titre d'exemple positif, les Piémontais, qui venaient principalement d'un territoire montagneux, étaient d'excellents fantassins et possédaient la capacité naturelle de fonctionner comme tirailleurs et troupes de montagne. Le contraste d'Engels entre les soldats français et les soldats anglais amusait ce stéréotype des capacités de combat. Dans ses écrits sur les « Armées de l'Europe », en 1855, il compare les deux armées, écrivant que « le petit Français, sous toute sa charge, reste un grand fantassin léger ; escarmouches, trot, galope, se couche, saute, tout en chargeant, en tirant, en avançant, en se retirant, en se dispersant, en se ralliant, en se reformant, et fait preuve non seulement de deux fois plus d'agilité, mais aussi de deux fois plus d'intelligence que son concurrent osseux de l'île de Rosbif. Un tel stéréotype, cependant, n'était pas unique de son vivant. D'autres essayistes militaires de l'époque se sont engagés dans le même dialogue problématique.

Deux ans plus tard, Engels resta critique à l'égard des Anglais de base lorsqu'il rédigea son entrée « Alma » pour *The New American Cyclopaedia*, notant la « manière maladroite habituelle » des Anglais de mener les opérations militaires. Mais peut-être que son commentaire le plus perspicace sur le soldat anglais n'était pas une condamnation, mais un éloge du système sous lequel le guerrier combattait.

Un tel homme était à envier parce que, presque seul dans les armées européennes du XIXe siècle, il n'était « nullement considéré par la loi comme une machine qui n'a pas de volonté propre et doit obéir sans discussion à aucun ordre qui lui est donné, mais comme un « agent libre », un homme possédant le libre arbitre, qui doit à tout moment savoir ce qu'il fait et qui porte la responsabilité de tous ses actes. Cette attitude découle de la croyance d'Engels que le soldat/ouvrier maintenait une conscience individuelle et était un sujet capable de définir son propre monde et non un automate. Une telle discussion, écrite en mars 1849, en pleine révolution pour la *Neue Rheinische Zeitung*, témoigne d'une remarquable compréhension des conceptions militaires futuristes de la responsabilité et de l'obligation de rendre des comptes.

Malheureusement, c'est l'une des rares fois où Engels a commenté directement cet aspect des armées avant 1870. Les défis que le nationalisme présentait aux mouvements socialistes de la vie d'Engels ne se sont pas éteints au XIXe siècle. Même après 1900 et pendant la Première Guerre mondiale, les Internationales communistes, ainsi que les mouvements socialistes de toutes dispositions, sont restés préoccupés par les questions d'identité nationale.

La guérilla – Le rôle du peuple

« Une nation qui veut conquérir son indépendance ne peut se limiter aux méthodes ordinaires de la guerre. » —Friedrich Engels, « La défaite des Piémontais »

Lorsque la révolution arrivait dans un pays particulier, où qu'il soit, il y avait certaines conditions et circonstances qui devaient être présentes pour que la révolution ait beaucoup de chances de succès. Plus précisément, la relation entre les gens de toutes les classes et le mouvement révolutionnaire lui-même devait s'inscrire dans certains paramètres. Contrairement à de nombreux sujets qu'il a choisis de couvrir, la relation entre le peuple et la révolution est un sujet qu'Engels a traité de manière constante tout au long de sa période d'écriture. L'une des premières références qu'il ait faites à un mouvement insurrectionnel en juillet 1839, dans une lettre à un ami alors qu'il n'avait que 19 ans, discutait de l'importance du soulèvement des gens en masse. Comme le soutenait la citation d'ouverture, de tels soulèvements et mouvements de masse ne pouvaient pas être accomplis de manière régulière, de manière conventionnelle, mais doit être accomplie par l'utilisation révolutionnaire de tout le peuple. Il s'est souvenu des événements survenus dans la péninsule ibérique pendant les guerres napoléoniennes comme des exemples de ce qu'un mouvement populaire peut réussir lorsque « les méthodes ordinaires échouent ». La tactique de la meilleure façon d'accomplir cette tâche préoccupait beaucoup Engels et était la source d'une grande partie de ses écrits sur ce sujet. Preuve de la longévité de ses conclusions, vingt ans après sa mort, les Gardes rouges soviétiques de 1917 personnifient bon nombre des concepts qu'il a mis en avant de son vivant.

À ses débuts, cependant, cette application théorique avait une incohérence centrale qu'Engels devait surmonter afin de formuler une sorte de doctrine pour les soulèvements de masse. La nature problématique de l'intégration du conflit de classe avec le nationalisme s'est avérée gênante pour Engels. Bien que ni Engels, ni la majorité de ses contemporains socialistes, n'aient rejeté catégoriquement la guerre nationaliste, tous ont lié directement cette lutte à l'importance d'une révolution prolétarienne. La solution reposait sur l'état final perçu à l'intérieur du pays et sur la position du prolétariat par rapport aux autres classes et à sa position antérieure. Cette relation entre la révolution et le nationalisme est devenue l'un des concepts et des questions centraux de la théorie marxiste.

Engels lui-même a lutté contre des divergences personnelles à cet égard, se considérant (quelque peu passionnément) comme un Allemand. Or, dans le cadre de cette conception du conflit entre les classes, Engels devait déterminer le rôle et la relation d'une force militaire avec tout gouvernement « populaire ». La force armée de cette nouvelle entité serait bien sûr composée par le prolétariat et serait une « armée ouvrière », capable de maintenir l'ordre et de soutenir l'État dans le cadre de directives pratiques. Une telle force fonctionnerait comme la rivale de la garde nationale dirigée par la bourgeoisie et pourrait être utilisée dans les combats révolutionnaires. Le défi important à ce problème s'est posé avec la question de savoir comment un tel gouvernement populaire pourrait réellement prendre les choses en main, et quelle force militaire serait, ou pourrait, être utilisée à cette fin ?

Mis à part le débat entre les étapes de la révolution et la question de savoir si la révolution prolétarienne dépendait nécessairement d'une première prise de pouvoir par la bourgeoisie, à un moment donné, les travailleurs et leurs alliés devraient posséder une force armée. Étant donné la prédisposition d'Engels à avoir une très mauvaise opinion de la paysannerie et des classes inférieures, le problème d'armer un tel « barbare au milieu de la civilisation » devint aigu. La première question pour Engels était donc : d'où provenait le soutien matériel et concret d'une telle

force ? Apparemment, la réponse était que cela viendrait directement des princes et de l'État. Malheureusement pour Engels et son armée ouvrière, les princes et les classes supérieures de l'État, ceux qui contrôlaient les moyens de faire la guerre, appartenaient à la classe bourgeoise et n'étaient disposés qu'exceptionnellement peu de cas à envisager de transférer le contrôle des armes aux classes inférieures. Engels a reconnu ce problème dès la révolution en Hongrie, lorsqu'il a écrit sur l'expansion de la lutte dans une sphère opposant les paysans à la noblesse dans un conflit de plus en plus explosif. Parallèlement, dans la même lutte, il a admis les problèmes de l'armement de ces nouvelles forces des opprimés. Même à Paris, à l'été 1848, Engels exhortait les ouvriers à mener une « guerre civile sociale » malgré leur manque de nombre et de matériel. Cependant, avec les échecs des révolutions du milieu du siècle, Engels modifia son approche de ce problème. Sa solution était simplement d'ignorer le problème, et au lieu de s'attaquer aux questions spécifiques de l'armement du peuple, il lança plutôt des appels à « l'armement des travailleurs », comme il l'avait fait en mai 1849, en exprimant son soutien à l'activiste socialiste Ferdinand Lassalle et en août 1852, en évaluant l'échec de la révolution allemande.

Mais même s'il a choisi d'ignorer les problèmes généraux qui existaient, il n'a pas ignoré les traits spécifiques de la guerre populaire de masse et les défis auxquels les forces régulières et irrégulières qui combattaient la guerre devaient faire face. Même avant les convulsions finales du début des années 1850, Engels a commencé à décrire certains des concepts spécifiques qui différenciaient ces guerres populaires des conflits précédents. La plus importante de ces nouvelles tendances était le degré de barbarie qui faisait intrinsèquement partie d'une telle guerre. Les commentaires les plus perspicaces d'Engels sur de tels conflits ont eu lieu au printemps de 1857, lorsqu'il a écrit sur la situation des Britanniques en Chine et en Inde et a commenté que « dans une guerre populaire, les moyens utilisés par la nation insurgée ne peuvent pas être mesurés par les règles communément reconnues de la guerre régulière, ni par aucune autre norme abstraite. mais par le degré de civilisation que seule cette nation insurgée a atteint. Dans ce cas particulier, cela signifiait que la guerre n'était pas menée selon la conception conventionnelle et eurocentrique du combat honorable, mais qu'elle tombait de plus en plus sous les règles que le peuple chinois « opprimé » souhaitait imposer au conflit. Ces nouvelles mesures de cette lutte comprenaient donc des actions telles que l'empoisonnement des denrées alimentaires, l'enlèvement et le massacre aléatoire de voyageurs européens. Ce n'était pas la façon dont les forces régulières européennes étaient habituées à se battre, c'était un nouveau type de guerre. Plus tard, alors qu'il écrivait pour *The New American Cyclopaedia*, Engels a commenté le même type de redéfinition des paramètres de combat qui se produisait en Algérie, où les combats des deux côtés ont pris un degré de barbarie qui n'était pas courant en Europe. Le point significatif de ces engagements particuliers était que de nombreuses atrocités ont été commises par les troupes françaises les plus « civilisées », qui ont brûlé et détruit sans discernement les maisons, les approvisionnements et les récoltes arabes. Même pendant la guerre de Sécession, Engels a vu une formidable opportunité pour les Blancs pauvres du Sud de se soulever et de s'engager dans l'anarchie, divisant davantage les États-Unis en distinctions de classe.

En dehors de cela, Engels s'est efforcé d'aborder des méthodes plus conventionnelles que les forces insurrectionnelles pouvaient appliquer dans la conduite de la guerre. D'abord et avant tout, l'élément important pour Engels restait l'importance cruciale du moral sur le champ de bataille, et comment une telle suprématie spirituelle était inestimable pour le succès final. Engels semblait à cet égard très affecté par les diverses tendances qui se manifestèrent en Hongrie pendant la révolution. Les Magyars et, dans une moindre mesure, les forces habsbourgeoises recevaient un certain soutien de la part des paysans pauvres, qui soutenaient leurs causes respectives avec un peu plus que de l'« enthousiasme » pour une cause.

Comme nous l'avons déjà dit, cependant, Engels n'a pas saisi la nature de ces causes pour lesquelles les gens se sont battus. Il voulait les voir comme basés sur la classe et asservis à la révolution européenne imminente. En réalité, cependant, la plupart du temps, ces petits révolutionnaires se sont battus strictement sur des idéaux nationalistes. Le même sentiment était présent lors des révolutions allemandes ratées de la même période. Engels semblait quelque peu

mécontent que pendant la guerre de Sécession, un tel sentiment n'ait pas été présent à un degré significatif. Même lorsqu'Engels a discuté des tactiques et des procédures militaires que les forces régulières et les soldats en situation irrégulière devaient apprendre, il a structuré ces compétences dans le cadre du concept de maintien de l'esprit militaire et de la présence d'esprit sur le champ de bataille :

« L'extension considérable des patrouilles et des expéditions de fourrage, des tâches d'avant-poste, etc., plus l'activité exigée de chaque soldat augmente, plus les cas où le soldat doit agir de son propre chef et compter sur ses propres ressources intellectuelles se reproduisent plus fréquemment, et, enfin, la grande importance des escarmouches dans les combats, dont le succès dépend de l'intelligence, du coup d'œil et de l'énergie de chaque soldat, tout cela suppose un plus grand degré d'éducation du sous-officier et du soldat de base. Une nation barbare ou semi-barbare, cependant, est incapable d'offrir un degré d'éducation des masses tel que 500 000 à 600 000 hommes recrutés au hasard puissent, d'une part, devenir disciplinés et entraînés à agir comme des machines, et en même temps acquérir ou conserver ce coup d'œil »

Étonnamment, c'est un aspect des écrits d'Engels que peu d'historiens et d'observateurs du XXe siècle lui ont attribué le mérite d'avoir discuté.

Chapitre Six :

Guérilla et Guerre de partisans

Tactiques de guérilla

« L'insurrection de masse, la guerre révolutionnaire, les détachements de guérilla partout, voilà le seul moyen par lequel une petite nation peut vaincre une grande, par lequel une armée moins forte peut être mise en position de résister à une armée plus forte et mieux organisée. » — Friedrich Engels, « La défaite des Piémontais »

« Or, l'insurrection est un art tout autant que la guerre ou tout autre, et elle est soumise à certaines règles de procédure qui, lorsqu'elles sont négligées, produisent la ruine du parti qui les néglige. »—Friedrich Engels, « La défaite des Piémontais »

Comme nous l'avons vu plus haut, Friedrich Engels a été l'un des premiers écrivains socialistes à consacrer de l'énergie aux opérations réelles des armées sur le terrain. Et bien qu'il n'ait peut-être pas été un innovateur spectaculaire, ses observations et ses concepts ont néanmoins grandement contribué à la manière dont les mouvements socialistes depuis son époque se sont développés et se sont engagés dans des opérations militaires. Et son impact ne s'est fait sentir dans aucun domaine plus que dans le domaine de la guérilla. Engels, presque seul de ses contemporains, a longuement discuté des idées qui sous-tendent les mouvements de guérilla. Ce qui est encore plus impressionnant, c'est qu'il ne l'a pas fait uniquement de manière générique et aléatoire, mais qu'il s'est efforcé de couvrir de nombreux aspects de ces combats, en accordant une attention particulière lorsque l'interaction avec les forces régulières était importante pour la progression des opérations. Engels croyait que la guérilla était « une espèce de guerre » et devait être considérée comme une composante de toute campagne régulière, même si une force de guérilla ne maintenait pas les capacités d'une force régulière. C'est dans cet esprit qu'il discute de cas particuliers, notamment les domaines de la guerre en montagne, des opérations à l'arrière et de l'application de principes militaires pour mener à bien un mouvement d'insurrection.

Engels n'a pas consacré beaucoup de temps aux opérations de guérilla et aux mouvements insurrectionnels jusqu'aux révolutions de 1848, qui ont eu un impact considérable sur la scène politique et sociale du siècle. Ces révolutions comprenaient un large éventail de luttes révolutionnaires avec des protagonistes et des résultats résolument différents. Dans ce cadre, Marx et Engels ont publié leur « Manifeste communiste », plaçant le spectre du communisme à l'ordre du jour politique. À la fin des révolutions, cependant, le communisme n'a pas réussi ; les partisans du changement révolutionnaire, dont Engels était l'un des dirigeants, devaient découvrir pourquoi.

Au sein de ces révolutions, les actions de Paris ont fourni les premiers exemples d'ouvriers opprimés élevant des barricades et luttant contre les forces militaires régulières gouvernementales. Engels a consacré ses premières excursions aux concepts de guerre insurrectionnelle au milieu de ce paysage. Écrivant dans ces circonstances, il a jeté les bases d'écrits ultérieurs sur les modèles généraux de la guérilla et le rôle de l'insurrection armée et de l'action au sein d'une révolution prolétarienne (marxiste). Engels a concentré ses écrits au cours de ces années sur les principes de la conduite d'opérations visant à « confondre et désorganiser » l'ennemi afin d'atteindre le but ultime – la victoire de l'insurrection socialiste.

Au cours de l'été 1848, Engels observa avec une grande attention l'évolution de la situation à Paris. C'était une situation où les travailleurs étaient en concurrence militaire avec une force régulière qui à la fois était plus nombreuse qu'eux et contenait beaucoup plus d'armes létales qu'ils n'en possédaient. Bien que l'issue finale n'ait pas fait de doute longtemps et que la majeure partie des combats se soit terminée en une semaine, Engels a tiré quelques conclusions concernant la

nature de la guerre insurrectionnelle, en particulier lorsqu'elle est menée dans un environnement urbain. Grâce à l'utilisation de barricades le long des rues et des passages critiques, chaque bâtiment individuel a été transformé en un point d'appui défendable, adapté à une action soutenue contre un ennemi. Pendant la construction et l'occupation de ces points d'appui, les insurgés ont correctement utilisé des éléments plus petits pour maintenir les lignes de communication, en utilisant des barricades et des rues plus petites pour maintenir le contact entre les points d'appui individuels. Tout cela n'a été fait que dans les sections de la ville où les travailleurs étaient relativement sûrs d'un soutien local, et non dans les quartiers plus riches de la ville. En plus de cela, le chef rebelle Joachim R. T. G. de Kersausie (un ancien officier militaire) concentra ses effectifs disponibles sur un seul objectif, l'Hôtel de Ville, tandis que des sections moins importantes du mouvement protégeaient les bases d'opérations de l'insurrection.

Ces actions, aussi habiles soient-elles, se sont finalement soldées par un échec pour les insurgés. Les raisons étaient simples pour Engels. Tandis que les ouvriers parisiens conservaient l'esprit et la volonté nécessaires de la population, deux avantages décisifs résidaient dans l'armée française. Tout d'abord, ils étaient deux fois plus nombreux que les insurgés. Deuxièmement, ils disposaient d'un armement supérieur, comme l'artillerie mobile, qui pouvait, lorsqu'on lui en donnait le temps, abattre même la barricade la plus redoutable. L'amertume d'une telle défaite était difficile à accepter pour Engels ; il condamna le commandant français, le général Cavaignac, pour son comportement barbare en tournant son artillerie contre les révolutionnaires. Peu de temps après, en septembre 1848, lorsqu'un soulèvement similaire éclata dans la ville allemande de Francfort, Engels loua l'esprit et le dynamisme des insurgés, mais exprima peu d'espoir quant au succès final de l'opération. En plus des inconvénients du nombre et de l'équipement, l'inconvénient supplémentaire d'une population antipathique qui considérait l'action révolutionnaire comme préjudiciable à une éventuelle unification allemande modifiait considérablement les chances contre les insurgés.

En Hongrie, un an plus tard, les forces révolutionnaires magyares ont utilisé des tactiques similaires avec beaucoup de succès contre les armées des Habsbourg. Dans ce cas, alors que le soutien populaire était, au moins dans les premières périodes des combats, fortement derrière les Hongrois, les Hongrois possédaient également une force d'armement comparable qui leur permettait de combattre sur un pied d'égalité plus que les mouvements précédents. Les Hongrois eux-mêmes ont été confrontés à l'insurrection des minorités slovaques et croates sur leurs propres terres, se soulevant contre eux sur la base des mêmes considérations nationalistes qui avaient poussé les Magyars. Les tactiques utilisées par les Magyars reflétaient celles des Français en 1848, sauf qu'en raison de la plus grande étendue de territoire disponible, les rebelles hongrois ne se limitaient pas aux villes et aux zones urbaines. Ils ont certainement tenu les villes aussi longtemps que possible, mais lorsque cela a échoué, comme l'a noté Engels, ils se sont retirés dans les campagnes, où ils ont maintenu un soutien considérable des propriétés magyars qui considéraient les Habsbourg comme des oppresseurs, et ont poursuivi un conflit de guérilla, harcelant et perturbant les zones arrières autrichiennes. Étant à la fois soutenus localement et victorieusement militairement, les révolutionnaires n'avaient pas besoin de se précipiter dans un engagement décisif avec les forces régulières du prince Windischgrätz. Si un engagement décisif se produisait, ce sont les Magyars, et non les Autrichiens, qui dicteraient le tempo et détermineraient les paramètres du combat. Au cours de l'année suivante, alors qu'il écrivait presque exclusivement sur les opérations en Hongrie, Engels consacra beaucoup d'espace aux actions des rebelles qui développaient ses conceptions de la lutte contre une armée régulière plus grande, illustrée dans la citation au début de la section. Pour Engels, les possibilités d'action irrégulière étaient infinies. Par exemple, en avril 1849, les Hongrois possédaient un énorme avantage grâce à leur méthode d'emploi de la cavalerie légère près de Hatvan et en dictant le tempo de la bataille en utilisant des détachements d'ingénieurs pour détruire les ponts et des unités d'artillerie pour harceler les Autrichiens. Engels, inspiré par les événements de l'époque, à ce moment-là, à la fin du mois d'avril 1849, abandonna ses activités journalistiques avec la fermeture des bureaux de la *Neue Rheinische Zeitung* et se rendit dans le sud de l'Allemagne pour participer aux insurrections de Bade et du Palatinat. Il ne poursuivit donc pas ses

observations des actions en Hongrie tout au long de l'été, moment où les forces russes intervinrent et, en août, aidèrent à la défaite finale de la rébellion hongroise.

Peu de temps après, dans son exposé sur l'insurrection ratée du Palatinat de 1849, Engels a constamment réitéré les nécessités d'une révolution réussie et comment ces conditions étaient possibles, mais non entreprises, dans la campagne de cet été-là. Tout d'abord, Engels insista sur la nature de l'insurrection opérant à partir d'une zone qui possédait une forte base populaire, et non à l'intérieur des villes fortifiées, comme Cologne. Ce n'est qu'en occupant et en contenant les petites villes industrielles et les zones rurales autour de ces forteresses, les isolant ainsi (ainsi que les troupes prussiennes qui résidaient à l'intérieur) que des conditions favorables pourraient être créées pour une révolution réussie. En fin de compte, les possibilités n'étaient pas si encourageantes, mais permettaient au moins le succès si les insurgés prenaient des mesures rapides et vigoureuses qui poussaient les autorités à un compromis ou à une capitulation. Une telle action ne s'est pas produite dans le Palatinat. Les derniers commentaires d'Engels sur les actions des révolutions du milieu du siècle, publiés sous le titre d'« Insurrection » pour sa série « Révolution et contre-révolution en Allemagne » en août 1852, résument avec précision ses pensées sur les actions militaires et méritent d'être cités dans leur intégralité :

« Or, l'insurrection est un art tout autant que la guerre ou tout autre, et elle est soumise à certaines règles de procédure qui, lorsqu'elles sont négligées, produisent la ruine du parti qui les néglige. Tout d'abord, ne jouez jamais avec l'insurrection à moins d'être pleinement préparé à faire face aux conséquences de votre jeu. Les forces qui vous sont opposées ont tout l'avantage de l'organisation, de la discipline et de l'autorité habituelle ; À moins que vous n'apportiez de fortes chances contre eux, vous êtes vaincu et ruiné. Deuxièmement, la carrière insurrectionnelle une fois engagée, agit avec la plus grande détermination et passe à l'offensive. La défensive est la mort de tout soulèvement armé ; Il est perdu avant de se mesurer à ses ennemis. Surprenez vos antagonistes pendant que leurs forces se dispersent, préparez de nouveaux succès, si petits soient-ils, mais quotidiens ; maintenez l'ascendant moral que vous a donné le premier soulèvement heureux ; ralliez ainsi à votre côté les éléments vacillants qui suivent toujours l'impulsion la plus forte, et qui cherchent toujours le côté le plus sûr ; forcez vos ennemis à battre en retraite avant qu'ils ne puissent rassembler leurs forces contre vous ; pour reprendre les termes de [Georges J.] Danton, le plus grand maître de la politique révolutionnaire jamais connu : de l'audace, de l'audace, encore de l'audace ! »

Dans la première moitié des années 1850, Engels a relativement peu écrit sur les considérations tactiques de la guerre révolutionnaire. Au cours de ces années, il a pris un soin particulier à rester aussi impartial que possible afin de présenter une représentation réaliste des attributs des révolutions ratées des années précédentes. Avec son évaluation décourageante des opportunités d'activité révolutionnaire dans un avenir proche, son accent est devenu la diffusion des méthodes qui seraient les plus appropriées, les plus efficaces et les plus possibles pour les mouvements insurgés contemporains. Les quelques échantillons qu'il a fournis ont pour la plupart réaffirmé ses postulations antérieures et renforcé ses points de vue. Il a continué à souligner le rôle d'un terrain favorable, que ce soit dans un pays peu peuplé comme l'Écosse ou dans les villes densément peuplées d'Angleterre. Il a ajouté un élément à sa discussion sur la progression des mouvements insurrectionnels : l'importance de lier le mouvement insurrectionnel aux opérations d'une armée régulière. Bien que cet aspect ait été présent dans ses écrits sur les révolutions du milieu du siècle, il n'a jamais complètement élaboré ses pensées concernant la relation entre les deux, bien qu'il ait auparavant examiné des exemples historiques tels que le duc de Wellington en Ibérie et le général Mikhaïl G. Koutouzov en Russie pendant la campagne de Napoléon en 1812. Les deux forces avaient existé soit dans un état de séparation totale, soit dans un état d'évolution, similaire à la position que Mao adopterait près d'un siècle plus tard lorsqu'il établirait la plateforme de guérilla pour ses forces combattant à la fois les nationalistes japonais et chinois. En octobre 1853, Engels voyait ces considérations dans les actions des Turcs et des Russes, en particulier avec la nécessité pour les Turcs d'être en mesure d'engager avec succès les Russes sur une base durable. Pour contrer cela, et plus tard pour contrer les forces alliées combinées, Engels

affirma que les Russes devaient utiliser leur avantage dans la cavalerie légère - les Cosaques - pour interdire les zones arrières alliées et causer des ravages le long des lignes de communication britanniques et françaises, bien qu'Engels ait admis de nombreuses lacunes que les Cosaques possédaient pour une application dans un scénario conventionnel.

Au cours des rébellions indiennes de 1858, les insurgés des Cipayes ont démontré à la fois les attributs positifs et négatifs des tactiques de guérilla. Les succès de leurs opérations résidaient pour la plupart dans le domaine des combats de zone arrière et de la perturbation réussie des lignes de communication britanniques. Les principales fautes des Cipayes, et les causes de la défaite significative de Lucknow, en particulier, étaient leur manque total de toute compétence ou connaissance militaire. Selon les conditions préalables d'Engels à la guérilla, il n'y avait aucune raison pour une telle piètre performance face à l'avancée de la colonne anglaise de Campbell. Engels était extrêmement critique à l'égard des capacités des dirigeants indiens dans le domaine de la conduite de la guerre, déclarant qu'à Lucknow « il ne semble y avoir eu ni courage, ni concert, ni même l'ombre d'un bon sens. Nous n'entendons parler d'aucune artillerie utilisée pour la défense. Engels critiquait également le manque de direction ou d'orientation commune des Indiens au cours des dernières étapes de la guerre. Bien que leur campagne lente et méthodique contre les Britanniques plus tard dans l'année soit ennuyeuse et manque de spectacle militaire, elle est également efficace. Mais, malheureusement pour les rebelles et au dégoût d'Engels, les Cipayes ne firent rien pour profiter de leurs succès ou y donner suite. Et Engels a bien mentionné leurs succès. Engels croyait fermement que les mouvements de guérilla pouvaient vaincre une force européenne régulière s'ils étaient bien dirigés et suffisamment patients. En empêchant toute force régulière de prendre une position sur tout ce qui se trouvait sur le terrain sur lequel elle se trouvait, une armée insurgée pouvait vaincre des ennemis réguliers, même sans s'engager dans une bataille décisive. Contrairement aux révolutions de la décennie précédente, les mutins indiens possédaient un grand nombre d'avantages, tels que le soutien populaire et une relative égalité en quantité, sinon en qualité, des troupes. Même après le délogement de Lucknow, les Cipayes conservèrent la capacité de revenir et de réoccuper des zones précédemment soumises, forçant les Britanniques à consacrer presque toute leur période d'opérations à reprendre le territoire précédemment capturé. S'il était suivi, pensait Engels, cela avait le potentiel de garantir le succès final des opérations de Sepoy. En fin de compte, cependant, les révolutionnaires indiens ont échoué parce qu'ils n'étaient pas assez fanatiques, robustes ou unis pour endurer les épreuves nécessaires pour voir la victoire finale.

La décennie des années 1860 fut une période de suprématie pour les armées régulières d'Europe contre les forces insurrectionnelles et rebelles. Engels a vu les armées régulières de l'Europe passer beaucoup de temps à s'entraîner et à travailler sur les éléments qui leur permettraient d'acquérir une autre dimension de suprématie contre tout futur mouvement de guérilla. En plus des généralités de l'exercice, Engels voyait un accent supplémentaire sur le concept d'escarmouche entre les armées régulières, enseignant aux forces à combattre non pas individuellement, mais avec la discipline d'unité dans le cadre d'une équipe combinée, qui pourraient travailler efficacement ensemble pour vaincre les forces irrégulières. Les Français, en particulier, ont contribué au développement du système contemporain grâce à leurs opérations en Algérie, où des éléments de leur armée ont remporté un certain succès contre des forces irrégulières. Engels a également déploré la disparité entre les capacités de la cavalerie irrégulière et régulière. Bien que la cavalerie irrégulière possédât des avantages lorsqu'elle opérait contre des forces régulières, au fur et à mesure que la chaux progressait, ces avantages diminuaient à mesure que les forces régulières s'adaptaient au style de guerre indiscipliné et engageaient rarement des forces irrégulières sur le terrain choisi par ces dernières. À cela s'ajoutait le fait que les armes étaient beaucoup plus efficaces que les mousquets rayés ordinaires. Les fusils à chargement par la culasse qui sont devenus largement utilisés dans les années 1860 ont encore contribué à ces tendances.

Jusqu'à la Commune de Paris de 1870-1871, Engels n'avait guère de raisons de s'enthousiasmer pour les actions du prolétariat, ou de tout peuple opprimé, ou pour tout autre exemple positif de guérilla à noter. En 1857, Engels a donné l'exemple d'un excellent chef d'opérations de guerre mineure lorsqu'il a écrit son article sur Berne pour *The New American*

Cyclopaedia. Berne a mené « des surprises audacieuses, des manœuvres audacieuses [et] des marches forcées » et a inspiré une grande confiance à ses subordonnés en les menant à la victoire dans les premiers stades de l'insurrection hongroise. Au début des années 1860, Engels a noté le seul chef capable d'imiter Berne, principalement grâce à l'application des mêmes attributs. L'utilisation par Garibaldi des forces rebelles pour mener à bien des opérations dans toute la péninsule italienne a été la seule exception à la sombre période des opérations révolutionnaires des années 1860.

Guerre de guérilla en montagnes

« Il existe encore une autre forme de guerre défensive en montagne qui est devenue célèbre à l'époque moderne ; c'est celle de l'insurrection nationale et de la guerre de partisans, pour laquelle un pays montagneux, du moins en Europe, est absolument nécessaire. » —Friedrich Engels, « La guerre en montagne d'hier et d'aujourd'hui »

Engels a consacré beaucoup de temps à l'étude de la petite guerre dans des environnements spécifiques propices à des situations ou à des lieux particuliers. L'un de ces domaines d'intérêt spécifiques était la guerre dans les régions montagneuses et l'utilisation de troupes spécialisées particulièrement adaptées à une telle guerre. Au cours de la première moitié de sa carrière journalistique, il a commenté de manière peu fréquente, mais régulière, l'impact de telles opérations sur les campagnes régulières. À cet égard, il a utilisé à la fois des exemples historiques et des évaluations contemporaines pour explorer davantage ses conceptions sur l'utilisation de troupes irrégulières de montagne pour renforcer les opérations conventionnelles. En janvier 1857, il rédige deux articles pour le *New York Daily Tribune* qui résument ses idées sur les buts, les objectifs et les principes de la guerre irrégulière en montagne.

En raison de la nature montagneuse d'une grande partie du terrain en Hongrie, ces guerres ont contribué de manière significative aux combats pendant les révolutions du milieu du siècle dans ce pays. Dans cet environnement, Engels a noté la capacité d'adaptation d'autres groupes nationalistes au sein de l'Empire autrichien pour influencer les combats en occupant des cols de montagne sur lesquels les Autrichiens comptaient pour leur soutien logistique. À cet égard, le peuple slovaque des Carpates, qui occupait des emplacements importants dans les cols de montagne, était particulièrement important. Bien qu'ils n'aient pas été couronnés de succès à long terme, Engels a noté les considérations topographiques particulières, ainsi que les dispositions nationales, qui ont facilité les mouvements de partisans dans de telles régions. Un autre facteur qu'Engels n'a pas commenté en détail, mais qu'il a mentionné dans quelques-uns de ses commentaires, est l'hésitation des Autrichiens à s'engager activement dans de telles régions. Cela était révélateur des problèmes auxquels les forces régulières étaient confrontées lorsqu'elles étaient confrontées à un ennemi qui opérait dans de tels environnements.

Au début des années 1850, Engels fait des commentaires occasionnels sur l'efficacité des troupes de montagne dans les Balkans et dans le Caucase lors des opérations associées au conflit de Crimée. Engels voyait dans l'utilisation potentielle des troupes de montagne par les Turcs une excellente occasion de retirer la force russe du front des positions turques. À la fin de 1853, le commandant turc Abdi Pacha eut une excellente occasion d'augmenter ses 30 000 soldats réguliers avec des cavaliers bédouins et kurdes qui pourraient interdire les lignes d'approvisionnement russes dans le Caucase, détériorant considérablement l'efficacité russe contre ses forces. Lorsqu'une telle situation s'est produite peu de temps après, les Russes ont été contraints de battre en retraite par le col de Dariel alors qu'ils étaient attaqués par un détachement des forces montagnardes d'Abdi Pacha. Enfin, Engels a évalué l'impact des cols et des sentiers de montagne pour le réapprovisionnement des troupes en garnison à Sébastopol et sur d'autres sites de la Crimée. Alors qu'Engels voyait les énormes opportunités pour les Russes à cet égard, il a également noté que les Alliés disposaient d'une force comparable qui était adaptée pour contrer cette menace. Avec l'introduction des Français dans les combats sont apparues des troupes spéciales françaises comme les zouaves et les chasseurs qui avaient connu une telle guerre en Algérie. Quoi qu'il en soit, ni les

Russes ni les Alliés n'ont jamais pleinement profité de cette opportunité et les opérations en montagne ont relativement peu contribué à la progression de la guerre.

En janvier 1857, Engels écrivit deux articles intitulés « La guerre en montagne dans le passé et le présent » pour le *New York Daily Tribune* détaillant l'utilisation des forces montagnardes dans la guerre. Pour la majorité de ces articles, l'accent est resté mis sur la petite guerre en montagne, comme témoignage de la difficulté des forces régulières à opérer dans de telles circonstances. L'objectif de ces articles a fourni une fenêtre historique à travers laquelle on peut voir la meilleure méthodologie d'application de la doctrine militaire dans un environnement montagneux. La nature d'une telle guerre exigeait que les forces soient légères et mobiles, bien plus que les forces régulières que ces troupes de montagne engageaient souvent. Ce fut le cas des tribus caucasiennes contre les Russes, leur permettant de mener « des sorties continues de leurs collines vers les plaines », surprenant les détachements russes, et « des excursions rapides loin à l'arrière de la ligne avancée russe, dans des embuscades tendues aux colonnes russes en marche ». Ces activités, qui se sont éternisées en Tchétchénie et au Daghestan pendant plusieurs décennies, rappellent étrangement le borbier russe actuel dans la même région.

Engels ne limitait pas ses exemples au théâtre d'opérations de Crimée. D'autres mouvements insurrectionnels ont également mené avec succès de telles opérations. Engels a discuté des actions des Suisses à travers l'histoire et de leur capacité à arrêter les forces d'invasion à un degré si distinct que les armées adverses, notamment celles de la couronne des Habsbourg, une cible préférée d'Engels, n'y ont jamais réussi. C'est dans les cols étroits de la Suisse que la technologie et le nombre supérieurs étaient de peu d'utilité à une armée régulière d'invasion, et « dès que ces armées lentes étaient une fois empêtrées dans un terrain difficile, elles s'accrochaient solidement, tandis que les paysans suisses légèrement armés étaient en mesure d'agir à l'offensive, de déjouer les manœuvres, pour encercler, et finalement vaincre leurs adversaires. Dans d'autres cas, Engels a utilisé les exemples des paysans du Tyrol en 1809, des Basques contre l'Espagne et, bien sûr, des opérations de guérilla espagnoles contre Napoléon pour renforcer son point de vue.

Guerre de guérilla et opérations arrière

« La force d'une insurrection nationale ne réside pas dans les batailles rangées, mais dans les petites guerres, dans la défense des villes et dans l'interruption des communications de l'ennemi. » —Friedrich Engels, « Le soulagement de Lucknow »

De tous les aspects de la guérilla, Engels n'a pas consacré beaucoup de temps ou d'espace aux questions des détachements de guérilla opérant dans la zone arrière d'une force régulière. L'attention qu'il a accordée, cependant, était très perspicace et ciblée. Il est clair qu'Engels pensait que de telles opérations étaient très importantes dans toute insurrection, et a cité un certain nombre d'exemples de forces en infériorité numérique et en infériorité numérique qui ont réussi à dégrader les opérations d'une armée régulière pendant une longue période de temps. La première lutte fut la révolution hongroise de 1848-1849, où les insurrections et les contre-insurrections étaient des aspects courants de la situation militaire. Le deuxième conflit fut les mutineries indiennes de 1858. Dans cet affrontement, bien que les réguliers britanniques habilement dirigés aient souvent vaincu les révolutionnaires, la tactique indienne de retraite et de petite guerre a obtenu tout ce que l'on pouvait attendre d'une telle force.

En Hongrie, Engels s'est donné beaucoup de mal pour établir l'importance des opérations de guérilla à l'arrière des armées autrichiennes en progression, et le rôle de ces opérations dans la distraction des Autrichiens de leur effort principal. Engels remarqua cette tendance au début de la campagne, en particulier dans son article « La guerre en Hongrie », écrit en février 1849. À partir de ce moment, Engels a fait un travail admirable en démontrant non seulement le succès des forces hongroises et dirigées par les Hongrois opérant à l'arrière des Autrichiens, mais aussi l'échec des Autrichiens à contrer avec succès de telles opérations. Engels s'est avéré particulièrement habile à démontrer les échecs répétés des Autrichiens. Au début de 1849, après avoir affirmé à plusieurs reprises qu'une zone géographique particulière était exempte de forces rebelles, Engels prouva que

ce n'était pas le cas et qu'une force de guérilla substantielle opérait à l'arrière de la formation autrichienne du comte Franz H. Schlick, à la fois renforçant les forces régulières hongroises de Görgey opérant sur le front de Schlick et affaiblissant la position autrichienne correspondante.

Peu de temps après, à la fin du mois de mars 1849, Engels commenta l'expansion des actions de guérilla dans les zones arrières des Autrichiens. Ces événements ne se limitaient plus aux forces hongroises, mais s'étaient étendus à d'autres régions slaves, serbes et slaves, plus particulièrement dans les régions de Tolna et de Baranya en Hongrie. Pour démontrer ce fait, Engels a cité le travail d'autres journaux couvrant le théâtre et les bulletins officiels de l'armée autrichienne pour étayer sa position. Bien qu'il fût un jeune reporter et qu'il n'était pas tout à fait à l'aise avec le rôle d'expert en la matière dans les affaires militaires, Engels a suivi cette séquence avec un certain nombre de prédictions concernant les prochaines périodes de troubles, et a inclus des propositions sur les nécessités pour mener à bien les opérations de guérilla. Sur la base de ses observations selon lesquelles un soulèvement armé avait tendance à se produire chaque fois que les forces autrichiennes quittaient un lieu, il prédit que les insurrections dans la Tolna et la Baranya couperaient bientôt les lignes logistiques autrichiennes et s'étendraient dans les Alpes tridentines et la forêt de Bakony. Bien que cela ne se produise pas dans le sens le plus complet de la vision d'Engels, son discernement des tâches clés et des points décisifs de ce mouvement de guérilla est frappant.

Au fur et à mesure que les succès des Hongrois devenaient plus fréquents, les commentaires d'Engels sur les zones arrières diminuaient. Au moment où il termina d'écrire sur la situation en Hongrie, ses remarques se limitaient à désigner les lieux des nouvelles insurrections, à la fois dirigées par les Magyars et les Impériaux, et à condamner les mouvements basés sur la nationalité qu'il considérait comme soutenus économiquement directement de Vienne, tels que le soulèvement serbe dans le Banat et la Bacska en mai 1849. Dans les années qui suivirent les révolutions du milieu du siècle, Engels remarqua relativement rarement de telles opérations de guérilla à l'arrière. En janvier 1850, il commente dans un article de la Revue démocratique les révolutions du Palatinat et le rôle des ouvriers de Mulheim qui tentent de perturber l'afflux de troupes régulières dans sa sphère d'influence à Elberfeld. Pendant la guerre de Crimée, il a commenté à quelques reprises le sort des Russes dans le Caucase contre les tribus indigènes opérant à l'arrière et l'utilisation par les Turcs de forces irrégulières dans leurs tentatives de soulager les villes assiégées des Balkans. Ces quelques commentaires restent simples et manquent d'une analyse approfondie du rôle et du but de telles opérations dans un schéma militaire.

Enfin, en 1858, Engels se lance dans une série très perspicace couvrant les opérations des Anglais en Inde pour soulager la garnison de Lucknow. Bien qu'Engels n'ait certainement pas été un ami des Anglais dans ce domaine, il a accordé beaucoup de crédit au commandant britannique, Campbell, pour son secours rapide et actif de la capitale. D'autre part, il était extrêmement critique à l'égard de la conduite des mutins indiens. Tout en reconnaissant l'incapacité des insurgés à vaincre les Anglais sur le champ de bataille, il répéta le mantra selon lequel les Cipayes conservaient la capacité de déjouer les Anglais grâce à l'application d'une doctrine de guerre aveugle, forçant les Britanniques à marcher et à contre-marcher afin de protéger leurs lignes de communication et de réapprovisionnement. Bien qu'au début du conflit, cette tactique a connu un certain succès, en particulier grâce à la tactique répétée des Cipayes de battre en retraite et de se disperser avant un engagement décisif avec les Anglais, au fil du temps, les insurgés ont perdu leur concentration. Cette perte de concentration contrariait énormément Engels, et il réprimanda vivement les Cipayes : « Mais au lieu d'organiser une guérilla active, d'intercepter les communications entre les villes tenues par l'ennemi, d'entraver les petits groupes, de harceler les fourrageurs, ou de rendre impraticable l'approvisionnement en vivres, sans lequel aucune grande ville tenue par les Anglais ne pourrait vivre, au lieu de cela, Les indigènes se sont contentés de prélever des revenus et de profiter des loisirs que leurs adversaires leur ont laissés.

Ces écrits, bien que relativement peu nombreux, contiennent beaucoup d'informations sur la conception d'Engels du rôle des opérations de guérilla dans la zone arrière d'une force armée adverse. On peut comprendre de nombreux buts et objectifs spécifiques de telles opérations, et voir

où ils s'inscrivent dans la guerre du XIXe siècle, et comment ces objectifs se sont poursuivis au XXe siècle. Mais ce n'est pas seulement à travers son rôle de théoricien militaire que ces écrits doivent être appréciés. Bien qu'Engels ne se soit pas livré à une grande quantité d'analyses et de prédictions d'experts à ce stade précoce de sa carrière journalistique, c'est à travers ces écrits qu'il a le mieux illustré les traits qui ont fait de lui un correspondant militaire et un commentateur inestimable du mouvement socialiste de la jeunesse en Europe. La série d'articles qu'il a écrits sur la révolution hongroise et la rébellion des Cipayes, et l'attention succincte aux détails dont il a fait preuve en commentant ces concepts d'opérations arrières qui sont restés relativement obscurs pour l'époque, mettent en évidence certains des concepts les plus importants de son début de carrière théorique.

Vitesse et guerre irrégulière

« En temps de guerre, et particulièrement dans la guerre révolutionnaire, la rapidité d'action jusqu'à ce qu'un avantage décisif soit obtenu est la première règle. »—Friedrich Engels, «La prise de Vienne. La trahison de Vienne »

Engels a consacré beaucoup de temps à la discussion sur la nature de la vitesse sur le champ de bataille et sur l'importance cruciale de l'alacrité dans la zone de combat. Son analyse de ces éléments dans le cadre de la guerre irrégulière comportait de nombreuses similitudes avec des opérations comparables dans l'évolution des opérations régulières. Indépendamment de ces similitudes, Engels a consacré une bonne partie de ses écrits à l'importance de la rapidité pour les forces qui combattent dans des guerres mineures.

Le premier et le plus important incident de ce type de guerre s'est produit pendant les révolutions du milieu du siècle. En particulier, Engels considérait les actions dans son Allemagne natale comme d'excellents exemples de la façon dont la dictée d'un combattant sur le tempo opérationnel s'est avérée être d'une importance cruciale pour la victoire finale dans la campagne. Engels a évalué ses propres expériences dans l'insurrection du Palatinat de 1849 en démontrant l'importance de tels concepts pour les forces révolutionnaires. Malheureusement, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres qu'Engels commenta dans ses écrits ultérieurs, les problèmes de l'insurrection de 1849 s'avérèrent trop importants pour permettre des réalisations significatives. Pour Engels, il était d'une importance vitale pour les forces révolutionnaires de prendre des « mesures rapides et énergiques » non seulement pendant la conduite des opérations, mais aussi pendant l'organisation et l'administration des forces avant le combat afin d'insuffler aux unités l'esprit et l'élan nécessaires. Conformément à ses conceptions de la nature de la lutte des classes, la première étape de ce mastodonte (théorique) a été l'armement des ouvriers.

Démontrant sa polyvalence théorique, Engels a également établi ce qui devait être accompli par les forces régulières pour soutenir efficacement l'insurrection. En utilisant la campagne de 1849 en Allemagne comme paradigme, dès que la révolution a éclaté, la Prusse aurait dû envoyer « immédiatement et sans hésitation » les forces régulières disponibles pour défendre l'Assemblée de Francfort ; Cette action à elle seule aurait pu soutenir le mouvement libéral. Compte tenu des réalités politiques de l'époque, il n'est pas surprenant qu'une telle action prussienne n'ait pas eu lieu d'une manière ou d'une autre, bien que le ton de l'écriture d'Engels semble indiquer qu'il s'y attendait à moitié.

Engels a fait de nombreuses allusions à l'importance d'une action rapide non seulement dans la bataille, mais aussi pour le bien de toute la révolution. L'importance d'une action rapide était un thème sur lequel il revenait fréquemment lorsqu'il discutait des progrès des mouvements révolutionnaires à travers l'Europe et dans le monde. Comme nous l'avons déjà vu, Engels considérait la rapidité d'action comme une condition préalable aux révolutions en Allemagne en 1848-1849. De même, après la défaite de ces mouvements européens, Engels a tenté de donner une évaluation plus large des causes de l'échec révolutionnaire. Dans ses articles « La prise de Vienne » et « L'Assemblée constituante prussienne » publiés en mars 1852 pour le *New York Daily Tribune*, Engels exposa un certain nombre de truismes militaires qui étaient essentiels pour le succès

révolutionnaire. Parmi ces axiomes figuraient les concepts de vitesse, de démonstration de force par l'attaque et de préparation pour un engagement décisif par une action audacieuse. Dans les années qui ont suivi, il est revenu sur ces axiomes, citant les exemples d'autres insurrections qui ont réussi, souvent en faisant preuve de plusieurs de ces vertus révolutionnaires. En 1858, Engels loua les Cipayes en Inde pour leur capacité à se déplacer rapidement, indiquant que cette aptitude les rendait essentiels pour la guerre en Inde. Quelques années plus tard, l'un des attributs clés qu'Engels a trouvés si dignes d'éloges dans les opérations de Garibaldi était son talent démontré pour déjouer ses ennemis sur les champs de bataille de la Sicile. Ces actions de Garibaldi montrèrent que le révolutionnaire italien était « apte non seulement à la petite guerre de partisans, mais aussi à des opérations plus importantes ».

Administration des forces insurgées

« Pour une guerre de défense ? Pour cela, il n'y a pas besoin d'une armée permanente, car il sera facile d'entraîner chaque membre apte de la société, en plus de ses autres occupations, à manier les armes au niveau nécessaire pour la défense du pays. »—Friedrich Engels, « Discours à Elberfeld »

Si une révolution marxiste devait réussir, Engels prévoyait bon nombre des défis militaires que les insurgés devaient surmonter pour y parvenir. L'un des aspects clés qu'Engels a vus très tôt était le problème de l'organisation et de la discipline. Dans le commentaire de Berger sur la théorie de l'armée en voie de disparition, l'auteur fait remarquer que : « Armer le peuple aiderait à corriger le déséquilibre technique entre l'armée et le peuple ; Mais tant que chaque ouvrier n'aurait pas un fusil à répétition et une centaine de cartouches chez lui, toute tentative d'insurrection serait de la folie. Les implications d'un tel armement du peuple sont énormes ; Engels a jugé essentiel de répondre au besoin d'ordre avec une population aussi armée. Pendant des siècles, les classes bourgeoises et supérieures de la société possédaient les moyens disponibles pour mener la guerre, et maintenant les travailleurs devaient mettre en place, relativement soudainement dans la plupart des cas, une forme d'ordre pour compenser cette pénurie. Comme il le remarqua à propos de l'insurrection de Francfort en septembre 1848 : « Le peuple, qui est inorganisé et mal armé, est confronté à toutes les autres classes sociales, qui sont bien organisées et entièrement armées. » Soixante ans plus tard, les chefs militaires bolcheviks ont considéré ces paroles comme étant d'une importance cruciale pour le succès de leurs révolutions de 1917. Dès son commentaire dans La condition de la classe ouvrière en Angleterre, Engels a critiqué certains des premiers soulèvements ouvriers et a noté des échecs spécifiques dans leur discipline, qui ont abouti à la défaite finale. Par exemple, en 1843, lorsque les briquetiers de Manchester se sont révoltés, l'une des raisons de leur échec final était l'adresse au tir « horrible ». Une autre faute, et qui fournit un exemple précoce de l'attention portée par Engels aux détails en matière militaire, était le manque de conscience des insurgés de leur champ de bataille, illustré par le fait qu'ils se tenaient dos au feu pendant la soirée, se protégeant de leurs ennemis.

Au cours des révolutions de la fin des années 1840, Engels a vu de nombreux cas spécifiques du prolétariat se soulever et tenter au moins de s'engager dans une conduite disciplinée contre des ennemis mieux entraînés. Bien qu'ils aient rencontré un échec final, la façon dont les ouvriers à Paris ont relevé de nombreux défis des forces royalistes avec « unité, discipline et habileté militaire » devait être admirée, compte tenu des obstacles. Même après leur défaite, une telle admiration était méritée : « Le peuple, la plupart du temps désarmé, doit se battre... le pouvoir organisé de l'État bureaucratique et militaire. En Hongrie, Engels a commenté la capacité des « soldats improvisés » magyars à tenir tête aux armées autrichiennes et russes entraînées. Bien qu'il ait semblé quelque peu hypnotisé et partial quant au degré de succès qui pouvait être attribué directement à cette armée insurgée, ses écrits ont élucidé l'importance de transformer le prolétariat en soldats. Une décennie plus tard, écrivant sur le général Jozef Bern pour *The New American Cyclopaedia*, Engels a atténué ces commentaires, critiquant le Hongrois pour ne pas avoir inculqué l'organisation nécessaire au sein de son armée pour résister au traumatisme de la défaite sur le

champ de bataille. Lorsque les forces hongroises tentèrent leur démonstration infructueuse vers Pest au début de 1849, Engels conclut que cela avait été fait uniquement pour maintenir le moral tandis que le gros des forces magyares poursuivait leur entraînement militaire. Au moment de la démonstration, le niveau de compétence militaire des forces insurrectionnelles n'était pas suffisant pour risquer un engagement décisif.

Les cas où les problèmes d'organisation et de discipline ont le plus affecté les mouvements révolutionnaires ont été vus le plus clairement dans les situations allemandes, selon Engels. Lorsque les premiers grondements de la révolution balayèrent les États allemands, divers groupes commencèrent à s'organiser, et Engels commenta les perspectives de leur succès ou de leur échec. Il était sceptique quant à la Légion allemande de Suisse et à sa capacité à mener des opérations efficaces en raison du manque d'armement, d'entraînement et de la nature généralement médiocre de sa création, telle que formulée par un commandant volontaire, Johann Philipp Becker de Suisse. La situation n'a pas toujours été aussi sombre. En 1849, l'armée insurgée badonaise était bien préparée au combat, en termes d'organisation et de structure, bien qu'Engels ait critiqué à la fois le niveau d'armement atteint par les troupes et l'administration financière de la force.

Au cours de la campagne, la situation n'était pas claire pour déterminer le succès ou l'échec en fonction du niveau de discipline. Le sarcasme d'Engels était évident lorsqu'il commentait la milice populaire dans le Palatinat : « La milice civique de Kaiserslautern, forte de plus de trois cents philistins, défilait tous les jours à la Frachthalle en uniforme, portant les armes à l'épaule, et les Prussiens, lorsqu'ils entraient dans l'armée, avaient le plaisir de désarmer ces messieurs. » La présence de quelques forces entraînées, en particulier au sein de l'armée badoise, n'a guère atténué les problèmes de discipline au sein de l'ensemble de la force ; Lorsque les volontaires non entraînés se sont intercalés avec les troupes entraînées, les indisciplinés se sont avérés être la plus grande influence, et les problèmes se sont répandus tout au long de l'expédition. Lorsque la campagne fut terminée et qu'Engels rédigea son examen de la situation, il revint aux problèmes d'organisation et de discipline qui tourmentèrent l'insurrection à plusieurs reprises tout au long du conflit. De tels manquements à la discipline ont permis de manquer des occasions et ont laissé filer toute chance vague de victoire.

Peut-être qu'aucune autre situation pendant la révolution n'a démontré les problèmes insurgés d'organisation et de discipline que l'assujettissement de Vienne par les forces impériales en novembre 1848. Dans ce cas, les forces de réforme consistaient principalement en « une masse prolétarienne, puissante par le nombre, mais sans chefs, sans aucune éducation politique, sujette à la panique aussi bien qu'à des accès de fureur presque sans cause, en proie à toutes les fausses rumeurs répandues, tout à fait prête à se battre, mais... incomplètement armés et à peine organisés lorsqu'ils furent enfin conduits à la bataille. Même après la création d'une garde prolétarienne officielle pour la défense du gouvernement libéral, celle-ci s'est avérée « trop peu habituée à l'usage des armes et aux tout premiers rudiments de la discipline » et a été submergée par des forces impériales mieux préparées.

Au cours de la décennie qui a suivi, Engels a vu à maintes reprises ces mêmes conditions de succès et d'échec, et dans certaines circonstances, il a vu les mêmes leçons des révolutions du milieu du siècle se rejouer. En particulier dans les opérations indiennes britanniques, Engels considérait les actions des rebelles comme défectueuses dans de nombreux cas, culminant souvent dans un combat direct entre les forces bien organisées et disciplinées des Britanniques et les armées mal organisées et (Engels pourrait-on dire) non dirigées de l'insurrection. Plus tard dans la rébellion, en février 1858, Engels a vu le seul cas de « troupes entraînées (disciplinées, on ne peut pas les appeler) » affrontant les Britanniques dans une sorte d'attaque organisée, permettant un certain contrôle des Cipayes sur le champ de bataille. Même après que des lignes de communication tendues et des problèmes dans leurs zones arrières, parfois en conséquence directe du succès des Cipayes, aient annulé les gains britanniques à un point tel que les Indiens n'ont rien fait pour donner suite à ce succès. Engels considérait cet échec comme une conséquence directe de l'échec de l'organisation et de la discipline. Non seulement les Indiens n'ont pas profité de la situation, mais ils ont plutôt sombré davantage dans l'anarchie plutôt que dans l'insurrection. Engels percevait dans

ces années un succès particulier pour l'activité militaire révolutionnaire. Cela s'est passé en Italie, sous la direction de Garibaldi. Malgré les problèmes et les défis auxquels l'insurgé italien a été confronté au cours de ses campagnes à la fin des années 1850 et au début des années 1860, il a maintenu son armée unie et a remporté une série de succès. Engels attribuait cette capacité à l'habileté de Garibaldi à discipliner une force et à la maintenir unie contre toute attente.

Les réalisations de Garibaldi ne peuvent être négligées. Le maintien de la discipline et de l'organisation dans une armée révolutionnaire s'est avéré problématique à de nombreuses reprises. Pendant la Commune de Paris, le degré de discipline, quelle que soit l'inspiration, dans les forces combattantes a joué un rôle crucial dans la destruction des Communards. Même à la fin du XXe siècle, la pensée militaire marxiste soulignait la nécessité d'instiller l'organisation, ainsi que la ferveur doctrinale, au sein du prolétariat massif au cours d'une insurrection.

Dans l'acte de lever et de développer des forces révolutionnaires, un élément clé qu'Engels a spécifiquement noté était la quantité et la qualité des exercices, de l'instruction et de la formation que ces forces recevaient. Dans ses écrits, Engels n'a pas postulé de théories révolutionnaires ou particulièrement perspicaces concernant la nature ou le degré d'une telle formation. Il a toutefois fait preuve d'un bon jugement en détaillant à la fois la formation spécialisée qui était essentielle au succès de l'insurrection et en notant des exemples où la présence ou l'absence de formation a joué un rôle important dans l'issue du conflit.

Engels a trouvé de nombreux exemples parmi lesquels il a pu choisir lors des révolutions de 1848. Non seulement en France et en Hongrie, mais aussi ailleurs en Allemagne, il y a eu des exemples d'insurrections mal entraînées qui ont échoué lorsqu'elles se sont battues contre des troupes régulières entraînées. Par exemple, dans son article de décembre 1848 intitulé « Mesures contre les réfugiés allemands », commentant la Légion allemande de Suisse, il critique les activités de la Légion pour ses fondations ad hoc. La raison de la nature impétueuse de ses opérations était simplement le manque d'exercice approprié de l'unité, ce qui a exacerbé d'autres problèmes qualitatifs et quantitatifs au sein de l'unité. Le résultat final de leurs campagnes « trop hâtives et non planifiées », ces actions à Lucerne, Baden et Val d'Intelvi, ont échoué. À Dresde également, l'absence totale de préparation concrète de la part des forces insurgées, pour la plupart pauvres de la classe ouvrière, a exacerbé leur situation désespérée qui les a menées à une défaite en moins de six jours. Engels a cité les forces bien entraînées et équipées des armées régulières comme le repoussoir dans ce contexte, démontrant la nécessité de trouver un moyen d'équilibrer avec succès de telles conditions disproportionnées à l'avenir.

Il a été possible de surmonter ces défis dans certaines situations. Engels a spécifiquement noté les capacités de la communauté ouvrière anglaise et a discuté de l'aptitude des machinistes et des ingénieurs pour le développement de l'armement et le service de l'artillerie ou du génie. De même, dans les zones rurales, on pouvait trouver en abondance des tireurs d'élite et des tireurs d'élite partiellement entraînés. Ce qui était significatif pour Engels, c'était que, compte tenu de la disparité qui était presque certaine d'exister entre les forces régulières et les révolutionnaires irréguliers, la responsabilité incombait aux forces insurgées d'équilibrer les forces conventionnelles. La direction de ces actions devait s'assurer que toutes les tendances de la population locale soient prises en compte et utilisées lors de la création, de l'organisation et de la formation de leurs forces. Un mouvement d'insurgés ne pouvait pas se permettre d'attendre et de perdre du temps à former des recrues à des procédures inconnues dans le peu de temps que ces opérations impliquaient toujours.

Même dans les cas où il y avait des tentatives de forage d'ouvriers et de futurs insurgés, ces forces rencontraient rarement un succès substantiel. Par exemple, dans la révolution de Mannheim, Engels a noté que l'instruction tactique se déroulait « d'une manière très maladroite et avec de mauvais instructeurs ». Non pas que le cas désespéré d'une telle instruction fût une excuse pour ne pas l'accomplir. À l'inverse, cela signifiait seulement que les insurrections futures devaient planifier en conséquence pour passer du temps à accomplir la formation nécessaire. Dans l'article d'Engels « Mourir pour la République ! », alors qu'il commentait les révolutions allemandes, il notait que, bien qu'il faille consacrer beaucoup de temps à la préparation logistique de la bataille, dans un cas

particulier, les insurgés ont passé au moins deux jours à « l'instruction tactique », y compris un scénario entreprenant un simulacre d'assaut sur le château de Karlsruhe par les insurgés en formation.

Dans son évaluation des forces régulières et de leur adaptation à la lutte contre de tels mouvements, Engels a accordé une attention particulière aux Anglais et aux Français. Les Français, en particulier, avaient admirablement réussi, selon lui, à entraîner leurs forces à la guerre irrégulière et mesquine. Les Français avaient été impliqués dans deux opérations spécifiques où la guerre irrégulière était la norme et où leurs adversaires n'étaient pas habitués à mener des opérations de combat « traditionnelles » : la Crimée et l'Algérie. Le potentiel de cette expérience a été inestimable, et les Français n'ont pas gaspillé ces opportunités. En effet, dans les deux cas, les Français ont tiré des leçons et les ont appliquées plus tard lorsqu'ils ont combattu contre des troupes irrégulières d'autres nations, et ont transposé ces concepts dans leur armée régulière pour les appliquer dans des environnements conventionnels et non conventionnels. Les leçons que les Français ont tirées de leur expérience comprenaient : l'évaluation des troupes, l'expérience du leadership, la confiance des soldats et l'évaluation du terrain pour la couverture et la dissimulation. De plus, Engels a discuté de la manière dont le combat avec des troupes irrégulières dans des conditions spéciales démontrait l'importance de la forme physique dans toute force armée. Les Français utilisaient le terme pas gymnastique pour définir cette familiarité et cette exposition à l'entraînement qui développaient l'endurance physique et jouaient un rôle si crucial dans les opérations longues et prolongées, auxquelles participaient de nombreuses opérations anti-guérilla. Engels a trouvé cette même exposition à des conditions de guerre irrégulière précieuse pour les forces combattant dans la guerre de Sécession, en particulier dans les régions frontalières et occidentales du conflit.

Chapitre Sept : Conclusion

Lorsque les armées prussiennes envahirent la France à la fin de l'été 1870, Engels, fidèle à lui-même, écrivit furieusement sur le déroulement des campagnes et des événements sur le champ de bataille. En effet, pendant la seconde moitié de 1870, la quasi-totalité de ses écrits traitent du sujet de la guerre. Après la guerre, cependant, ses écrits militaires ont presque cessé pendant près d'une décennie, lorsqu'il a de nouveau consacré du temps et des efforts à des sujets martiaux. Mais ses écrits ultérieurs contenaient un ton plus sombre. Qu'il s'agisse de son âge ou de sa préoccupation pour les activités de l'Internationale, les jours les plus prolifiques de la correspondance militaire d'Engels étaient presque terminés.

Depuis ses premiers écrits traitant des événements des révolutions du milieu du siècle qui lui ont valu l'attention dans le monde ouvrier en tant qu'écrivain et observateur de renom, jusqu'à ses écrits menant aux événements de la guerre franco-prussienne, Engels a constamment construit ses observations et ses théories sur la guerre révolutionnaire, et sur la meilleure façon de la réaliser dans le monde du XIXe siècle. Il a habilement incorporé les événements de la Révolution française et du règne de Napoléon avec la soudaineté encombrante de l'industrialisation et du développement de la classe ouvrière pauvre qui s'est produite dans son sillage. Les premiers marxistes de nombreux partis différents ont lu et compris ses commentaires sur la théorie révolutionnaire socialiste concernant à la fois les concepts militaires et insurrectionnels. Du côté militaire, ses offres comprenaient des missives sur l'impact de la vitesse, de la technologie, des lignes de communication et de l'incorporation d'armes combinées en temps de conflit. Du point de vue révolutionnaire, ses contributions consistent à formuler des opérations de guérilla dans différents types d'environnements de combat, et à organiser la population prolétarienne pour une telle lutte. Englobant ces deux thèmes, ses écrits sur la science militaire et le leadership pour tout mouvement militaire socialiste.

Ses évaluations de la guerre non seulement en Europe mais aussi dans le monde entier, et des implications des opérations militaires pour la révolution socialiste, avaient valu à Engels une grande appréciation en tant qu'expert militaire de premier plan de l'époque. Au XIXe siècle, très peu de non-militaires ont accordé plus d'attention que lui à l'évolution de la profession militaire. En ce sens, Engels peut être considéré comme l'un des premiers pionniers du journalisme militaire. Il a apporté à la cause socialiste les mêmes éléments que son successeur plus célèbre, Hans Delbrück, a apporté à son public dans les décennies qui ont suivi la mort d'Engels. L'historien Gordon A. Craig a écrit à propos de Delbrück qu'il était « à la fois historien militaire, interprète des affaires militaires auprès du peuple allemand et critique civil de l'état-major. Dans chacun de ces rôles, sa contribution à la pensée militaire moderne a été remarquable. Certes, ces mêmes attributs s'appliquent également à Friedrich Engels, sauf que son public cible allait bien au-delà de la population allemande pour inclure l'ensemble de la population ouvrière du monde. Bien qu'il n'ait pas toujours été un innovateur ou un initiateur de nouvelles idées, les conceptions de la guerre d'Engels ont fusionné pour la première fois les idées contemporaines avec les mouvements révolutionnaires prolétariens de son vivant. Ses contributions journalistiques ont été publiées dans de nombreux pays et langues différents, de son vivant et après. En ce sens, sa sphère d'influence était donc au moins aussi grande, sinon plus, que celle de Delbrück.

De toute évidence, ce projet a dû faire face à certains défis et limites. L'un des défis particuliers était celui de l'évolution des définitions au fil du temps. Par exemple, les termes « non conventionnel », « guérillero », « irrégulier », « partisan » et « *kleinekrieg* » impliquaient chacun des aspects différents du type de conflit mené. Ces définitions ont quelque peu varié au fil du temps

et n'ont pas toujours eu la même signification pour différentes personnes. Une telle discussion, bien que précieuse dans un schéma plus vaste, sera trop périphérique pour cette étude.

Il y a un certain nombre de problèmes liés au concept d'ajouter une évaluation des connaissances tactiques d'Engels à sa théorie globale de la guerre. La plus évidente est peut-être la façon dont ses analyses tactiques ont changé à la suite de la guerre franco-prussienne. Engels a finalement changé d'avis sur la nécessité de la guerre, concluant après les événements de 1870 et 1871 que la guerre n'était plus souhaitable pour le progrès de la révolution, un point de vue que certains révolutionnaires ultérieurs, en particulier Guevara, trouveraient exaspérant. Wette décrit les trois facteurs qui ont contribué à ce changement d'avis comme étant l'augmentation des armées de masse européennes, les « innovations révolutionnaires en matière de technologie militaire » (*umwakenden Neuerungen im Kriegswesen*) et les horreurs prévisibles de toute guerre mondiale future. C'est ici que Wette se rapproche le plus de la discussion des questions tactiques et technologiques pertinentes qui entrent dans la théorie de la guerre d'Engels. Ces changements ont nourri la nécessité dans la pensée d'Engels d'appeler à éviter la guerre. Malgré les concepts prometteurs et stimulants que cette question suscite, il faut plus de recherches qu'il n'y paraît possible pour placer correctement cette question dans le cadre de ce projet.

De même, bon nombre des arènes tangentielles qui figurent dans la progression des grands thèmes de ce projet méritent une analyse plus approfondie, ce qui n'a pas été possible compte tenu des contraintes de cette thèse. Le plus important d'entre eux est le débat (ou du moins le débat potentiel) entre Vladimir I. Lénine et Léon Trotsky lors de la formation de la révolution bolchevique. La relation et les actions de ces deux hommes ont façonné la doctrine militaire soviétique et communiste internationale pendant des décennies après leur mort. Les similitudes entre les conceptions d'Engels et la doctrine communiste du XXe siècle sont certainement évidentes. Par exemple, Engels s'est penché sur les instruments fondamentaux du succès et de l'échec sur le champ de bataille, en particulier dans le domaine des nouvelles technologies. Même à la fin du XXe siècle, la doctrine militaire soviétique restait fortement axée sur deux éléments, le politique et le militaro-technique. De même, c'est Engels, et non Marx, que les penseurs soviétiques considéraient comme le fondateur de la doctrine militaire et de la science communistes de la fin du XXe siècle.

Engels a été l'un des premiers contributeurs aux théories de la guerre non conventionnelle au cours du XIXe siècle. Pendant la révolution nationale hongroise de 1848-1849, Engels ne s'est pas concentré sur la guerre conventionnelle, mais a mis l'accent sur les aspects non conventionnels. Il approuva les actions de Görgey dans son programme consistant à stimuler les villes aussi longtemps que possible, puis à recourir à la guérilla dans les campagnes. De même, Engels mit l'accent sur la guérilla qui éclata à l'arrière des forces autrichiennes lors de leurs campagnes au printemps 1849. Il a gardé ses formulations les plus significatives de la doctrine militaire pour les dernières étapes de la guerre hongroise. Plus précisément, dans une série d'articles écrits dans la *Neue Rheinische Zeitung* au cours de la première semaine d'avril 1849, il écrit qu'« une nation qui veut conquérir son indépendance ne peut se limiter aux méthodes ordinaires de la guerre. Des soulèvements de masse, des guerres révolutionnaires, des détachements de guérilla partout, voilà le seul moyen par lequel une petite nation peut vaincre une grande, par lequel une armée moins forte peut être mise en position de résister à une armée plus forte et mieux organisée.

Engels a également souligné l'importance des opérations légères par rapport aux opérations conventionnelles. Les tactiques de guérilla des forces révolutionnaires étaient beaucoup plus appropriées à ce style de combat, et capables de tirer parti de tous les avantages des frappes et des mouvements rapides sans l'équipement lourd, la cavalerie lourde et l'artillerie, qui s'enlisent dans les longues campagnes. Les rebelles hongrois de 1848-1849, même s'ils n'étaient pas aussi bien armés ou entraînés que les Autrichiens, pouvaient remporter des succès significatifs avec peu de pièces d'artillerie et de petits détachements de cavalerie dans la conduite de la guérilla contre la soldatesque autrichienne « indolente et stupide ».

Les parallèles du XXe siècle avec ces idées dans le monde de la gauche sont courants. Le général V. K. Triandafillov, un important innovateur de la guerre opérationnelle soviétique de

l'entre-deux-guerres, s'est fait l'écho des sentiments d'Engels concernant la nature des forces oppressives dans une attaque injustifiée. Là où Engels qualifiait les Autrichiens d'« indolents et insensés », Triandafilov accordait une attention particulière à la mentalité des armées de masse qui mèneraient des opérations futures. Il ne s'agit pas tant de qualifier la main-d'œuvre du monde capitaliste de médiocre, mais plutôt de la considérer comme une force prête à briser les limites des régimes oppressifs eux-mêmes.

À l'inverse, certains mouvements communistes du XXe siècle sont apparus tout à fait contraires aux idéaux épousés par Engels. Pourquoi, alors, les mouvements communistes se sont-ils éloignés de ses points de vue le long de différentes trajectoires tout en continuant à adhérer à son principe général prôné pour la première fois au milieu des années 1800 ? Le cas de Che Guevara en fournit une illustration provocatrice. Non seulement Guevara concentre ses activités marxistes sur la lutte contre une guerre de guérilla, mais il le fait d'une manière qui rappelle à la fois Engels, tout en démontrant des ruptures très significatives avec l'idéologie du précurseur. D'une part, Guevara insiste sur l'importance d'une guérilla longue et intense, menée principalement à la campagne, où les forces prolétariennes ont le plus d'avantages. Guevara reconnaît également l'importance de la préparation et de la capacité du « peuple » à mener une telle guerre. Cette ligne de pensée reflète solidement celle d'Engels, mais celle de Guevara est aussi apparemment différente de l'individu dans la révolution. Alors qu'Engels accorde beaucoup d'importance au rôle et à la capacité de l'individu dans l'exécution et le renforcement d'un mouvement révolutionnaire, et qu'il est beaucoup plus entreprenant dans l'incorporation de l'aspect social dans les révolutions de gauche, Guevara n'attribue apparemment rien à Engels lui-même dans son « humanisme marxiste ». Le dédain et la dérision de Guevara à l'égard des armées permanentes sont également quelque peu, mais pas totalement, incompatibles avec la position d'Engels sur le rôle et la mission des armées permanentes un siècle plus tôt.

Il s'agit donc des sous-éléments importants qui doivent être abordés dans la progression de cette recherche ultérieure. Quelles ont été les influences spécifiques d'Engels sur les grands mouvements marxistes du XXe siècle ? Au-delà de cela, comment la vision d'Engels de l'incorporation militaire tactique dans les activités révolutionnaires s'est-elle transmise d'un mouvement à l'autre, et pourquoi différait-elle ? En corollaire de cette question, comment sa vision de l'incorporation socio-militaire dans les activités révolutionnaires a-t-elle évolué dans le temps et la distance. Une fois que ces questions ont été examinées en profondeur, on peut synthétiser les conclusions en une évaluation globale de l'impact durable d'Engels.

Il n'y a pas de concept anti-individuel simple qui puisse résumer les attitudes d'Engels envers des activités similaires au cours de sa vie. Cependant, on peut dégager quelques tendances et idées qui fournissent une base solide pour l'évaluation de la pensée et de l'analyse de son œuvre pendant cette période. Engels a passé beaucoup de temps à développer le niveau stratégique de la doctrine militaire communiste, un fait que de nombreux historiens admettent sans discussion. Mais il a aussi, seul parmi les premiers théoriciens marxistes, considéré le développement tactique de la doctrine militaire et la façon dont elle s'intégrait dans cette perspective stratégique. Il a fait preuve d'une grande habileté à manier les subtilités de l'analyse des campagnes et de l'élaboration de la doctrine. Ces contributions au domaine de la pensée communiste ont été importantes et fréquemment étudiées par les générations suivantes de dirigeants marxistes. C'est un aspect auquel les chercheurs ont prêté un intérêt du bout des lèvres, se contentant de regrouper ces contributions dans le plus grand fourre-tout de la pensée révolutionnaire stratégique.

Avec le grand nombre d'insurrections qui ont eu lieu dans le monde au cours des dernières décennies et le grand nombre de mouvements marxistes actuels dans le monde d'aujourd'hui, de l'Afrique aux Philippines, l'importance des fondements doctrinaux est d'une importance cruciale. À la fin du XXe siècle, les gens se sont tellement habitués au mantra selon lequel la politique et la stratégie doivent guider les opérations et les tactiques qu'il est devenu trop facile d'ignorer les perspectives d'une période antérieure. Comprendre la place d'Engels dans ce modèle, la précision de ses évaluations et leur impact potentiel sera un atout majeur pour d'autres chercheurs sur le terrain, ainsi que pour les observateurs militaires.

